Ginette, par Mlle de Martignat...

BIBLIOTHÈQUE ROSE ILLUSTRÉE



Mlle DE MARTIGNAT

GINETTE

HACHETTE ET Cie

GINETTE

OUVRAGES DU MÊME AUTEUR

PUBLIÉS DANS LA BIBLIOTHÈQUE ROSE ILLUSTRÉE

(Format in-18 jésus).

Les Vacances d'Élisabeth, 2me édition, 1 vol. illustré de 46 vignettes par P. Kauffmann. Broché. 2 fr. 25

L'Oncle Boni, 2me édition, 1 vol. illustré de 42 vignettes par C. Gilbert. Broché. 2 fr. 25

1598. — Imprimerie A. Lahure, rue de Fleurus, 9, à Paris.

GINETTE

PAR

Mlle DE MARTIGNAT

OUVRAGE

ILLUSTRÉ DE 50 VIGNETTES DESSINÉES

PAR TOFANI



PARIS
LIBRAIRIE HACHETTE ET Cie
79, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79

—

1881







GINETTE

I

Les deux Inséparables.

« L'as-tu vue?

— Oui.

— Comment est-elle?

— Ma chère, elle est affreuse!

— Vraiment?

— Elle a de grands pieds que cache mal une jupe trop courte, de grands bras, un cou de

cigogne, des cheveux d'un rouge.... Comment dirai-je? d'un rouge.... Ah! j'y suis : d'un rouge *caroubier*.

— Oh! Ginette[1], tu exagères.

— Nullement, je t'assure. C'est la vérité *vraie*. »

Aurore secoua la tête. Malgré l'affirmation de Geneviève, elle ne paraissait pas tout à fait convaincue.

Puis, après un très court silence, elle demanda encore, continuant à parler à voix basse :

« A quelle heure est-elle arrivée?

— Juste au moment où je sortais.

— Tu lui as été présentée?

— Non pas. Heureusement, car je riais aux larmes.

— De quoi?

— De son accoutrement. Figure-toi, ma chère.... Mais non.... C'est impossible : je renonce à décrire un costume pareil. Tiens, vois-tu, j'en ris en ce moment encore. »

Et l'espiègle éclata de rire.

« Chut! chut! » lui souffla son amie, qui, presque au même instant, se sentit tirer un peu trop brusquement par la manche, tandis qu'une voix courroucée lui disait :

1. Diminutif affectueux de Geneviève.

« Eh ! quoi, mademoiselle Aurore, pouvez-vous oublier ainsi que vous êtes dans une église? Ah ! si Mme la chanoinesse le savait!...

— La, la, plus doucement, *douce* Trina », se contenta de répondre Aurore, écartant d'elle, par un geste hautain, une Allemande joufflue, grande et grosse personne, qui n'était autre que sa bonne.

« Trina, ce n'est pas Aurore qui a ri, s'écria aussitôt Geneviève; ce n'est pas elle, car c'est moi. D'ailleurs, eût-elle ri, était-ce une raison pour lui disloquer le bras de la sorte ? »

Et, écorchant comme à plaisir la langue maternelle de la *douce* Trina, elle ajouta, baissant la voix :

« Trina, Trina, rêvez-vous donc en ce moment de choucroute, de bière brune, de gigot à la confiture, pour confondre aussi grossièrement une église avec son corridor ? »

Trina se boucha les oreilles. C'était une protestation, non contre les paroles de Ginette (Trina, de longue date, était accoutumée aux moqueries constantes de l'espiègle), mais contre la manière, irrévérencieuse, insensée, dont la fillette avait défiguré la savante langue de Gœthe.

Cependant l'éclat de rire de Geneviève et, plus encore, son éclat de voix avaient attiré l'attention

d'une vingtaine de petites jeunes filles qui, à la suite de nos deux amies, traversaient le long corridor conduisant de la chapelle des catéchismes à l'église Saint-Thomas d'Aquin.

« Qu'y a-t-il? demanda l'une d'elles.

— Je ne sais, répondit sa voisine. Si pourtant. une rixe entre Aurore Merton et Geneviève de Soubonan.

— Impossible! affirma une voix dans le groupe. Aurore et Geneviève ne se querellent jamais. Ce n'est pas sans motif qu'on les a surnommées les deux *Inséparables*.

— La rixe existe, mesdemoiselles, dit alors une jolie brunette dépassant de la tête la plupart de ses compagnes; elle existe, vous dis-je; non pas, il est vrai, entre les deux amies, mais entre Geneviève et la bonne d'Aurore.

— Qui a le dessus? demanda la première interlocutrice.

— Geneviève, bien entendu.

— Monsieur l'abbé!... Taisons-nous! » fit en ce moment même une voix dans le groupe.

A ces seuls mots : « Monsieur l'abbé! » les fillettes se regardèrent; puis, toutes de baisser les yeux, de prendre rang, de marcher posément, et de bien se garder d'ouvrir désormais la bouche.

Monsieur l'abbé passa. Les enfants saluèrent; et, passant à leur tour, à leur tour aussi, en-

trèrent dans l'église où elles prièrent un instant. Après quoi, suivies des mamans, des gouvernantes et des bonnes, elles prirent les unes la grande porte, les autres les portes latérales pour rentrer chacune chez soi.

Deux d'entre elles pourtant restèrent en arrière.

C'était Aurore et Geneviève, qui, fuyant à dessein leurs compagnes, comme cela d'ailleurs leur arrivait souvent, étaient agenouillées encore dans la chapelle de Saint-Louis.

L'une, Geneviève, après avoir fouillé tout au fond de sa poche pour en retirer un chapelet qui ne s'y trouvait pas, récitait à voix basse, en comptant sur ses doigts, les dix *ave* d'une dizaine.

L'autre, Aurore, les mains jointes et les yeux levés, semblait chercher dans l'azur du ciel, qu'à travers les vitres de la chapelle elle apercevait en partie, l'image radieuse de quelques-uns de ces esprits célestes avec lesquels — au dire de sa maligne amie — elle se plaisait à converser.

« Que peux-tu bien leur dire, Aurore? et surtout que te répondent-ils? » demanda bientôt Geneviève qui, après sa dizaine finie, avait tourné la tête, et, depuis un instant, épiait son amie.

Aurore ne put s'empêcher de sourire, et jetant un dernier regard sur ce petit coin bleu où son âme pieuse aimait parfois à s'égarer, elle sortit



sans bruit de l'église, suivie de près par Ginette et Trina.

Une fois dans le passage :

« Parions ton collier, s'écria vivement Geneviève, que j'ai deviné tes pensées. »

Puis, se penchant à l'oreille d'Aurore pour n'être point entendue par Trina :

« Tu songeais à la chanoinesse, débita-t-elle tout d'une traite, et tu demandais à *tes* saints si, pour être une grande sainte, on doit, comme elle, se draper dans une robe noire, porter un long voile de crêpe, ne plus parler que par sentences, et ne jamais caresser les enfants. Et *tes* saints te répondaient, ma chère : « Non pas, non pas, « petite Aurore. Pour plaire à Dieu, la dévotion « doit être aimable, et Mme la chanoinesse, « votre très honorée marraine, manque au pre- « mier de ses devoirs en ne choyant pas sa « filleule. »

« Hein! ajouta en riant l'espiègle, qu'en dis-tu, ma belle princesse, et ne sais-je point deviner?

— Oh! Ginette, la *follette*! Oh! Ginette la bien nommée! » répondit évasivement Aurore.

En ce moment, les deux fillettes, arrivées au bout du passage, allaient prendre la rue du Bac.

Un aveugle était là, agitant sa sébile.

Geneviève retourna ses poches, et n'y trouvant pas une obole :

« Prête-moi quelque chose, veux-tu ? » demanda-t-elle à son amie.

Aurore lui tendit sa bourse.

Ginette y prit une pièce de deux francs, qu'elle glissa dans la sébile de l'aveugle.

« Dieu vous le rende et vous bénisse ! » murmura ce dernier d'une voix nasillarde.

Aurore allait suivre l'exemple de Ginette lorsqu'ayant aperçu, à trois pas devant elle, un homme et une enfant, son attention se concentra sur eux.

L'homme, un vieillard légèrement voûté, portait sur son pâle visage les traces d'un chagrin, peut-être d'un remords.... Ses yeux très doux avaient parfois une expression inquiète, des rides profondes creusaient ses joues, son front, le plus souvent incliné vers la terre, semblait ployer sous sa pensée.

Son costume était plus que modeste, et l'on voyait percer la gêne sous sa très grande propreté.

L'enfant, une petite fille, véritable vignette anglaise, tant était frais son gracieux visage, tant était éclatante la blancheur de son teint, avait, elle, une jolie toilette : robe, manteau, chapeau de velours gros bleu.

L'enfant parla. Aurore écouta ses paroles :

« Vite, vite, John, disait-elle s'adressant au vieillard, vite, sortez de votre grande poche une

petite pièce blanche, afin que, moi aussi, je puisse faire l'aumône. »

John poussa un soupir et fit la sourde oreille.

« Oh! *dear*[1] John, reprit aussitôt la fillette, regardant tour à tour l'aveugle et le vieillard, il n'y voit pas, lui! et vous, *dear* John, vous, vous êtes très bon! »

Dans la bouche de l'enfant ce « *dear* » était une caresse. Le vieillard n'y put résister.

Il fouilla dans ses grandes poches, en retira quelque menue monnaie, et bientôt la petite fille, le regard rayonnant de joie, put entendre l'aveugle lui dire :

« Dieu vous le rende et vous bénisse! »

Alors, passant la main sous le bras du *dear* John, elle remonta la rue du Bac, riant, causant, s'arrêtant devant les boutiques, etc., etc.

Aurore la suivit des yeux; puis elle demeura pensive.

Pendant ce temps, que faisait Geneviève?

Geneviève jouait. Son compagnon de jeu était un gros chat gris. Il se nommait Raton.

Familier du passage et, plus encore, de l'église, Raton avait un succès fou parmi garçonnets et fillettes lorsque, trouvant portes ou fenêtres ou-

1. En anglais, *cher*.

vertes, il se glissait furtivement dans la chapelle des catéchismes.

Geneviève l'aimait beaucoup. Raton le lui rendait : il se frôlait contre elle, ronronnait, faisait le gros dos, et, sans qu'elle eût besoin de l'en prier par trop, daignait répondre à ses avances.

« Viens-tu, Ginette? dit enfin Aurore.

— Je suis à toi dans deux ou trois secondes, répondit aussitôt Geneviève : le temps de faire mes adieux à Raton. »

Aurore attendit en songeant.

Les trois secondes s'écoulèrent : Ginette continuait à jouer.

Trina, impatientée d'une attente qui lui paraissait longue, s'avança vers Raton, et le poussa très violemment du pied.

Raton se replia sur lui-même, et — dans la langue des chats — il protesta.

« Prenez garde, Trina, s'écria Geneviève. Raton, étant français, a l'humeur fort peu endurante, et me paraît tout disposé à vous faire sentir ses griffes. »

Trina jeta un coup d'œil à Raton. Raton avait un air tout à fait agressif

Devant cette attitude assez peu rassurante, l'Allemande, prudente, traversa la rue sur-le-champ. Aurore et Geneviève durent alors la suivre.

Quand elles l'eurent rejointe sur le trottoir vis-à-vis :

« A l'hôtel de Soubonan d'abord, » lui dit brièvement Aurore.

Et elle passa ainsi que Geneviève.

Trina suivit les deux fillettes.

« Ah! ma chère, commença bientôt Geneviève, prenant le bras de son amie, que n'avons-nous, nous aussi un *dear* John, pour nous servir de bonne et faire nos quatre volontés!

— Quoi! répondit Aurore, tu as remarqué ce brave homme.

— Brave homme.... brave homme.... si l'on veut. C'est un avare : il soupire comme un crocodile quand il lui faut faire l'aumône. »

Aurore secoua la tête.

« Tu te trompes, dit-elle. Cet homme est pauvre et non avare.

— Au fait, c'est bien possible fit Ginette, qui (rendons-lui cette justice) ne tenait guère à ses idées. Sa redingote brune était blanche aux coutures.

— Mais.... tu as donc tout vu! Et moi qui te croyais occupée de Raton.

— Ma chère, je vois sans regarder, et j'entends sans prêter l'oreille.

— En ce cas, que dis-tu de la petite fille?

— La petite fille au *dear* John?

— Oui. Tu dois la trouver bien jolie?

— Moi.... Non.

— Comment! Tu n'as pas admiré ses yeux, son teint et surtout ses cheveux? »

Ginette s'arrêta, et, pendant un instant, regarda son amie.

« Ah! ma belle princesse, s'écria-t-elle ensuite, tu es cent fois plus jolie qu'elle! »

Puis, se remettant à marcher, elle continua avec une ardeur incroyable :

« Ses yeux!... Je préfère les tiens : les siens sont bleu faïence, les tiens sont bleu de roi. Son teint!... Elle est très fraîche; tu es très pâle, ce qui, par tout pays, est réputé plus distingué; et, quant à ses cheveux, ma chère, je donnerais ses deux tresses filasse pour une seule de tes boucles à toi. Pense donc : des boucles blond Titien!

— Blond Titien! s'exclama Aurore.

— Eh oui! Ma belle-mère parlait hier matin de toi. Dis donc, les oreilles ont dû te tinter : elle vantait ton « port de tête, le timbre de ta voix », le.... la.... j'ai oublié le reste. Et elle s'y connaît en beauté. C'est probablement pour cela qu'elle me répète à journée faite que je suis laide. N'importe! va, je ne te jalouse pas. Pour en revenir à *nos moutons*, elle a terminé ton éloge en citant tes cheveux « d'un beau blond Titien ». C'était la première fois que j'entendais ce mot. J'ai sauté sur

mon dictionnaire : Titien ne s'y trouvait point. Alors, j'ai couru chez mon frère. Stani, malgré qu'il eût voulu m'en faire accroire : il avait oublié. .. il ne se souvenait pas bien.... l'explication lui échappait.... etc., etc., Stani n'en savait pas plus long que moi. Heureusement son professeur, Monsieur X..., est arrivé. Ah ! ma chère, papa a bien raison. Monsieur X... est un puits de science. Il m'a appris tout de suite ceci :

« Vecellio, dit le Titien, est le plus illustre peintre de l'école Vénitienne. Il vivait à la fin du quinzième siècle et dans les trois premiers quarts du seizième. Il est à croire qu'il aimait les cheveux blonds; entendons-nous : d'un certain blond, doré, cuivré ou plutôt roux; du blond des tiens, car dans plusieurs de ses chefs d'œuvre — et il en a fait beaucoup de chefs d'œuvre : les églises et les palais de Venise en sont pleins ! — il a donné à quelques-unes des femmes qu'il a peintes cette nuance de cheveux.

« Et depuis, on a dit : des cheveux blond Titien. »

Tout en devisant de la sorte, les deux amies avaient fait du chemin, et ne se trouvaient plus qu'à fort peu de distance de l'hôtel de Soubonan, situé dans la partie très aristocratique de la rue de Grenelles-Saint-Germain.

« Tiens ! j'aperçois Stani, s'écria bientôt Gene-

viève. Oh! le désobéissant! Malgré la défense de papa, il est encore à sa fenêtre! »

Stani, ou pour mieux dire Stanislas de Soubonan, était effectivement à sa fenêtre, une large fenêtre garnie de gros barreaux de fer, entre lesquels il passait la tête.

Stani était un grand garçon, haut sur jambes, à la physionomie ouverte; bon enfant s'il en fut jamais; mais étourdi, bavard, désobéissant, paresseux. Il avait tout près de treize ans, suivait les cours du lycée, jouait beaucoup, travaillait peu, et, d'un bout de l'année à l'autre, se maintenait au dernier rang de ce qu'en terme de collège on appelle la *queue de classe*, faisant par là le désespoir de l'infortuné Monsieur X. ..

« Venez voir un oiseau mis en cage, cria-t-il aux deux fillettes, du plus loin qu'il les aperçut.

— Le fait est, mon pauvre Stani, que tu as l'air d'un moineau pris, » lui dit Ginette en s'approchant.

Stani fit la grimace.

« Pourquoi pas d'un serin! » marmotta-t-il entre ses dents.

Puis, s'adressant à l'amie de sa sœur :

« Et vous, Aurore, demanda-t-il, êtes-vous de l'avis de Ginette?

— Pas tout à fait, lui répondit Aurore : j'ai peine à me représenter un moineau ayant des taches

d'encre aux doigts, un col mis de travers et des manchettes déchirées. »

Stani, un peu confus, rajusta son col de son mieux, fit disparaître ses manchettes et fourra ses mains dans ses poches.

En ce moment, Trina intervint :

« Mademoiselle Aurore, dit-elle, vous ne pouvez rester ici : il est inconvenant de causer dans la rue devant une fenêtre ouverte. Ah! si Mme la chanoinesse le savait! Elle qui m'a tant recommandé....

— De ne laisser causer Aurore que devant des fenêtres fermées, » s'empressa d'achever la maligne Ginette.

Trina, ainsi interrompue, perdit le fil de son discours.

Alors, trouvant sans doute que l'action doit parfois suppléer aux paroles, elle prit Aurore par le bras, et lui fit faire un demi-tour.

Aurore avait légèrement rougi. Elle leva la tête, et regardant Trina :

« En vérité, ma bonne, lui dit-elle, — et sa voix avait pris une inflexion hautaine — vos mouvements sont par trop brusques, et vous m'avez fait presque mal. Un mal bien inutile, entendez-vous : car je reste. Vous êtes ici pour me servir, et non pas pour me gouverner.

— Bravo! Aurore, s'écria Geneviève. Tu es la



Venez voir un oiseau mis en cage, cria-t-il aux deux fillettes.

sagesse en personne, et Minerve n'aurait pas mieux dit ! »

Trina humiliée et très fort en colère n'osa pourtant pas répliquer.

Elle s'adossa à la muraille, résignée à attendre (tout en roulant peut-être dans sa tête quelques noirs projets de vengeance), le bon plaisir de sa jeune maîtresse.

Cette dernière, alors, interrogea Stani.

« Vous avez donc quitté votre chambre du second étage, demanda-t-elle à demi-voix. Pourquoi ?

— Ah ! voilà ! répondit l'écolier : j'ai le malheur d'être un garçon, et......

— C'est un malheur que je t'envie, interrompit aussitôt Geneviève.

— Oui-da ! Tu en parles bien à ton aise ; mais s'il t'avait fallu te résigner à vivre ici.... dans cette chambre.... avec des barreaux aux fenêtres.... ma chère, tu l'aurais pris sur un tout autre ton.

« Enfin, à la maison, tout est pour les filles : Ginette a son appartement.... mes petites sœurs, à elles trois, occupent deux immenses pièces, — la *nursery*, disent leurs bonnes, — moi, j'avais une jolie chambrette ; le papier m'en plaisait ; les meubles en étaient élégants, confortables ; le soleil y donnait en plein ; la fenêtre n'avait

point de barreaux. C'était un paradis terrestre en miniature. Crac! mademoiselle Germaine de P...., la gouvernante de ma sœur, arrive :

« — Vite, vite, Stani, me dit papa, fais tes « paquets, mon jeune ami, et descends au rez- « de-chaussée. Nous avons besoin de ta chambre « pour la gouvernante de ta sœur.

« — Mais papa....

« — Pas de mais. Un garçon bien élevé se con- « tente de tout. »

« Et voilà comment et pourquoi je me trouve dans cette cage, acheva l'écolier prenant une mine piteuse.

« Au surplus, ajouta-t-il bientôt, je ne le regrette qu'à demi : la gouvernante de ma sœur est charmante.

— Ce n'est pas l'avis de Ginette, fit observer Aurore finement.

— Comment, Aurore, se récria Ginette, tu ne vois pas que mon frère plaisante!

— Non pas, non pas, rectifia Stani, je ne plaisante nullement. Mlle de P.... est charmante, bonne, douce, distinguée, jolie. Papa, ma belle-mère en sont tous les deux enchantés.

— Oh! c'est trop fort! s'exclama Geneviève. Jolie! elle! Mon cher, tu as perdu l'esprit. Et son cou de cigogne.... et ses pieds et ses mains d'Holopherne.... et ses cheveux d'un rouge caroubier....

— Décidément, pensa Aurore, Ginette abuse des comparaisons. »

Stani riait à gorge déployée.

Lorsqu'il fut un peu calmé :

« Sérieusement, ma chère, dit-il à sa sœur, je te conseille de prendre des lunettes : ta gouvernante est de taille moyenne; de plus, elle est brune, presque aussi brune que nous deux.

Geneviève ne savait que penser. Elle resta un moment interdite.

« Je cours m'en assurer, s'écria-t-elle enfin. Stani, si tu me trompes, gare à toi ! »

Et, poussant la porte de l'hôtel, elle disparut rapidement.

Mais aussitôt, se ravisant, elle revint sur ses pas pour crier à son amie :

« Viens-tu ? »

Puis, sans attendre la réponse, elle disparut de nouveau.

« Adieu, Stani, dit alors Aurore, tendant la main à l'écolier.

— Vous partez? demanda Stani.

— Oui.

— Reviendrez-vous demain?

— Probablement. »

Et se tournant vers sa bonne allemande, la fillette ajouta :

« Maintenant, nous rentrons.

— Ce n'est pas malheureux ! murmura Trina. Mais, patience. Ce soir, Mme la chanoinesse apprendra tout. Oui, je lui porterai mes plaintes; et nous saurons si, moi, Trina, je dois me laisser malmener par une petite fille de douze ans. »

Aurore n'entendit pas, ou feignit de ne pas entendre.





II

L'erreur d'une Espiègle.

Dès qu'elle fut rentrée à l'hôtel de la chanoinesse, un vieil hôtel entre cour et jardin, situé rue de Varenne, Aurore remonta directement dans son appartement.

Jamais elle ne pénétrait chez sa marraine sans y avoir été appelée.

Pour la première fois peut-être, Trina ne jugea pas à propos d'accompagner sa jeune maîtresse; mais celle-ci ne s'en plaignit pas. Cette lourde créature, dont l'humeur était tracassière, ne pouvait — on le comprend — que lui être antipathique.

« Enfin! je vais être seule un instant », pensa l'enfant.

Et elle entra dans sa chambre, enleva son chapeau, son manteau, retira ses gants, prit une chauffeuse et s'assit devant la cheminée.

On était à la mi-avril, et, bien que les journées fussent belles déjà, les soirées, à partir de quatre heures, devenaient humides et froides.

Quelques rares tisons brûlaient encore dans l'âtre. La fillette les rapprocha, et, les coudes sur ses genoux, le menton dans ses mains, elle se prit à songer.

Aurore, esprit pensif, âme méditative, se plaisait à la rêverie. Le passé occupait ses rêves.

Le passé pour Aurore! C'était d'abord l'heureux temps de sa toute petite enfance, alors que, vivant loin, bien loin, dans un autre pays, elle se sentait aimée, caressée et chérie par un père, par une mère dont elle cherchait en vain à se retracer les traits.

C'était ensuite une scène de deuil : malgré ses pleurs et ses cris, on l'avait revêtue d'une vilaine robe noire, en lui disant tout bas qu'elle était orpheline. C'étaient enfin les jours si longs d'un voyage en mer, son court séjour dans un grand vieux château, son arrivée rue de Varenne.

Comme à travers un voile sombre, Aurore

revoyait tout cela, et des larmes montaient à ses yeux.

Dix minutes à peu près se passèrent; les tisons étaient consumés. La fillette eut un léger frisson; elle sonna et demanda du feu.

Michel, vieux serviteur de la chanoinesse, spécialement préposé au service de la petite fille, s'empressa de lui obéir, et bientôt une flamme joyeuse s'éleva dans le foyer.

Peu après, Michel s'était retiré, et Aurore avait repris ses rêves.

Aurore — est-il besoin de le dire au lecteur -- était bien loin de ressembler aux autres enfants de son âge. Chez elle, point de gaieté bruyante, d'éclats de rire à tout propos; point de malices et point d'espiègleries.

Elle était grave, mais grave sans tristesse; elle était réservée, mais sans maussaderie.

Vivant très isolée à l'hôtel de la chanoinesse, elle s'était, de bonne heure, renfermée en elle-même, sa fierté l'ayant, de très bonne heure aussi, préservée des contacts vulgaires.

Mais si Aurore parlait peu, elle pensait beaucoup. De là, une maturité précoce qui contrastait le plus souvent avec le tour exalté, poétique, de sa riche imagination.

Nous l'avons vue, dans une église, « converser avec *ses* saints »; maintenant, nous la retrouvons

suivant d'un regard attentif les mouvements bizarres de la flamme bleuâtre, et — ô puissance de l'imagination! — voyant à travers cette flamme un frais et gracieux visage qu'encadraient des cheveux bien blonds.

Aurore songeait à cette mignonne créature, la petite fille au *dear* John, qu'elle avait rencontrée tout à l'heure au sortir de Saint-Thomas d'Aquin, et il lui semblait, par instants, retrouver dans ses souvenirs l'image de cette même enfant.

Puis, comme on frappait à la porte :

« Entrez, » fit-elle sans détourner la tête.

Quelqu'un entra très vivement, et se penchant derrière Aurore, assise — nous l'avons vu — sur une chaise basse, couvrit de ses deux mains les yeux de la fillette, en s'écriant gaiement :

« Je te donne un merle blanc, ma belle, si tu devines qui est là.

— C'est Ginette, la *follette*, répondit aussitôt Aurore. Oh! quand même je serais aveugle, je te reconnaîtrais toujours.

— Ça c'est gentil! fit Geneviève. Oui, c'est moi; mais encore, qui est-ce? Je ne suis pas seule, ma chère : quelqu'un est entré avec moi.

« Allons devine.

— Ce doit être Stani, dit Aurore.

— Stani! répéta Geneviève. Ah! bien oui! Je l'ai

laissé jouant au bilboquet, tout en apprenant les hauts faits de Marius ou de César.

« Devine.

— C'est Kate ou Lilian, hasarda Aurore.

(Kate et Lilian étaient les bonnes anglaises des petites sœurs de Geneviève.)

— Elles! Y songes-tu? Mais il est tout près de cinq heures, l'heure du thé pour ces estimables personnes. Kate fait la tisane; Lilian beurre les rôties. Rien ne pourrait les arracher à une occupation si chère.

« Devine.

— Alors, c'est Rachel, continua Aurore. (Rachel était la femme de chambre de Mme de Soubonan.)

— Pas davantage. Ma belle-mère dîne en ville ce soir : Rachel prépare sa toilette.

« Va, crois-moi : donne ta langue au chat.

— Je la donne, répondit Aurore. A moins pourtant.... que ce soit....

— Trop tard! s'écria Geneviève, trop tard! Ma chère, tu as perdu ton merle blanc. »

Et courant à une jeune personne qui se tenait debout sur le seuil de la porte, elle passa son bras sous le sien, et l'entraîna au milieu de la chambre.

Là, elle dit à son amie :

« C'est Mlle Germaine de P..., Aurore. Je la con-

nais depuis une heure à peine; mais je l'aime de tout mon cœur. »

Puis, d'un mouvement très rapide, enlevant d'une main le chapeau de velours que portait la nouvelle venue, de l'autre arrachant le peigne retenant ses belles tresses brunes, qui s'écroulèrent aussitôt :

« Et voilà, s'écria l'espiègle, ce que, dans ma sottise extrême, j'appelais des cheveux *caroubier!*

— Oh! Ginette! » s'exclama Aurore, en s'approchant de Mlle de P..., prête à l'aider à réparer le désordre de sa coiffure.

Mais Geneviève sans remarquer l'exclamation de son amie, pas plus que la rougeur, l'embarras de sa gouvernante, qui ne savait si, en cette occurrence, elle devait rire ou se fâcher, Geneviève continua gaiement :

« Ma chère, tu vas comprendre ma méprise. Mlle Germaine de P... n'ayant pas l'habitude de sortir toute seule, les Dames de la Visitation (car Mlle de P... . vient du couvent de la Visitation où elle était depuis dix ans) l'ont fait accompagner chez papa par une vieille Anglaise; tu sais, une de ces anguleuses *misses* à cheveux rouges, à grandes dents et à long cou, comme il y en a, paraît-il, dans tous les couvents de Paris, pour enseigner aux pensionnaires ce baragouin que

tu aimes, et que moi, — ne t'en déplaise — je trouve bon pour les oiseaux.

« Bref, comme je quittais ma chambre pour me rendre au catéchisme, j'entends monter le grand escalier. Je cours, je me précipite, et, devant le salon entr'ouvert où Mlle de P... était entrée déjà, je me trouve nez à nez avec la respectable Miss.

« Je la prends pour ma gouvernante, que je savais devoir arriver aujourd'hui. Je la regarde.... J'éclate de rire et je me sauve.

« Et voici comment et pourquoi j'ai pris une laide Anglaise pour la jolie Française que voilà. »

Disant ces mots, l'enfant se jeta au cou de Germaine de P. ..

Mais elle, l'écartant doucement :

« Vous me faites de la peine, Geneviève, dit-elle. Vous m'aviez pourtant bien promis de ne plus vous moquer de cette bonne miss Barbara Hutley que j'aime, et de ne point parler de moi.

— Ai-je bien pu vous promettre cela! fit Geneviève en secouant la tête. Au fait, c'est possible : je fais tant et tant de promesses en un jour.......

— Que vous en oubliez trop souvent quelques-unes, acheva, souriant, Mlle de P....

— C'est cela même, mademoiselle. Que voulez vous ; je ne suis point parfaite ! Vous devez le savoir d'ailleurs. En vous parlant de moi, ma

belle-mère vous a dit sûrement : « M. de « Soubonan a trop gâté Ginette, et vous aurez, « je le crains, de la peine à faire entrer quelques « grains de sagesse dans cette tête à l'évent. »

« Elle a raison, continua l'espiègle. Que m'importe à moi la sagesse ! Telle que je suis, papa m'aime, et Aurore m'a choisie pour amie.

« Oh ! c'est que ce n'est pas peu de chose que d'obtenir l'amitié d'Aurore.... Tenez, mademoiselle, laissez-moi vous conter un conte. »

Et Geneviève, malgré le regard suppliant que lui jeta Aurore, Aurore se doutant bien qu'elle, à son tour, allait être sur la sellette, Geneviève commença ainsi :

« Il y avait une fois, dans ce pays lointain qu'on appelle les Grandes Indes, un colonel de l'armée anglaise.

« Il était beau, il était brave, il était bon. Si beau que tout le monde se plaisait à le regarder ; si brave qu'il était la terreur des Hindous ; si bon qu'il était l'idole des soldats.

« Il épousa une orpheline qui, elle aussi, était belle, était bonne, et — ainsi que dans les contes de fées — un an après leur mariage, ils eurent un charmant baby.

« Or, — toujours ainsi que dans les contes de fées — ce baby, une petite fille, était jolie comme les anges, et de plus raisonnable en naissant.

« Elle ne cria jamais sans cause, fit à dix mois un tout petit discours, et à deux ans apprit à lire.

« Évidemment, la fée *Sagesse* l'avait touchée de sa baguette. »

A cet endroit de son récit, Ginette, par hasard, regarda la pendule.

« Cinq heures et demie! s'écria-t-elle en se levant d'un bond. Et papa qui m'attend au cercle, où je dois l'aller prendre en voiture..... Aurore, je te quitte; à demain, et aux Tuileries. Mademoiselle, la suite de mon conte est remise au prochain numéro. Mais non : je vais plutôt le finir en deux mots. »

Et, avec une gravité d'accent que Mlle de P.... était bien loin de soupçonner chez sa nouvelle élève, Geneviève continua :

« A trois ans, l'enfant demeura seule : son père et sa mère étaient morts. Alors un vieux soldat la conduisit en Angleterre, chez son tuteur.

« Ce tuteur était un barbare : non seulement, il ne garda pas chez lui sa pupille, mais encore il la confia à une chanoinesse qui....

— Ginette, interrompit Aurore, il est cinq heures trente-cinq minutes, et ton père t'attend.

— Oui, oui. Je continue : A une chanoinesse qui.... (oh! tu as beau me faire les gros yeux, ma chère, je le dirai quand même) à une chanoi-

nesse qui, malgré les étonnantes qualités de sa filleule (car l'enfant devint sa filleule, et elle était vraiment parfaite), ne l'aima pas, et la rendit très malheureuse.

« Se sentant toujours seule, elle eut alors l'idée de choisir une amie. Elle était sage; elle la voulut folle — l'amitié naît, dit-on, des contrastes. — Mais, voyez le plus merveilleux : la folie de son amie ne gâta pas sa sagesse, pas plus que sa propre sagesse ne guérit l'autre de sa folie.

« Mademoiselle, mon conte est une histoire, ajouta en riant Ginette, et l'héroïne la voici. »

Disant ces mots, elle donnait à Aurore deux gros baisers retentissants.

Puis, regardant de nouveau la pendule :

« Cinq heures trois quarts! s'écria-t-elle, et papa qui m'attend toujours.... Vite, vite, partons, mademoiselle; autrement, nous serons grondées. »

Ainsi pressée par Geneviève, Mlle de P..., qui eût bien voulu faire plus ample connaissance avec l'amie de son élève, pour laquelle elle se sentait déjà beaucoup de sympathie — comme Aurore elle était orpheline, comme Aurore elle avait souffert — Mlle de P..., dis-je, dût se borner à lui tendre la main.

« Adieu, ou plutôt au revoir, mademoiselle, dit-elle.

— Au revoir, mademoiselle, répondit la fillette; mais accordez-moi une faveur.

— Laquelle?

— Vous appelez Ginette Geneviève, appelez-moi Aurore.

— Ce n'est pas tout, s'empressa d'ajouter Geneviève, Aurore est une autre moi-même. Vous m'embrassez : embrassez-la.

— Bien volontiers », répondit Germaine, qui, aussitôt, posa ses lèvres sur le front si pur de l'enfant.

« Et dire, murmura Geneviève tout en descendant l'escalier, dire que depuis neuf ans qu'elle habite chez sa marraine, elle en est encore à lui baiser le bout des doigts !.... »

Arrivée au premier étage, frappée d'un souvenir, elle s'arrêta brusquement, leva la tête et cria à Aurore qui, penchée sur la rampe, la suivait du regard :

« Figure-toi qu'en venant ici, je me suis croisée avec lui ! Tu sais de qui je parle : je parle du vieux John; mais cette fois il était seul. Grand Dieu ! qu'il m'a paru sombre, triste, chagrin, morose, inquiet ! On dirait, ma chère, qu'il cache un secret.

— Geneviève ! appela doucement Mlle de P.... qui continuait à descendre.

— Oui, mademoiselle, me voici, » répondit aussitôt la fillette.

Et envoyant de la main un chaud baiser à son amie, elle s'élança dans le grand escalier, cette fois en chantant une ariette, empruntée, nous n'en doutons pas, au répertoire de Stani.

Quelques instants après, Aurore se retrouvait seule.

Mais alors on frappa de nouveau à la porte.

C'était Michel. Il venait prévenir sa jeune maîtresse que Mme la chanoinesse la priait de descendre tout de suite chez elle.

Aurore, obéissante, se leva aussitôt, et se dirigea vers la porte.

Michel en occupait encore le seuil, et, loin de s'effacer pour laisser passer la fillette, il y demeura immobile.

Elle, surprise, le regarda.

« Qu'y a-t-il? lui demanda-t-elle. Vous voulez me parler, Michel? »

Le vieillard répondit affirmativement.

« En ce cas, faites vite, reprit la fillette : Mme la chanoinesse n'aime pas à attendre.

« Mademoiselle sait-elle, commença Michel, que Trina est chez Mme la chanoinesse où elle porte des plaintes contre Mademoiselle? »

Aurore fit un mouvement d'épaules signifiant : « Que m'importe! »

« En rentrant avec Mademoiselle, continua

lentement le vieillard, Trina était fort en colère, et il pourrait se faire que, influencée par elle, Mme la chanoinesse ne se montrât bien sévère pour Mademoiselle, et que.....

— Qu'est-ce à dire? interrompit Aurore devenue hautaine. Mme la chanoinesse est et sera avec moi ce qu'il lui plaît, ce qu'il lui plaira d'être, et personne n'a rien à y voir. »

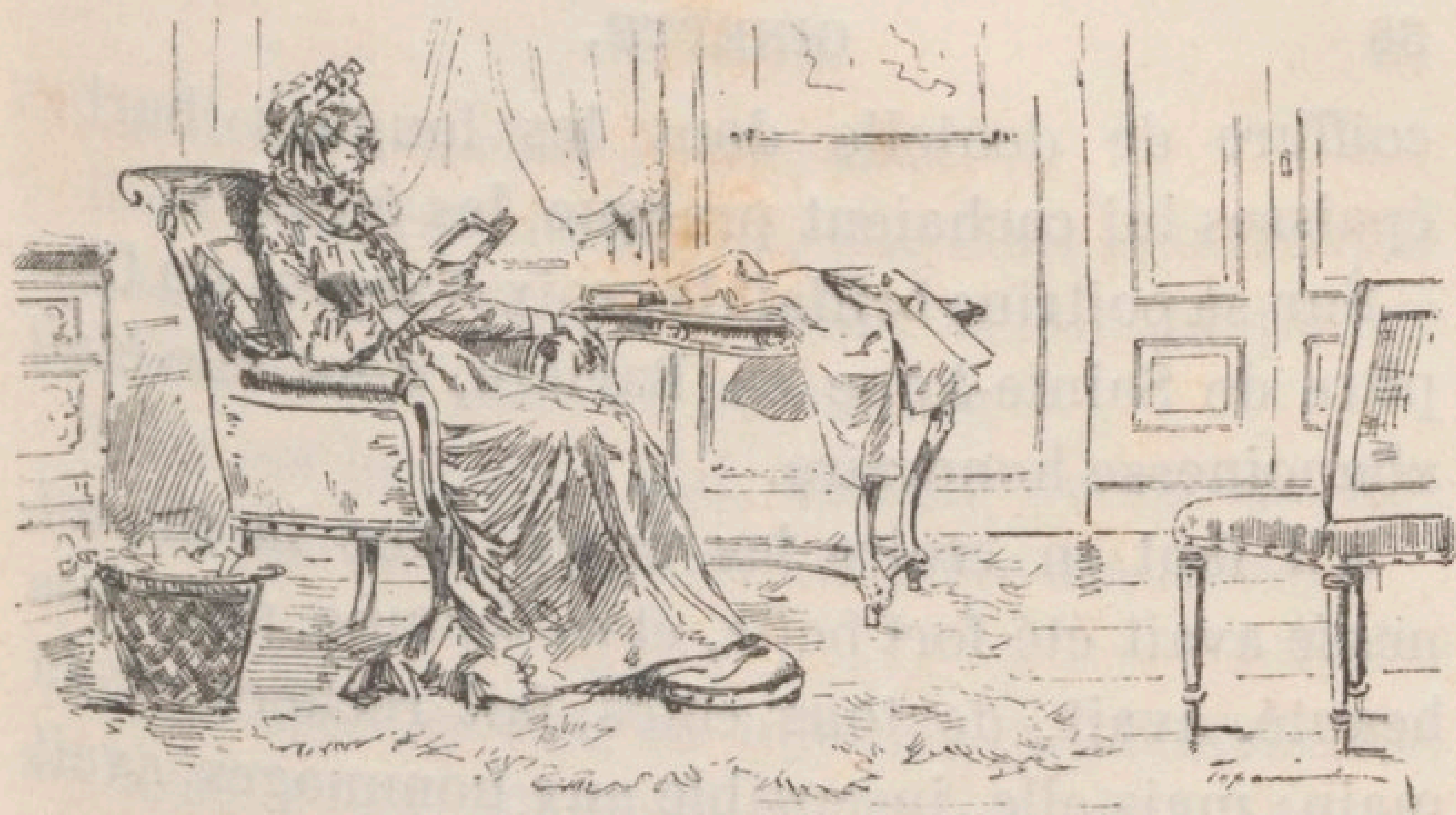
Michel interdit balbutia quelques excuses.

Aurore était bonne : craignant par cette réponse un peu vive peut-être d'avoir blessé le vieillard qui, elle le savait, lui était dévoué, et voulant la lui faire oublier, elle courut à un meuble de Boule placé dans un coin de sa chambre, l'ouvrit, y prit un médaillon, et le plaçant dans les mains de Michel :

« J'ai appris par Trina, lui dit-elle, que Toinon, votre petite fille, allait prochainement se marier; envoyez-lui ce souvenir. »

Trois minutes plus tard, elle pénétrait chez sa marraine.





III

Marraine et filleule.

Madame la chanoinesse (Rosemonde, Thècle, Aurore des Moussières) attendait sa filleule dans son petit salon.

C'était une femme de soixante-dix ans environ, grande, majestueuse même, ayant un nez légèrement busqué, des pommettes un peu saillantes, des yeux gris encore beaux, et une bouche dédaigneuse.

Elle portait avec raideur, bien qu'avec élégance, le costume semi-mondain et semi-monastique qu'elle avait adopté : une robe de cachemire noir aux plis fins et à la queue traînante, et une

coiffure de dentelle dont les longues barbes épaisses lui cachaient presque les épaules.

Sur sa poitrine brillait la croix d'argent du Chapitre de Sainte-Anne en Bavière, dont elle était chanoinesse honoraire.

S'il faut en croire les on-dit, Mme la chanoinesse avait été fort belle, et sa fortune, unie à sa beauté, avait, de tous côtés, fait rechercher sa main; mais elle, insensible aux hommages, avait préféré traverser la vie seule.

Un jour, elle fit une halte, regarda en arrière, vit qu'elle ne regrettait rien. Si pourtant : elle eût voulu être appelée *Madame*.

Elle justifia alors de ses seize quartiers de noblesse, et devint aisément chanoinesse.

Puis, se retirant du monde, où jusque-là elle avait paru, elle restreignit son cercle en un cercle d'intimes, et s'adonna aux bonnes œuvres.

Vingt années se passèrent pour elle; vingt années pendant lesquelles, son zèle ne se démentant pas, elle accomplit de grandes choses.

Elle était d'ailleurs presque universelle :

Dame patronnesse, fondatrice d'un orphelinat important, présidente de diverses œuvres de dévouement, de bienfaisance, elle cherchait dans l'exercice d'une charité éclairée bien moins un aliment à son activité que ces sublimes émotions dont tout cœur chrétien est avide.

Les trouva-t-elle? Je ne sais.

Bien que très charitable, elle était peu compatissante : son âme hautaine semblant planer au-dessus des misères humaines.

Telle est la femme qui, au soir de sa vie, devint la marraine, la mère adoptive d'Aurore.

En voyant entrer sa filleule, la chanoinesse ne bougea pas; mais son œil gris se fixa, sévère, scrutateur, sur l'œil bleu de la fillette.

Celle-ci s'avança, et, selon sa coutume, baisa la main de sa marraine.

« Vous m'avez fait demander, madame. Me voici », dit-elle.

D'un geste, la chanoinesse lui indiqua un siège. L'enfant s'y assit.

« Aurore, commença la vieille dame, depuis quelque temps déjà plusieurs fâcheux rapports m'arrivent sur votre compte; aujourd'hui la mesure est comble. Je dois sévir : je sévirai. Pendant huit jours, vous prendrez vos repas seule dans votre chambre. »

Un flot de sang monta au visage d'Aurore. Cette punition de petite fille l'humiliait profondément.

Peut-être eût-elle voulu le dire à sa marraine, car, par deux fois, elle remua les lèvres. Cependant elle se tut.

Le jeu de sa physionomie mobile n'échappa point à celle qui la punissait ainsi.

« Eh bien ! Qu'est-ce à dire? lui demanda-t-elle. Trouveriez-vous la punition trop forte? En ce cas, je veux bien vous entendre. Disculpez-vous.

— Me disculper des rapports mensongers d'une servante ! Non, madame, jamais, dit Aurore qui, se rappelant les paroles de Michel : « Trina est « chez Mme la chanoinesse où elle porte des « plaintes contre Mademoiselle, et il pourrait se « faire qu'influencée par elle, Mme la chanoi-« nesse ne se montrât bien sévère pour Made-« moiselle », vit d'où le coup partait.

La vieille dame regarda sa filleule ; puis elle fronça le sourcil.

Et, après un très court silence :

« Puisqu'il en est ainsi, Aurore, reprit-elle, à compter de ce soir, veuillez exécuter mes ordres.

— Je vous obéirai, madame, » répondit la fillette de sa voix la plus calme.

Le pied droit de la chanoinesse frappa par trois fois le tapis.

« Ah ! pensa-t-elle, quel orgueil ! J'aimerais mieux faire couler ses larmes ; j'aimerais mieux, je crois, la voir se révolter. Qui donc pourra la dompter? »

Dompter Aurore, faire de cette enfant devenue

sa filleule, sa fille presque, une cire molle qu'elle pourrait à son gré pétrir et façonner, tel était le rêve de la chanoinesse, le but que, depuis des années, elle s'était proposé.

Quelques pas en arrière sont ici nécessaires à l'intelligence de ce récit.

Aurore Merton — Ginette a eu le soin de nous l'apprendre — était une orpheline que son père mourant avait, neuf ans auparavant, léguée à un ami d'enfance.

Cet ami habitait l'Angleterre. Il se nommait sir Leslie Dudlow, et était baronnet.

Or, un jour que, seul dans sa bibliothèque de son vieux manoir de Croast-Worth (Yorkshire), le baronnet Dudlow, un homme d'âge moyen, de haute taille (près de six pieds anglais) et d'aspect imposant, parcourait divers journaux, deux coups furent frappés à la porte, et une belle vieille femme, aux bandeaux blancs et lisses, au buste droit, à la démarche raide, entra précipitamment.

Cette précipitation toute juvénile contrastait tellement avec les allures habituellement paisibles, méthodiques, et quelque peu automatiques de cette respectable personne, que le baronnet demanda :

« Eh bien ! qu'est-ce, mistress Greham ? Croast-Worth brûlerait-il?

— Non, sir Leslie, répondit aussitôt celle que le baronnet avait nommée mistress Greham, et qui n'était autre que la digne femme de charge de Croast-Worth, et cela depuis quarante-huit ans, non, sir Leslie, grâce à Dieu, Croast-Worth ne court aucun danger.

— Qu'est-ce donc, alors? interrogea de nouveau le baronnet.

— Un envoyé du colonel Merton, déclarant se nommer Parry, arrive à l'instant même et en droite ligne de Calcutta. Il a avec lui une petite fille, et apporte une lettre pour Votre Seigneurie.

— La lettre! donnez la lettre! s'écria le baronnet, impatient qu'il était d'avoir des nouvelles de son ami Merton.

— La voici, sir Leslie », dit mistress Greham, tendant au baronnet un grand pli cacheté.

Le baronnet le prit, se leva, et, après s'être approché de la haute fenêtre (le jour commençait à baisser), il en rompit le cachet.

Il pâlit dès les premières lignes.

« Mon cher ami, disaient ces lignes, nous venons de subir une vive attaque des Louchais[1]. Je suis mortellement blessé. Toute illusion est impossible : la mort vient.... je la sens venir. Et moi,

1. Peuplade qui habite la contrée montagneuse de Tipperah, entre le Bengale et la Birmanie.

un vieux soldat, je pleure, car je laisse une enfant.

« Elle a trois ans. Ce soir, dans une heure, elle sera tout à fait orpheline. Je vous l'envoie par mon fidèle Parry. Prenez-la.... qu'elle soit votre fille! et, du ciel où, comptant sur la bonté de Dieu, j'espère fermement aller, sa mère et moi, vous bénirons.

« Adieu, ami, que ne puis-je remettre moi-même entre vos bras ma chère petite fille! Elle vous portera mon dernier baiser.

« Colonel MERTON. »

Lorsque le baronnet replia cette lettre, deux larmes sillonnaient ses joues.

Toujours debout, et dans une attitude des plus respectueuses, mistress Greham, tout en suivant sur le visage d'ordinaire si froid, si impénétrable de son maître les traces de la vive émotion dont elle ignorait encore la cause (elle avait dédaigné d'interroger cet envoyé du colonel Merton qui, oublieux de toute convenance, était resté en sa présence la tête couverte d'un large chapeau lui cachant à moitié le visage), mistress Greham, dis-je, demeurait silencieuse, impassible.

De longue date, elle connaissait les Dudlow; elle savait que le baronnet — fidèle, en cela, aux traditions de sa famille — était de tous les baronnets le plus digne, peut-être. Or, sa dignité eût souf-

fert s'il eût pu se douter que mistress Greham avait surpris chez lui un moment de faiblesse.

Elle lui laissa donc le temps de se remettre; puis, usant de cette liberté que justifiaient pleinement ses longs et dévoués services :

« Sir Leslie, demanda-t-elle, qu'ordonnez-vous au sujet de l'homme et de l'enfant?

— Que l'enfant vienne, et Parry avec elle, » répondit le baronnet.

Mistress Greham sortit, et revint peu après tenant par la main la petite fille.

Mais Parry ne l'accompagnait point.

Interrogée à son sujet, mistress Greham dut répondre que Parry avait disparu.

Sir Leslie ordonna des recherches : Parry ne fut point retrouvé.

On se rendit alors à Chapel-en-Hill, le bourg le plus proche du manoir de Croast-Worth, situé sur la route.

Là, l'aubergiste questionné répondit qu'un homme à cheval, enveloppé d'un grand manteau, et coiffé d'un large chapeau, avait passé sur les sept heures.

Sans quitter sa monture, il avait bu un verre de whiskey, l'avait payé d'un schelling[1], et avait dit en s'éloignant :

1. 1 franc 12 centimes.

« Merci l'ami, et à bientôt. »

Évidemment, cet homme était Parry.

Le baronnet pensa que, chargé par son maître mourant de quelque autre mission très pressante, il s'était éloigné pour revenir plus tard ; et, oubliant pour le moment Parry, il s'occupa de sa pupille.

Il y songea le soir, il y songea la nuit, et le résultat de ses réflexions fut que, tout en conservant la tutelle de la fille de son ami, il ne garderait pas l'enfant chez lui.

Il n'était point marié, et se croyait incompétent en matière d'éducation féminine.

Restait à savoir à qui confier sa pupille.

Le baronnet était perplexe : l'enfant était si jeune encore.

L'idée lui vint alors de consulter une amie de sa mère, qu'il vénérait et qu'il aimait.

Il lui écrivit.

Trois jours après, il recevait cette réponse :

« Envoyez-moi miss Merton. S'il plaît à Dieu, elle sera ma fille. »

Parry n'avait point reparu.

La semaine suivante, les passagers du paquebot faisant le service entre Douvres et Calais, purent remarquer une petite fille aux longs cheveux flottant sur ses épaules, aux yeux bleu

sombre, à la peau blanche et fine, qui, assise dans un coin sur le pont du navire, habillait et déshabillait sa poupée, vêtue comme elle d'une robe de deuil.

Une femme se tenait auprès d'elle.

A ses bandeaux blancs bien lisses, à la raideur de son buste, plus droit, plus ferme encore que de coutume dans son manteau de laine anglaise hachis, et aussi à l'air de bonté répandu sur sa vieille figure, nous pouvons reconnaître sans peine la digne femme de charge du manoir de Croast-Worth, que sir Leslie avait chargée de conduire sa petite pupille à sa nouvelle protectrice, chez laquelle elle devait habiter désormais.

La traversée de Douvres à Calais est généralement courte; cependant ce jour-là, la mer étant mauvaise, elle dura tout près de quatre heures.

L'enfant ne montra ni impatience, ni frayeur, et lorsque, entrant enfin dans le port de la ville française, la bonne mistress Greham lui demanda :

« Miss Merton, vous n'êtes pas fatiguée, j'espère? »

Elle fit signe de la tête que non, et jetant un regard de tendresse sur sa poupée reposant dans ses bras :

« Mais Lily l'est », dit-elle.

Si Lily était fatiguée, en dépit de ses dénégations, sa petite mère l'était pour le moins autant qu'elle; aussi, deux heures plus tard, tandis que le *Rapide* l'emportait vers Paris, dormait-elle à poings fermés.

Sa nuit commencée en wagon s'acheva à Paris, dans ce vieil hôtel de la rue de Varenne où le lecteur nous a suivis déjà; car l'amie de feue lady Dudlow, celle à qui le baronnet confiait sa pupille, n'était autre que Mme Rosemonde, Thècle, Aurore des Moussières, ou pour mieux dire Mme la chanoinesse.

A son réveil, l'enfant eut un chagrin :

Elle demanda mistress Greham. L'infatigable Anglaise, à laquelle suffisaient quelques heures de repos, courait déjà vers l'Angleterre.

Alors elle se sentit seule.... et pressant sa poupée sur son cœur, se mit à causer avec elle.

« Ne pleurez pas, Lily, lui disait-elle. Vous êtes laide quand vos yeux sont rouges. Regardez : moi, je ne pleure pas. »

Et l'enfant, rejetant en arrière sa tête fine et déjà expressive, essayait de sourire à Lily; mais, malgré ses efforts, une larme perlant à sa paupière roula lentement sur sa joue.

Presque au même instant, elle vit devant elle Mme la chanoinesse.

Soit surprise, soit frayeur réelle, elle poussa

un petit cri, et disparut en un clin d'œil dans les profondeurs du lit.

La chanoinesse écarta les draps de batiste, et prenant l'enfant dans ses bras :

« M'aimerez-vous? » demanda-t-elle.

L'enfant contempla un instant en silence cette belle figure, pâle, froide, austère, rendue plus pâle, plus froide, plus austère par la coiffure de dentelle que nous avons décrite plus haut, et, avec cette franchise de l'enfance qui ne feint, ni ne dissimule :

« Non », dit-elle.

Puis, se laissant glisser des genoux de sa nouvelle protectrice, elle se cacha dans les plis d'un rideau.

Cette petite scène froissa la chanoinesse. Elle en augura mal du caractère, du cœur de l'enfant, et, loin de la gagner par des caresses, se montra très sévère pour elle.

Mais, en même temps, voulant s'attacher par des liens puissants celle dont elle espérait faire un jour sa fille, elle commença par en faire sa filleule.

L'enfant étant née de parents anglais et protestants, appartenait comme eux à la religion réformée. Huit jours après son arrivée à Paris, elle devint catholique. Mme la chanoinesse lui servit de marraine, et lui donna son nom d'Aurore.

Cependant, et de plus en plus, la petite fille s'éloigna d'elle. Elle s'en éloigna d'autant mieux que sa bonne, Trina, cette même Trina que le lecteur a entrevue déjà dans un des précédents chapitres, la montait sourdement contre sa protectrice.

« Pauvre mignonne! disait-elle, vous n'êtes point aimée! » ou bien : « A coup sûr, Mme la chanoinesse vous déteste : regardez les gros yeux qu'elle vous faits. »

Si Trina, en agissant ainsi, avait pensé garder pour elle toute seule l'affection de la petite fille, elle s'était trompée. Sans s'en rendre bien compte, Aurore la méprisait, et, fréquemment, le lui faisait sentir.

Pour se venger, Trina changea ses batteries, et, cessant de plaindre l'enfant, se plaignit au contraire d'elle.

L'enfant, elle, ne se plaignit pas : elle avait Lily, et lui contait ses peines.

Mais bientôt Lily, quelque chérie qu'elle fût, ne suffit plus à ce jeune cœur avide de tendresse.

A huit ans, Aurore se donna une amie, Geneviève de Soubonan, qui parente éloignée, par sa mère qu'elle n'avait point connue, de Mme la chanoinesse, venait de temps en temps lui rendre ses devoirs.

Cette amitié fut un doux rayon de soleil dans la vie incolore de la jeune orpheline.

Pauvre petite! elle souffrait d'être restée une étrangère pour celle qui l'avait recueillie; mais croyant n'en être point aimée, pour rien au monde, elle n'eût voulu le lui dire.

De son côté, Mme la chanoinesse ne trouvant chez la petite fille ni expansion, ni élans de tendresse, l'accusa de manquer de cœur.

Les rapports de Trina aidant, elle taxa d'orgueil invincible ce qui, chez la jeune orpheline, n'était que la froideur un peu hautaine d'une âme ayant trop tôt souffert.

De cette regrettable erreur, que d'une part un peu plus d'indulgence, et de l'autre plus de confiance auraient si vite dissipée, il résulta pour Aurore une situation douloureuse, pénible dans la maison de sa marraine.

Aurore l'accepta, comme elle acceptait toutes choses, avec une soumission un peu fière et un calme apparent.

Nous avons laissé notre jeune héroïne assise dans le petit salon de l'hôtel de la rue de Varenne, où elle attendait en silence que, par une parole, un signe, Mme la chanoinesse lui donnât l'ordre de se retirer.

Mais celle-ci, en vérité, semblait avoir oublié la présence de sa filleule.

Le coude appuyé sur le guéridon d'ébène incrusté d'argent placé à côté d'elle, et dans une attitude des plus méditatives, elle suivait le cours de ses pensées.

La cloche annonçant le dîner la rappela à elle-même.

Elle leva la tête, vit Aurore, remarqua son visage pâli et le cercle bleuâtre entourant ses grands yeux, et, comprenant enfin sa peine, son chagrin, elle lui tendit la main.

Que ne lui ouvrit-elle ses bras.... L'enfant s'y fût jetée, et, dans un long baiser, l'eût appelée sa mère.

Aurore prit cette main, la porta à ses lèvres, salua et sortit.

« Ah! murmura la chanoinesse quand la portière de velours retomba sur la jeune orpheline, je l'avais bien jugée : elle est de marbre, et ne sent rien. »

Quelques instants plus tard, enfermée dans sa chambre, Aurore sanglotait.





IV

La petite fille au *dear* John.

Il était tout près de dix heures.

Geneviève de Soubonan, après une soirée bien remplie (elle avait aidé Mlle de P... à défaire ses malles), après avoir embrassé son père, sa belle-mère, son frère et sa gouvernante, venait de passer dans sa chambre.

Elle avait sonné Kate, une des bonnes de ses petites sœurs, pour qu'elle la déshabillât.

Ce n'était point l'heure du thé. L'Anglaise était donc accourue; et, tout en dénouant un ruban par-ci, un cordon par-là, répondait assez brièvement, mais en très pur anglais, aux ques-

tions que sa jeune maîtresse lui adressait en français :

Bell avait-elle bien mangé sa soupe?

Ellen s'était-elle mise, de nouveau, en colère, et avait-elle, comme la veille, frappé sa bonne Lilian?

Combien de fois dans la journée Assy avait-elle désobéi?

Puis, Ginette cessant d'interroger, Kate avait cessé de répondre.

Assy, Ellen et Bell étaient trois babys roses et blancs et des plus potelés. Avec cela, des airs mutins et des cheveux blond-cendré.

L'aînée avait cinq ans, et la plus jeune dix-huit mois.

Geneviève les aimait beaucoup; mais elle leur préférait Stani, son *vrai* frère, comme elle se plaisait souvent à le nommer (Assy, Ellen et Bell n'étaient ses sœurs que du côté paternel); elle leur préférait également Aurore, son amie.

« Pauvre Aurore! pensait la fillette, tandis que Kate lui lissait soigneusement les cheveux avant de les rouler en papillottes, pauvre Aurore! elle avait l'air triste aujourd'hui. C'est qu'aussi, sa vie chez sa marraine est des plus monotones, et Trina est un vrai fléau.... »

Elle réfléchit encore, fit un bond sur sa chaise, et cria :

« Oh! »

L'Anglaise s'arrêta, croyant avoir tiré maladroitement quelque mèche rebelle; mais il s'agissait vraiment bien de cela!

Ginette s'était levée, et, dansant au milieu de la chambre, répétait :

« *Eurèka! Eurèka!* J'ai trouvé! »

Mlle de P. ., attirée par le bruit, entre-bâilla la porte.

Ginette courut à elle. disant encore :

« *Eurèka!* J'ai trouvé!

— Quoi donc, chère enfant?

— Un moyen de rendre Aurore heureuse, presque aussi heureuse que moi! Mais chut! mademoiselle, c'est un secret. Il me brûle les lèvres : je vous le dirai tout à l'heure. »

Et revenant s'asseoir devant Kate, elle lui demanda, comme une faveur, comme une grâce, de ne lui mettre que six papillottes, au plus.

Kate se récria. Il en fallait tout juste seize pour que la coiffure de Mlle Geneviève eût le sens commun.

L'espiègle haussa les épaules. Du sens commun!... Elle n'en avait que faire, et sa coiffure moins encore!

Mais Kate s'entêta. Kate tenait au nombre seize.

Ginette, alors, frappa du pied, et, à l'exemple

de la petite Ellen, était bien près de se mettre en colère, quand sa gouvernante intervint.

Elle gronda doucement l'enfant, et proposa à Kate de l'aider.

Ginette remercia par deux ou trois baisers.

En moins de dix minutes, les papillottes se trouvèrent ainsi mises. Mais alors, l'Anglaise s'avisa que, les ayant roulées de haut en bas et Mlle de P... en sens inverse, il fallait recommencer.

Ginette s'y opposa tout net; et, riant aux éclats, déclara que la coiffure *en coup de vent*, résultat infaillible des boucles faites *à la diable*, irait au contraire à merveille avec son front trop haut, sa bouche trop grande, ses yeux trop noirs et son nez retroussé.

Kate s'étant, à la fin, laissé persuader, mit un peu d'ordre dans la chambre et quitta Geneviève.

Celle-ci, alors, restée seule avec sa gouvernante lui confia son projet.

Il faut croire que ce fameux projet concernait non seulement Aurore, mais encore Mlle de P..., car, se faisant caline, la fillette ajouta :

« Dites, mademoiselle, dites, vous le voulez bien?

— De grand cœur, ma bonne petite, répondit aussitôt Mlle de P..., mais votre cher projet (qui,



Ginette s'y opposa tout net....

une fois de plus, prouve votre excellent cœur) me paraît, quant à présent du moins, d'une exécution des plus problématiques.

— Oui, c'est vrai, répliqua tristement Geneviève, il est encore à l'état de problème.

« Mais bah ! ajouta-t-elle redevenue rieuse, j'ai confiance, et comme dit M. X...

« Mademoiselle, savez-vous ce que dit M. X... ?

— Non, je l'ignore encore.

— Eh bien ! M. X..., le savant professeur de Stani, affirme que tout problème doit pouvoir se résoudre. Pourquoi pas celui-là tout autant que les autres? En cherchant bien, je trouverai sa solution, c'est sûr. Qui sait.... Peut-être me viendra-t-elle en rêve. »

Et l'enfant, dont les yeux étaient gros de sommeil, fit sa prière et se coucha.

Cinq minutes après, elle était endormie.

Le lendemain matin, Ginette se leva d'assez méchante humeur : sa nuit s'était passée sans rêve, et, partant, son réveil n'amenait pas de solution.

« Comment m'y prendre ? Comment faire pour mener mon projet à bien ? » répéta-t-elle plus de vingt fois durant la longue matinée.

Cependant, elle ne trouva rien.

Enfin sonna le déjeuner; puis vint l'heure de la promenade.

D'ordinaire, Aurore et Geneviève se rencontraient chaque après-midi soit aux Champs-Élysées, soit au jardin des Tuileries, soit au square des Invalides. La veille, en se quittant, elles avaient opté — le lecteur s'en souvient — pour les Tuileries.

Or, moins que jamais, nos deux *Inséparables* n'auraient eu garde, ce jour-là, de manquer à leur rendez-vous.

Geneviève avait grande hâte de faire connaître son projet à Aurore, et il tardait à cette dernière de verser ses peines dans le cœur de son amie.

Aurore arriva la première. Le vieux Michel, en livrée, la suivait.

Elle s'avança vers le coin du jardin qu'elle aimait. C'était un endroit très feuillé, relativement solitaire, et que les deux amies avaient nommé *leur coin*.

D'un coup d'œil, Aurore l'explora; puis elle s'y promena en silence.

Bientôt, s'adressant à Michel :

« Quelle heure est-il ? demanda-t-elle. Mlle de Soubonan me paraît en retard. »

Le vieillard tira de son gousset une de ces montres énormes, vulgairement appelées *bassinoires*, et répondit :

« Il est une heure un quart, mademoiselle.

— Déjà ! murmura la fillette. Pourquoi Ginette ne vient-elle pas ? »

Et elle reprit se promenade, toujours suivie par Michel.

Elle marchait assez vite, sans regarder autour d'elle, occupée qu'elle était de ses propres pensées.

Pendant ce temps, le jardin s'emplissait. On entendait de tous côtés des cris, des rires, des éclats de voix. Seul le *coin* de nos deux amies ne renfermait que peu d'enfants et quelques rares promeneurs.

« Oh ! John, dit tout à coup une petite voix douce, regardez donc là, tout droit devant vous. C'est l'une des deux petites filles qui ont fait l'aumône à l'aveugle d'hier. »

Aurore se retourna :

L'homme et l'enfant que la veille elle avait rencontrés au sortir de Saint-Thomas d'Aquin se trouvaient à trois pas derrière elle.

« Et voilà l'autre ! » ajouta aussitôt la même douce voix.

En effet, Ginette accourait.

Elle sauta d'abord au cou de son amie ; puis, à son tour, apercevant le vieillard à la redingote râpée et l'enfant aux longs cheveux blonds :

« Tiens ! la petite fille au *dear* John ! s'exclama-t-elle aussitôt. Aurore, il faut lui proposer de jouer avec nous. »

Toute à l'impression du moment, oubliant à l'instant qu'elle avait son projet à faire connaître à son amie, la fillette ne songeait plus qu'à nouer conversation avec cette jeune inconnue qui, sans doute, lui parlerait d'elle et de John, *l'homme au secret*. C'est ainsi que déjà elle le désignait.

Or les enfants, pour l'ordinaire, à moins d'être liés entre eux, ne causent guère que durant le jeu. Ginette le savait. C'est pourquoi s'approchant de la petite fille :

« Mademoiselle, lui demanda-t-elle, voulez-vous faire une partie de cache-cache avec mon amie et moi ? »

A cette proposition inattendue, les yeux de la fillette brillèrent de plaisir ; mais, au lieu de répondre, son regard chercha le regard de son compagnon.

Le vieillard parut hésiter.

« Je vous en prie, *dear* John, » supplia la petite fille.

John fit de la tête un signe affirmatif. Tout aussitôt, l'enfant quitta sa main, et prit celle de Geneviève.

« Comptons, » dit vivement cette dernière.

Compter pour les enfants, avant le jeu de cache-cache, c'est demander au sort — comme chacun le sait — de désigner celui ou celle qui doit chercher.

Le sort désigna la petite fille au *dear* John.

Ginette, alors, s'écria :

« C'est vous qui l'*êtes*, mademoiselle.........
Comment vous nommez-vous ?

— Mary-Ann, répondit l'enfant.

— Le joli nom ! murmura Aurore.

— Mary-Ann, répéta Ginette. Vous êtes Anglaise ; eh bien! je m'en doutais. Moi, je m'appelle Geneviève de Soubonan, et mon amie, qui, bien qu'elle ait le cœur français, n'en est pas moins votre compatriote, se nomme Aurore Merton. »

A ce nom de Merton, le vieux John avait tressailli ; puis, ayant regardé fort attentivement l'enfant qui venait d'être désignée ainsi, une pâleur livide envahit son visage.

« Qu'avez-vous, monsieur? lui demanda très poliment Michel, tandis que Geneviève fixait sur lui deux grands yeux noirs inquisiteurs.

— Rien, ce n'est rien, » répondit faiblement le vieillard, courbant la tête sous le regard de la fillette.

Il ajouta plus faiblement encore :

« Je suis sujet à des malaises. »

Et il se laissa tomber, plutôt qu'il ne s'assit, sur un banc qui se trouvait là.

Mary-Ann, en pleurant, se serra contre lui, et lui dit à voix basse quelques douces paroles,

parmi lesquelles Aurore et Geneviève purent distinguer celles-ci :

« Oh ! *dear* John, revenez à vous. Qu'est-ce qui vous a rendu si pâle? Oh! vous n'allez pas mourir, n'est-ce pas ? et laisser votre petite fille toute seule dans ce grand Paris ! »

Comme mu par un ressort, le vieillard se leva.

En le voyant debout, Mary-Ann cessa de pleurer.

Mais, replaçant sa main dans celle du vieillard :

« *Dear* John, reprit-elle, je ne veux plus jouer. Vous êtes malade, allons chez nous ; je vous lirai la Bible, et je vous soignerai. »

John jeta sur la petite fille un inexprimable regard que Geneviève remarqua. Reconnaissance, dévouement et tendresse : ce regard disait tout cela. Puis il essaya de marcher.

Il ne le put : ses jambes fléchissaient.

Aurore fit un signe à Michel, et baissant à dessein la voix :

« Conduisez-le chez lui, dit-elle, et, s'il ne le veut pas, du moins mettez-le en voiture. »

Michel objecta que, malgré son désir d'obéir, il ne pouvait laisser ces demoiselles seules au jardin des Tuileries.

Alors seulement, Aurore s'aperçut que ni Mlle de P..., ni Kate, ni Lilian, ni Rachel ne se trouvaient avec elles.

« Qui t'a conduite? demanda-t-elle à son amie.

— Rachel, répondit Geneviève. Elle était très pressée, et m'a quittée lorsque je t'ai eu vue. Je croyais que Trina était avec toi. Et maintenant, comment allons-nous faire? »

Aurore s'approcha de Michel, et lui désignant le vieux John :

« Michel, dit-elle, aidez-le. Du côté du quai, vous trouverez sans doute une voiture. Mlle de Soubonan et moi, nous irons avec vous jusque-là. »

En entendant parler Aurore, de nouveau, John tressaillit.

Ginette le regarda encore. Cette fois, la fillette pensait :

« Qu'est-ce à dire?... D'où provient ce trouble?... Ah! voilà qui est singulier! »

Cependant, Michel avait offert son bras à John, et John comprenant que, s'il ne se hâtait de quitter le jardin, les badauds allaient l'entourer, l'avait aussitôt accepté. Puis, tous deux s'étaient mis en marche accompagnés des trois enfants.

Durant le court trajet de cet endroit des Tuileries où nos héros se trouvaient au quai, Ginette se rapprocha d'Aurore.

Il lui tardait de lui communiquer ses réflexions au sujet du vieux John.

Mais Aurore paraissait pensive. Elle baissait la tête et marchait lentement.

« Allons bon! murmura l'espiègle, la voilà qui voyage dans le pays des chimères! Tout comme moi, elle aura remarqué l'émotion qu'a éprouvée John en la voyant, en l'entendant parler, et maintenant elle y rêve! Pour le moment, je n'en puis rien tirer. »

Et s'adressant à Mary-Ann, qui se tenait toujours aux côtés de son vieux compagnon :

« Reviendrez-vous demain aux Tuileries? demanda-t-elle.

— Oui, si John va bien, et s'il le veut, répondit la petite fille.

— Quel est ce John? Vous paraissez l'aimer beaucoup.

— Oh! oui, beaucoup. Il est si bon!

— Quel âge avez-vous?

— Bientôt douze ans.

— Tiens! vous avez juste mon âge, et vous êtes plus petite que moi! Pourtant, je ne suis pas grande. Ce n'est pas comme Aurore. Regardez-la : elle vous dépasse de la tête. Mais c'est tout simple : on dit que les Merton étaient tous très grands. »

En ce moment, John fit un faux pas, et Mary-Ann alarmée se serrant, de nouveau, contre lui, Ginette cessa de parler.

On était d'ailleurs à peu près arrivé. Michel héla une voiture. John se pencha sur Mary-Ann et lui dit quelques mots à l'oreille.

Geneviève, aux aguets, comprit qu'il lui recommandait de donner elle-même l'adresse au cocher ; et, poussée par la curiosité, elle manœuvra si bien que lorsque la petite Anglaise dit à mi-voix au gros homme trapu, à la figure joviale, qui, à l'injonction de Michel, venait d'arrêter sa voiture : « Rue Jacob, n°... », elle entendit à merveille.

« Bon, bon, pensa-t-elle aussitôt, s'ils ne viennent pas demain, je saurai où les retrouver. »

John, alors, se découvrit, s'inclina respectueusement devant Aurore et Geneviève, et, s'approchant de la voiture, pria Mary-Ann d'y monter la première. Ensuite il y entra aidé par Michel, qu'il remercia.

« Adieu, et à demain », dit Mary-Ann aux deux amies, en leur tendant les mains.

Puis, la voiture s'ébranla.

« Au revoir ! » cria Geneviève.

Aurore, elle, ne dit rien. Son regard suivait la voiture, mais son esprit était ailleurs.





V

Le projet de Ginette.

Mary-Ann et John partis, Ginette prit le bras d'Aurore, et désignant Michel, qui attendait à quelques pas de là le bon plaisir de sa jeune maîtresse, elle dit à celle-ci :

« Ah ça ! que signifie?... C'est Michel, maintenant, qui te sert de bonne ! Où donc est la *douce* Trina? et... où es-tu toi-même? ajouta l'espiègle touchant du doigt le bras de son amie. Es-tu dans la lune, ou ici ?

— Ici, ma chère *follette*, répondit Aurore, qui s'arracha, non sans regret, à une idée qu'elle eût voulu poursuivre. Ici.... et tu me demandais ?

— Où est la *très douce* Trina.

— Trina a la migraine, répondit de nouveau Aurore.

— Tant pis, s'écria Geneviève. J'aimerais mieux toute autre chose : une bonne entorse, par exemple. Cela, du moins, servirait mon projet.

— Ton projet ! Tu as donc un projet ?

— Oui, ma chère, et un fameux encore ! Écoute : je vais te le dire. Figure-toi que... .. »

En ce moment, Michel s'approcha.

« Que voulez-vous, Michel ? » lui demanda Aurore.

— Rappeler à Mademoiselle que je dois me trouver à l'hôtel à deux heures.

— C'est bien. Quelle heure est-il ?

— Deux heures moins vingt minutes.

— Partons vite, en ce cas », dit vivement Aurore.

Et se tournant vers le vieux serviteur :

« Chez Mlle de Soubonan, d'abord, Michel », ajouta-t-elle.

Le vieillard s'inclina, et il suivit les deux fillettes qui marchaient d'un bon pas, et dans la direction du pont de la Concorde.

« Décidément, fit tout à coup Ginette, à l'exception de toi, Aurore, gens et maîtresse, à l'hôtel de ta marraine, sont taillés sur le même patron : ils sont tous fort ennuyeux, méthodiques



En ce moment, Michel s'approcha.

par excellence, et, par-dessus tout, tracassiers.

« Ainsi, je te demande un peu pourquoi Michel, chargé auprès de toi de l'*intérim* de Trina, veut te contraindre à rentrer à deux heures?

— Ma chère Ginette, reprit en souriant Aurore, Michel n'est nullement *intérimaire*, et son service auprès de ma marraine est le même que les jours précédents.

« Il devait me suivre jusqu'au jardin des Tuileries, et, là, me laisser avec toi. Je pensais que Mlle de P.... t'accompagnerait partout, même à la promenade.

— Ma chère, tu pensais à merveille, et si Mlle de P.... n'est point avec moi aujourd'hui, c'est que miss Barbara Hutley — tu sais : l'Anglaise *aux cheveux caroubier* — (et Ginette se mit à rire) est venue la voir comme nous sortions de table. Nous avions déjà nos chapeaux sur la tête. Comprenant qu'elle était importune, miss Barbara voulait se retirer; mais papa ne l'a pas permis.

« Restez, mademoiselle, lui a-t-il dit, et si vous « avez à causer longuement avec votre jeune « amie (la jeune amie est Mlle de P....), faites « moi le plaisir de passer toute l'après-midi ici. « Ginette est une fillette raisonnable, — oui, il a « dit cela mon bon et cher papa! — elle sortira « aujourd'hui avec la femme de chambre de sa

« mère; après sa promenade, elle travaillera
« seule, et ne vous dérangera, je m'en fais le ga-
« rant, en aucune façon. N'est-il pas vrai, ma
« fille? »

« — Oui, papa, » ai-je répondu.

« Et j'ai couru chercher Rachel.

« Mais je jouais de malheur. Rachel déjeunait.

« Ma chère, j'ai eu beau lui faire observer que sa bouche était assez grande pour qu'elle y mît trois bouchées à la fois, il m'a fallu l'attendre tout près d'un gros quart d'heure!

« Enfin, elle est venue me prendre, et m'a conduite aux Tuileries. »

Comme Ginette achevait ces mots, deux heures sonnaient au Corps Législatif.

« Hâtons-nous, dit Aurore.

— Hâtons-nous », répéta son amie.

Et les deux fillettes prirent une allure si rapide qu'en moins de cinq minutes elles eurent atteint la partie de la rue de Grenelle où se trouve situé l'hôtel de Soubonan.

« Oh! une idée! s'écria Geneviève tandis qu'elle sonnait à la porte de chêne. Aurore, demande à ta marraine la permission de dîner aujourd'hui avec moi. Papa, ma belle-mère ne seront pas à la maison; nous retiendrons M. X.... et miss Barbara. Ce sera amusant. »

Aurore secoua la tête.

« Je suis punie, dit-elle à mi-voix. Pendant huit jours, je dois prendre mes repas dans ma chambre. »

Ginette fit un pas en arrière, et des larmes mouillèrent ses yeux.

« Pas possible! s'exclama-t-elle. Tu n'as rien fait de mal, pourtant?

— Rien.

— Oh! c'est trop fort, et ta marraine......

— Chut! ma Ginette, interrompit Aurore. Ne blâmons pas Mme la chanoinesse. »

Ginette allait se récrier. Aurore ne lui en laissa pas le temps.

« Michel est en retard, ajouta-t-elle, embrassant tendrement son amie. A demain. Encore aux Tuileries, veux-tu? Nous y retrouverons peut-être Mary-Ann! »

Ginette lui rendit son baiser sans mot dire. Elle pleurait pour tout de bon.

La bonne miss Barbara était fort discrète. Bien loin d'abuser de l'autorisation que lui avait donnée M. de Soubonan, en passant l'après-midi entière avec Mlle de P..., elle la quitta au bout d'une heure trois quarts.

Ginette, en rentrant, la rencontra comme elle descendait l'escalier de l'hôtel pour retourner à son couvent. Sa jeune amie l'accompagnait.

Toutes deux remarquèrent le chagrin de l'enfant, et voulurent en connaître la cause.

Ginette ne demandait pas mieux que de leur répondre.

Elle raconta la punition d'Aurore, affirma que la chanoinesse était par trop sévère, parla surtout de la méchanceté de Trina.

« Oui, c'est Trina, cria-t-elle, qui cause les chagrins d'Aurore. Je la déteste. Je la hais. »

Mlle de P.... s'efforça de calmer la fillette, essuya elle-même ses yeux, lui reprocha doucement ses dernières paroles, « si peu chrétiennes », lui dit-elle, et l'engagea à monter dans sa chambre, où, après avoir pris congé de miss Barbara, elle alla bientôt la rejoindre, et lui donna une leçon d'histoire.

Mlle de P.... joignait à une instruction aussi solide qu'étendue une élocution très facile. Son élève ayant à étudier cette partie du règne de Louis XIV qui traite de la Fronde, elle la lui expliqua, et cela de la manière la plus intéressante.

Mais, en vain, lui montra-t-elle, d'un côté, Mazarin, que la cour soutenait, en butte aux haines et aux mécontentements de toutes sortes, et de l'autre le Parlement, auquel s'étaient joints quelques princes brouillons et quelques-uns des plus grands noms de France; en vain, entra-t-elle dans tous les détails de cette guerre de cinq ans, cette

guerre civile, unique en son genre, pendant laquelle les deux partis, Mazarins et Frondeurs, se combattirent « par des bons mots et des railleries, autant que par les armes », Geneviève ne prêta qu'une oreille distraite; et lorsque, enfin, à bout de patience, Mlle de P.... lui reprocha son manque d'attention :

« Ah! mademoiselle, s'écria la fillette, jetant livres et cahiers par terre, je me soucie bien de la Fronde! C'est Aurore qui me préoccupe : je pense à elle, je pense à mon projet. »

Puis, rougissant soudain de son manque de convenance :

« Pardonnez-moi, ajouta-t-elle assez confuse, et ramassant ses cahiers et ses livres, pardonnez-moi; je ne le ferai plus. D'ailleurs, papa vous le dira : je me mets rarement en colère. Aujourd'hui, je ne sais pas pourquoi je...... »

Et rencontrant le regard de Germaine, ce bon regard toujours calme et doux :

« Mademoiselle, demanda-t-elle, sans songer à finir la phrase commencée, apprenez-moi ce qu'il faut que je fasse pour rester comme vous très tranquille, quand pourtant je suis agitée?

— Prenez sur vous, lui répondit Germaine : la volonté est un puissant levier, et — mais vous êtes bien jeune pour comprendre cela — en toutes choses, efforcez-vous de regarder en haut, vous

rappelant cette parole : L'homme s'agite et Dieu le mène. »

Elle se leva, disant ces derniers mots : c'était l'heure du goûter de Ginette.

Ginette sonna un domestique, demanda un morceau de pain et une tablette de chocolat; et, son chocolat d'une main, son morceau de pain de l'autre, elle s'en fut goûter chez son frère qu'elle n'avait pas vu depuis le déjeuner.

Elle le trouva étendu sur trois chaises et dans une attitude des plus mélancoliques.

« Oh ! le grand paresseux ! fit-elle.

— Je suis malade, dit Stani.

— Qu'as-tu ?

— Mal à la tête. »

Geneviève posa sa main brunette sur le front du collégien.

« C'est vrai : tu brûles, » reprit-elle.

Et elle l'embrassa tendrement.

Les deux enfants gardèrent un instant le silence ; puis Ginette dit à son frère :

« Tu auras couru au soleil. Papa assure que le soleil d'Avril donne parfois des maux de tête.

— Non, répliqua Stani. Je crois plutôt que j'ai trop travaillé. »

Ginette partit d'un éclat de rire.

« Toi ! dit-elle, malade par excès de travail ! Oh ! cela serait drôle ! »

Et elle rit encore.

« Que ce soit drôle ou non, reprit Stani devenu tout à coup maussade, ce n'en est pas moins très exact : depuis huit jours, M. X.... m'accable de devoirs. Tiens, j'ai là, sur ma table, cinq ou six problèmes d'algèbre qui ont failli me rendre fou.

— En ce cas, repartit la moqueuse Ginette, jetant un rapide coup d'œil sur les feuilles éparses désignées par l'écolier (lesquelles feuilles, au lieu de chiffres, étaient couvertes d'animaux fantastiques et de caricatures grotesques), il te fallait laisser l'algèbre, et ne pas risquer la folie.

— Aussi, ma bonne amie, ai-je pensé comme toi, et me suis-je empressé d'envoyer l'algèbre au diable.

— Bravo ! s'écria Geneviève. Je te reconnais là. Mais dis-donc : à propos de problèmes, veux-tu m'aider à en résoudre un ? »

Stani fit la grimace.

« Il est de mon cru, expliqua bien vite l'espiègle.

— Ah ! dit le jeune garçon en étouffant un bâillement, de ton cru.... Ce doit être bizarre.

— Peut-être, répliqua Geneviève. Ecoute bien : je commence. »

Et la fillette commença :

« Ginette est très heureuse : elle a un père excellent qui l'aime, une gouvernante qui est parfaite....

— Et un frère très bon garçon, s'empressa d'achever Stani.

— Et un frère très bon garçon, répéta aussitôt Ginette. Je continue:

« Aurore, elle, est très malheureuse : elle a une marraine rabat-joie, une bonne tout à fait exécrable......

— Et pas de frère, acheva encore Stani.

— Et pas de frère, répéta de nouveau Geneviève. Je poursuis:

« Or Ginette a mis dans sa tête qu'Aurore serait heureuse aussi.

— Bravo! dit, à son tour, Stani. Mais, pour arriver à ce but, quel moyen emploiera Ginette?

— Ginette donnera une gouvernante à Aurore.

— Singulier moyen! fit l'écolier désappointé : les gouvernantes! c'est le cauchemar des filles. »

Geneviève haussa les épaules.

« Crois-tu donc, demanda-t-elle, que Mlle de P.... puisse être un jour mon cauchemar! Je l'adore, sais-tu?

— Et moi aussi, je l'adore, s'empressa d'affirmer Stani, et suis tout prêt, pour lui être agréable, après lui avoir hier cédé ma chambre, à lui céder aujourd'hui ma prison.

— Eh bien! alors....

— Eh bien! alors.... Quoi? Penses-tu par hasard trouver une seconde Mlle de P...?

— Oh ! non, s'écria Geneviève ; et voilà justement où se complique mon problème. »

« Mon cher Stani, j'ai formé un projet, et ce projet est que Mlle de P.... soit à nous deux : à Aurore et à moi. »

Stani se souleva sur son coude :

« Ça, ma chère, dit-il, ce n'est pas un problème à résoudre : c'est une charade, un rébus, pis que cela. Je déclare mon incompétence. M. X.... lui-même y perdrait son latin. Et à moins que papa ne prenne Aurore chez lui....

— Impossible, interrompit Ginette : sa marraine ne le voudrait pas.

— Ou à moins, continua le jeune garçon, que tu n'ailles habiter chez la chanoinesse....

— Stani, tu perds la tête ! interrompit encore la fillette : papa n'y consentirait pas.

— Ou à moins, ajouta fort gravement Stani, qui se rappela à propos le jugement de Salomon, à moins que... Mlle de P.... — oh ! mon Dieu, pourquoi pas ? — ne se laisse couper en deux morceaux.......

— Tais-toi, Stani, se récria Ginette. Tu es un sans cœur et un sot. »

Stani n'était pas susceptible : il ne se fâcha pas ; et, se recouchant sur ses chaises, se plaignit de nouveau d'un grand mal de tête.

Sa sœur le quitta.

Le mal de tête de Stani s'étant aggravé vers le soir, M. de Soubonan fit appeler le docteur L..., son médecin et son ami.

L'excellent praticien vit le jeune garçon, prescrivit le repos, ordonna des tisanes, et promit de revenir le lendemain matin.

Il revint, en effet, entre sept et huit heures.

Ginette était déjà levée et attendait, non sans impatience, pour aller embrasser son frère que le docteur l'eût quitté.

Aussi, lorsque de sa fenêtre elle eut vu ce dernier remonter en voiture, sortit-elle promptement de sa chambre et gagna-t-elle l'escalier.

Comme elle était à mi-chemin, c'est-à-dire au premier étage, elle aperçut Rachel qui, malgré l'heure peu avancée, pénétrait chez sa belle-mère.

Surprise, ou plutôt intriguée, car — la fillette le savait — Mme de Soubonan n'était point matinale, elle résolut, sans plus tarder, de connaître la cause de ce fait extraordinaire.

S'avançant donc à pas de loup, elle s'en fut — nous avons regret de le dire — coller son oreille à la porte de la chambre de sa belle-mère.

Mme de Soubonan donnait à sa femme de chambre quelques ordres rapides.

« Rachel, disait-elle, mon costume gros bleu. Vous mettrez ce manteau dans l'une de mes

malles. N'oubliez pas mon chapeau de paille. Allez me chercher Lilian. »

Comme Rachel obéissait et se dirigeait vers la porte, Ginette s'esquiva prudemment.

« Tiens! pensait-elle tout en se rendant chez son frère, on dirait que ma belle-mère se dispose à quitter Paris. Quitter Paris au mois d'Avril! Non, ce n'est pas possible.... Au fait, pourquoi pas? Mais alors.... que se passe-t-il? Stani le sait peut-être. Il me le dira. »

Que l'écolier le sût ou qu'il ne le sût pas, ce fut tout un pour Geneviève, car elle ne put arriver jusqu'à lui.

Stani était malade: le pauvre enfant avait la fièvre scarlatine. Le docteur l'avait déclaré. Il avait déclaré en outre que, cette maladie étant contagieuse, il fallait éloigner les enfants.

Devant ces déclarations si formelles, M. de Soubonan n'avait point hésité: il avait engagé sa femme à faire promptement ses préparatifs de départ. Elle devait quitter Paris le jour même, avec ses trois petites filles, Ginette et Mlle de P.. .

La prudence le voulait ainsi.

« Ah! mon ami, c'est un exil! » s'écria Mme de Soubonan quand son mari, après lui avoir démontré l'urgence de cet éloignement, exprima le désir de la voir se rendre chez lui, en Lorraine.

— Eh quoi! reprit M. de Soubonan, le séjour

de la campagne vous déplairait-il à ce point? Vous m'aviez dit pourtant aimer la Sapinière. (Tel était le nom de la terre que M. de Soubonan possédait en Lorraine).

— Sans vous, Charlie, je n'aime rien », lui répondit la jeune femme.

Elle disait vrai, parlant ainsi.

M. de Soubonan le savait. Il connaissait le cœur de sa femme; et comprenant ce qu'avait de pénible pour elle, après six ans de mariage, cette première séparation, il résolut de modifier son plan, et de mettre entre lui et sa chère compagne, non plus cent lieues, mais dix lieues tout au plus.

En conséquence, il dépêcha un de ses domestiques à l'agence de John Arthur, pour avoir la liste des maisons de campagne et villas confortables à louer aux environs de Paris.

M. de Soubonan était expéditif : à midi, il avait fait son choix.

Il avait loué à Ville-d'Avray, à portée du chemin de fer, une propriété charmante, bien agencée, meublée avec goût, et entourée d'un beau jardin.

La location signée, il en prévint sa femme. Celle-ci le remercia avec effusion de tendresse.

Grande, mince, élancée et très blonde, Mme de Soubonan passait pour jolie, bien qu'en réalité elle ne fût qu'agréable.

Cela tenait à sa parfaite distinction. Cela tenait aussi à un genre — délicieux selon les uns, extravagant selon les autres — qui lui était propre, et qui, en lui prêtant un certain cachet d'élégance, une certaine originalité, la faisait beaucou rechercher.

Française de naissance, elle vivait à l'anglaise, appelait son mari Charlie (Charles), ses filles Assy, Ellen et Bell (Alice, Hélène et Isabelle), et — ô suprême de la folie ! — parlait sa langue maternelle avec l'accent britannique.

C'était un travers sans doute, mais.... qui n'a pas le sien! et celui-là, fort inoffensif d'ailleurs, ne gâtait en rien les excellentes qualités de la belle-mère de Ginette.

Quand elle apprit cette double nouvelle, la maladie de son frère et son propre et très prompt départ, Ginette fondit d'abord en larmes; puis elle courut chez son père.

« Papa, dit-elle, se jetant à son cou, nous partons tous. Et vous?

— Moi, je reste, tu le penses bien. Je veux veiller moi-même sur ton frère.

— Alors, papa, reprit l'enfant, gardez-moi avec vous.

— Te garder! Impossible. »

Et pour adoucir son refus, M. de Soubonan

embrassa tendrement sa fille, qui s'était remise à pleurer.

M. de Soubonan, l'un des membres les plus distingués et les plus sympathiques de la Chambre des Députés, où il siégeait dans les rangs de la Droite, avait à peine quarante ans.

Son caractère, non dépourvu d'ailleurs de fermeté, était d'une douceur exceptionnelle; son esprit, délicat et fin.

Il avait la parole facile, le geste élégant, la voix belle, et sa physionomie mobile était empreinte de bonté.

Ginette l'adorait, et la pensée de le quitter lui causait un profond chagrin.

Puis, elle songeait à son frère, à son cher Stani, dont, pendant plusieurs semaines, elle allait être séparée; elle songeait surtout à Aurore, cette sœur de son cœur, qu'il lui fallait laisser aussi, et ses pleurs devenaient des sanglots.

Tout à coup, relevant la tête, et jetant son mouchoir loin d'elle :

« Papa, oh! papa, s'écria-t-elle, écoutez-moi : j'ai une idée! »

M. de Soubonan sourit : Ginette avait toujours, non une idée, mais vingt idées en tête.

« Puisque vous le voulez, je quitterai l'hôtel, continua la fillette. Cependant, je resterai à Paris.

— Ah! bah! comment cela, ma fille?

— Durant la maladie de Stani, j'irai demeurer chez Mme la chanoinesse. »

Le visage de M. de Soubonan exprima la surprise.

Ginette, à son tour, sourit.

« Oh! je lis dans votre pensée, reprit-elle. Vous vous dites : « Grand Dieu ! Ginette devient folle! » Non, cher papa, non, je ne suis pas folle; du moins.... pas plus que d'habitude. Je vous en prie encore, écoutez-moi. »

Et l'enfant, pleine de son sujet, conta aussitôt à son père comme quoi, depuis la veille, elle avait formé un projet. Il était excellent, ce projet; mais son exécution était d'un difficile......

Il s'agissait ni plus, ni moins que de garder pour elle sa chère gouvernante, tout en la donnant à Aurore, et, sans la maladie de Stani, — pauvre Stani! elle le plaignait de tout son cœur! — elle ne savait vraiment comment elle eût pu le mener à bien. Mais maintenant, elle le savait : si son père le voulait (et il le voudrait à coup sûr), au lieu d'aller à Ville-d'Avray, elle irait chez la chanoinesse. Alors, Mlle de P... la suivrait; Aurore serait contente; et, elle, elle serait triomphante.

Et Ginette battit des mains.

Puis, voyant que son père ne se pressait pas de répondre, bientôt elle ajouta, comme par manière de conclusion :

« D'ailleurs, Mme la chanoinesse est ma parente, je l'appelle *ma tante*; il est tout naturel que, pour un temps, elle se charge de moi.

— Soit, dit enfin M. de Soubonan; mais n'est-il pas plus naturel que tu suives ta mère et tes sœurs? Mme la chanoinesse me le ferait sûrement observer.

— Vous croyez... En ce cas, cher papa, donnez-lui des prétextes : mon cours, mon catéchisme, par exemple.

— Ne peux-tu revenir à Paris deux fois par semaine avec Mlle de P...?

— Alors, prenons autre chose : les leçons de mes professeurs.

— Ville-d'Avray est pour ainsi dire à la porte : les professeurs y vont bien volontiers.

— Mon Dieu, que prétexter?... fit Geneviève mécontente. Ah! j'y suis : la petitesse de la maison que vous avez louée. Elle est petite, n'est-ce pas? Oui; elle l'est : Kate et Lilian pleurent déjà leur belle *nursery* d'ici, et Rachel, anxieusement, se demande si elle aura une lingerie.

« Papa, vous direz à la chanoinesse qu'il n'y a pas de place pour moi.

— Y penses-tu, Ginette? Mme la chanoinesse me répondrait — et elle aurait raison — que, là où est la mère, il y a place pour les filles.

— Pour les filles, peut-être, répliqua l'enfant;

mais non point toujours pour leur gouvernante. Ah! voilà la meilleure raison : A Ville-d'Avray, Mlle de P... serait trop à l'étroit.

« Mme la chanoinesse comprendra d'autant mieux cela, ajouta l'espiègle, qu'elle trouve que les grandes personnes n'ont jamais assez d'espace. Ainsi, rue de Varenne, à elle seule, elle occupe un étage.

— Tu as réponse à tout, fillette, dit à la fin M. de Soubonan, et si ta mère y consent......

— Elle! Ah! cher papa, elle y consentira sans peine, s'écria Geneviève qui, remarquant chez son père un léger froncement de sourcils, s'empressa bien vite de reprendre :

« Ce n'est pas que ma mère et moi (Ginette en parlant à son père de Mme de Soubonan disait ma *mère* et non ma *belle-mère*) nous ne vivions en bonne intelligence. Seulement, elle me trouve un peu turbulente, et n'est pas trop fâchée quand je ne suis pas là.

« C'est égal, je l'aime. D'abord, elle est très bonne pour Stani et pour moi, et puis, papa, elle vous aime et vous trouve parfait. »

Là-dessus, l'enfant caressa son père, et bientôt ajouta :

« Ainsi, papa, dites, vous le voulez bien? Vous irez chez la chanoinesse lui demander de me prendre en pension? »

Un bon baiser fut sa réponse. Elle en rendit une douzaine, et sortit en chantant.

Quelques heures plus tard, un omnibus du chemin de fer chargé de malles, et renfermant quelques domestiques, sortait de l'hôtel de Soubonan pour se rendre au chemin de fer de l'Ouest, rive gauche. (Cette ligne, on le sait, dessert Ville-d'Avray.)

Un grand coupé suivait cet omnibus.

Les glaces en étaient baissées, et trois petites filles se montraient aux portières.

A un moment donné, l'une d'elles se rejeta en arrière.

On entendit alors une petite voix dire :

« Papa, c'est loin Ville-d'Avray ?

— Non, chérie, répondit M. de Soubonan, car c'était la petite Ellen qui venait d'adresser cette question à son père ; non, et si vous êtes toutes les trois bien sages, si vous obéissez à votre chère maman, si surtout toi, Ellen, tu ne prends aucune colère, j'irai vous voir très souvent. »

Il ajouta presque aussitôt :

« Nous voici arrivés. »

Omnibus et coupé atteignaient en effet l'extrémité de cette large voie qu'on appelle la rue de Rennes.

Presque au même moment, Ginette, après avoir

fait porter chez son frère ses fleurs, ses oiseaux et ses livres « afin, disait-elle, que le pauvre garçon ne s'ennuyât pas trop, » après lui avoir fait donner l'assurance qu'elle penserait sans cesse à lui et lui écrirait chaque jour, Ginette, dis-je, qu'accompagnait Mlle de P..., se rendait à pied à l'hôtel de la chanoinesse.

« Ma chère Aurore, cria-t-elle, tombant chez son amie à l'improviste, c'est moi. Je viens habiter avec toi. »

Et comme Aurore la regardait surprise, interdite :

« Mais embrasse-moi donc, ajouta la fillette : mon projet a enfin réussi. Papa a demandé à ta marraine de me prendre chez elle; ta marraine y a consenti. Je suis ta sœur, et Mlle de P.... sera à toi, tout en restant à moi. »



co

G
ti
pa
de
de
m
pa
la



VI

Le n°.... de la rue Jacob.

Entre autres qualités, Aurore possédait le complet oubli d'elle-même.

Aussi, lorsqu'elle eut enfin compris ce que Ginette voulait dire, lorsqu'elle eut acquis l'entière certitude d'un bonheur qu'elle n'eût, certes, pas osé espérer (à savoir : la présence constante de son amie et de Mlle de P.... dans la maison de sa marraine, et cela pendant plusieurs semaines), sa première parole fut-elle, non une parole de joie folle, comme Ginette eût bien pu la dire, mais une parole de bonté.

« Pauvre Stani ! s'écria-t-elle. Il souffre et nous sommes heureuses ! »

Geneviève tomba de son haut.

Elle s'était attendue à des exclamations joyeuses, à des baisers, à des remerciements, et.... rien de tout cela ! On pensait à Stani, non à elle !...

Bien que son cœur fût excellent, la fillette en conçut du dépit, et tout aussitôt l'exprima :

« Eh ! ma chère, dit-elle, ne le sais-tu donc pas ? C'est toujours comme cela dans le monde : le malheur de l'un fait le bonheur de l'autre, et réciproquement.

« Au reste, ajouta-t-elle sans trop savoir ce qu'elle disait, si tu blâmes mon arrangement, nous pourrions en trouver un autre : Ville-d'Avray n'est pas bien loin, et......

— Ginette ! s'écria Aurore dont les beaux yeux s'étaient remplis de larmes, ne m'aimerais-tu plus pour me parler ainsi ? »

Ginette, repentante, embrassa son amie.

« Pardonne-moi, Aurore, reprit-elle. Je suis méchante, mais je t'aime toujours. »

Et s'adressant à Mlle de P..., qui, debout à quelques pas de là, examinait les deux amies, dont elle étudiait avec un réel intérêt la nature et le caractère :

« Je vous l'avais bien dit, mademoiselle, fit-

elle, Aurore est la bonté, la beauté, la sagesse, et moi, hélas! ne suis qu'un diablotin. »

Puis, comme l'heure du dîner approchait, la jeune gouvernante et son élève se rendirent chez la chanoinesse à laquelle elles devaient présenter leurs devoirs avant que de se mettre à table.

La chanoinesse ne les reçut pas. Elle était occupée, et le leur fit dire par sa femme de chambre, la vieille Marcelline, que Geneviève aimait beaucoup, parce que Marcelline aimait beaucoup Aurore.

Marcelline ajouta que si ces demoiselles voulaient bien la suivre, elle allait les conduire à leur appartement.

Ces demoiselles suivirent Marcelline.

Quand elles furent entrées dans leurs chambres respectives, vastes pièces aux tentures sombres, situées au second étage, et séparées de celle d'Aurore par la largeur du palier, Mlle de P.... et Ginette, cette dernière aidée de son amie qu'elle avait appelée, se mirent en devoir, afin de changer de toilette, de défaire leurs malles que Michel venait de monter.

Trina, souffrant encore de sa migraine, Marcelline offrit ses services :

« Merci, ma bonne, s'écria Ginette, c'est si amusant de se servir seule! »

Mlle de P.... sourit : elle savait bien que son élève ne goûterait pas très longtemps ce *plaisir* nouveau pour elle.

Quant à la bonne Marcelline, hochant par trois fois la tête :

« Mademoiselle a raison de sourire, murmura-t-elle : avant ce soir, Mlle Geneviève aura changé d'avis. »

Et elle redescendit auprès de sa maîtresse.

Si Ginette trouvait agréable de se servir seule, elle n'en était pas pour cela plus habile; aussi, quand sonna le dîner, n'avait-elle réussi qu'à se déshabiller et à mettre sa chambre en désordre.

« Vite, vite, habille-toi, s'écria Aurore. Ma marraine serait très mécontente si tu arrivais en retard. »

Et elle se mit à chausser son amie, tandis que Mlle de P.... lui passait une robe.

« Là ! je suis prête, dit l'espiègle. Merci, Aurore, merci, mademoiselle. Vous voyez bien que Marcelline n'était point nécessaire. Mais.... et ma ceinture, où est-elle ? »

On chercha le carton aux rubans, ce qui fit perdre au moins trois minutes.

Comme on venait de le trouver, Michel frappait à la porte : il prévenait ces demoiselles que Mme la chanoinesse attendait.

Ginette fouilla dans son carton, y prit deux ceintures au lieu d'une, et s'élança dans l'escalier.

Malgré sa bravoure habituelle, son cœur battait un peu quand elle se trouva devant le grand salon. Elle était en retard de dix bonnes minutes : qu'allait lui dire la chanoinesse?

Le salon était vide. La marraine d'Aurore venait, à l'instant même, de passer dans la salle à manger.

La fillette y courut avec Mlle de P....

En les voyant entrer, Mme la chanoinesse les salua l'une et l'autre d'un léger signe de tête.

« Ma tante, dit Geneviève en s'approchant, je vous demande bien pardon : j'avais égaré ma ceinture, et.... »

Mais elle s'arrêta et devint écarlate, s'apercevant que, dans sa précipitation, elle avait noué *à la diable* deux rubans autour de sa taille.

L'un était rouge, l'autre était bleu, et.... elle avait une robe blanche.

Mme la chanoinesse donna à son maître d'hôtel l'ordre d'appeler Marcelline.

Quand la femme de chambre parut :

« Marcelline, lui dit sa maîtresse, Mlle de Soubonan me semble fagotée : mettez la main à sa toilette. »

Marcelline emmena Geneviève, lui enleva une

de ses ceintures, arrangea avec soin celle qu'elle lui laissa, redressa ses boucles rebelles, etc., etc.; le tout avec une lenteur si sage que, lorsque la petite fille rentra dans la salle à manger, Mme la chanoinesse et Mlle de P...., depuis longtemps déjà n'en étaient plus au potage, que pour elle on ne resservit pas.

Elle se mit bien vite à table.

« Ma mie, lui dit alors la chanoinesse, tandis que le maître d'hôtel présentait à la fillette je ne sais plus trop quel plat (viande ou poisson, peu importe), ma mie, une autre fois, vous serez plus exacte.

— Oui, ma tante », répondit l'enfant, qui ajouta mentalement :

« Le moyen est bon, j'en conviens, mais il est vexant tout de même, et si papa l'employait, Stani, parfois, dînerait de dessert. »

Une demi-heure après, quand Ginette eut rejoint Aurore qui, étant punie, prenait ses repas dans sa chambre, — le lecteur doit s'en souvenir — elle lui conta son aventure, ou pour mieux dire sa mésaventure.

« Aïe! fit-elle en terminant, le règlement est ici bien sévère, et cela me semble ennuyeux.

« Mais j'y songe, reprit-elle aussitôt, c'est fort agréable, au contraire. Plus il sera sévère, plus j'aurai occasion de faire de sottises, et, par là, je

te servirai, ma chère, car — tu vas me comprendre, ma bonne — plus je me montrerai ce que je suis d'ailleurs : étourdie, inexacte, désobéissante, brouillon, plus toi, qui n'as aucun de ces défauts, tu paraîtras parfaite aux yeux de ta marraine.

« Elle fera la comparaison : « Ah ! quel dé« mon ! » dira-t-elle, en parlant de Ginette, et « quel ange ! » ajoutera-t-elle, pensant à toi.

« Bref, ma chérie, grâce à moi, elle te placera sur un grand piédestal, et, de là, te mettra dans son cœur. »

Aurore embrassa son amie, en l'appelant sa chère *follette*.

Je ne sais si Ginette rêva de « piédestal et de cœur de chanoinesse » la première nuit qu'elle passa rue de Varennes, mais, en se réveillant le lendemain matin, elle se sentit si heureuse, si légère, si gaie, qu'imitant les oiseaux elle se mit à chanter.

Puis, elle courut chez Aurore.

« Dormeuse ! cria-t-elle, la tirant par le bras, il est sept heures : dépêche-toi de te lever. Nous prendrons nos leçons avant le déjeuner ; ensuite, j'écrirai à Stani, — pauvre Stani ! comme il doit s'ennuyer ! — et après, Mlle de P.... nous conduira aux Tuileries.

— J'y suis allée hier, dit Aurore. *Elle* n'y était pas. »

Elle, c'était Mary-Ann, la petite fille au *dear* John. Ginette le comprit.

« Hier! répliqua-t-elle étonnée. Ah! c'est vrai : hier, je ne suis pas sortie, à cause du départ de ma belle-mère.

« Oh bien! ajouta-t-elle aussitôt, si Mary-Ann n'était pas hier aux Tuileries, raison de plus, ma chère, pour qu'elle y vienne aujourd'hui.

— Tu as raison, » dit Aurore.

Mais, en dépit des prévisions de Geneviève, lorsque les deux amies entrèrent vers une heure dans le jardin des Tuileries, et se rendirent à *leur coin*, elles n'y trouvèrent pas Mary-Ann.

Elles l'attendirent de pied ferme dix minutes d'abord, puis vingt, puis vingt-cinq.

L'impatience, alors, gagna Ginette la première.

« Partons : je sais où la trouver, » dit-elle.

Et comme Aurore la regardait toute surprise :

« Eh oui! je le sais, reprit-elle. Avant-hier, elle-même a donné son adresse au cocher. Je me suis approchée; j'ai écouté; j'ai entendu. Elle habite avec le vieux John, rue Jacob, n°....

— Oh! Ginette, se récria Aurore, c'est une indiscrétion cela.

— Sans doute; mais elle est si petite... si pe-

tite.... qu'elle ne vaut pas, ma chère, les gros yeux que tu fais. »

Puis, se tournant vers Germaine de P....

« Mademoiselle, lui demanda-t-elle, vous voulez bien, n'est-il pas vrai, que nous allions chez le vieux John? »

Dès la veille, Mlle de P.... avait été mise au courant par son élève des deux rencontres successives qu'Aurore et elle avaient faites du vieillard et de l'enfant.

« Il était si souffrant! ajouta Geneviève, voyant que sa gouvernante ne se pressait pas de répondre, peut-être est-il malade maintenant! Mademoiselle, c'est de la charité chrétienne que d'aller visiter ce brave homme. »

Mlle de P.... ne put réprimer un sourire.

« Ma chère petite, répondit-elle, vous êtes, je le crois, dans l'erreur. La charité est toujours discrète, et la visite que vous désirez faire me paraît inspirée par la curiosité.

— C'est vrai, avoua Geneviève, je grillais de savoir bien des choses sur John.... Tout est mystère en cet homme! Qu'est-il à Mary-Ann, par exemple? Son grand-père?... son parent?... Non : Mary-Ann l'appelle par son nom. Un ami?... un vieux domestique?... Cela me semble plus probable, mais je n'en sais rien tout de même. Ma foi, tant pis; qu'il soit ce qu'il

voudra : je m'en soucie comme de ma pantoufle.

« Aurore, une partie de ballon. Veux-tu? »

Mais Aurore n'avait nulle envie de jouer. C'était à son tour maintenant de s'adresser à Mlle de P....

« Je vous en prie, mademoiselle, insista-t-elle, veuillez être assez bonne pour nous conduire chez le vieux John.

— Aujourd'hui, je ne le puis pas, répondit la jeune gouvernante, m'étant fait un devoir, en toutes démarches de ce genre, de consulter avant d'agir les parents des enfants qui me sont confiés; mais demain, si madame votre marraine y consent, je vous y mènerai volontiers. »

Et, voyant que ce refus, bien que très motivé, affligeait vivement Aurore, Germaine ajouta :

« Quoi! chère enfant, seriez-vous par hasard moins raisonnable que Ginette? ou, pour des raisons que je ne connais pas, tiendriez-vous beaucoup à voir aujourd'hui Mary-Ann? »

Cependant, Aurore se taisait.

Des raisons.... en avait-elle de plausibles? Non. En voulant voir Mary-Ann et John, en voulant les voir à tout prix, elle obéissait à un instinct secret qu'elle ne pouvait combattre, et ne savait pas définir.

« Voyons, parlez, reprit très doucement Mlle de P..., et s'il existe un moyen de concilier à la fois votre désir et mon devoir......

— Un moyen! il y en a cinquante, interrompit Ginette, qui avait renoncé sans peine à sa partie de ballon.

— Cinquante! c'est beaucoup, repartit en souriant Mlle de P....; mais voyons, chère petite, vous dont l'esprit est inventif et l'imagination prompte aux combinaisons, dites-moi ce que vous feriez si vous pouviez vous mettre en mon lieu et place?

— Voilà, répondit l'espiègle. Si j'avais le bonheur d'être, pour un instant, Mlle de P..., et que voulant faire plaisir à Aurore je tinsse néanmoins (Oh! je connais l'emploi des temps du subjonctif) à ne pas m'écarter d'une règle que moi-même je me serais donnée, j'irais tout droit avec mes deux élèves rue Jacob, n°.... Là, je ne monterais pas chez John; je me contenterais de m'informer de lui auprès de son concierge, et de faire dire à Mary-Ann qu'Aurore Merton et Geneviève de Soubonan sont venues prendre des nouvelles de son vieux compagnon. »

La proposition de Ginette ayant eu un succès complet, les deux amies et Mlle de P.... sortirent aussitôt du jardin, gagnèrent le quai à la hâte, puis le pont des Saints-Pères, puis la rue de ce nom, tournèrent à droite, et bientôt s'arrêtèrent rue Jacob, n°....

Le n°.... de la rue Jacob est une maison très convenable, bien que d'apparence modeste.

On y trouve quelques appartements meublés.

Le concierge, un vieux militaire, est bien connu dans le quartier. Il se nomme Baptiste Latuile; mais les enfants l'appellent le père Malakoff.

Pourquoi ce nom?

Regardez la médaille des braves placée sous globe sur la cheminée de sa loge. Cette médaille est éloquente : elle vous dira que Baptiste Latuile l'a obtenue en échange d'un membre (la jambe droite), qu'il a laissé, il y a vingt-cinq ans, dans les plaines de Sébastopol, lors du fameux assaut de la tour Malakoff.

Le père Malakoff était fort poli. En voyant entrer trois personnes, il se leva de son fauteuil de paille, posa sur une table la pipe qu'il fumait du matin jusqu'au soir, et salua militairement.

Mlle de P.... prit alors la parole :

« C'est bien ici, demanda-t-elle, que demeure un vieillard nommé John?

— Pardonnez-moi, madame, répondit le concierge, M. John nous a quittés ce matin.

— Il est mort! s'exclama Geneviève, tandis qu'Aurore pâlissait.

— Non pas, mademoiselle, reprit le père Malakoff, non pas : il se porte aussi bien que moi ; je devrais dire mieux que moi, *rapport à cette coquine-là* qui, à chaque changement de temps, se permet de m'en faire voir de *grises.* »

En même temps, le vieux soldat frappait sur sa jambe de bois.

« Mais il était malade avant-hier, répliqua Mlle de P....

— Oh! pas grand'chose, dit le bonhomme : un mal de cœur, un malaise, un rien.

— Pourquoi est-il parti? demanda encore Geneviève.

— Ça, je ne puis pas le dire à mademoiselle. Dame! vous savez, M. John était fort peu causant; moi, par nature, je ne suis guère curieux, de sorte que......

— Connaissez-vous sa nouvelle adresse? interrompit alors Aurore.

— Pas davantage, mademoiselle.

— C'est étonnant! dit Ginette. Où lui renvoyez-vous ses lettres?

— Ses lettres! où je les lui renvoie? Mais nulle part, mademoiselle, car M. John n'en reçoit pas. »

Et remarquant l'étonnement de ses trois interlocutrices :

« Tenez, mesdames, continua le bonhomme, qui, s'il n'était pas curieux, était du moins fort loquace, depuis tout juste un mois que nous avions M. John chez nous, jamais personne n'a frappé ni sonné à sa porte. Il ne voyait âme qui vive, ne recevait ni lettres, ni journaux, et ne s'est pas même arrêté à ma loge une fois pour causer

un *brin* avec moi. « Père Malakoff, me suis-je dit « parfois, m'est avis que ce particulier-là est un « fameux original. »

« Avec cela, toujours convenable, poli, un homme *très comme il faut*, mesdames, n'ayant d'yeux et d'oreilles que pour Mlle Mary-Ann, — la fille ou la petite-fille de ses anciens maîtres, je crois, — une bien mignonne demoiselle. Ces dames la connaissent peut-être?

— Oui, dit Ginette. Nous jouions avec elle, quand John s'est à moitié évanoui.

— Ah! fit le vieux soldat, ces demoiselles seraient celles dont Mlle Mary-Ann m'a parlé tandis que j'aidais M. John à monter l'escalier?

« Père Malakoff, disait-elle, si vous saviez « comme elles sont bonnes! comme je les aime! « la grande surtout. »

— La grande, c'est toi! » souffla Ginette à Aurore.

Puis tout haut, elle demanda :

« Mary-Ann avait-elle des amies?

— Des amies! Oh! non, certes, la chère petite demoiselle, non qu'elle ne fût pas faite pour en avoir beaucoup, car elle est vraiment bien mignonne; mais, entre nous, voyez-vous, mesdames, M. John ne l'aurait pas permis. Dame! il faut croire qu'il avait ses motifs en agissant ainsi.

— Moi, je voudrais bien les connaître, ces mo-

tifs! » murmura alors Ginette, assez bas pour avoir l'air de se parler à elle-même, assez haut pour être entendue.

Le père Malakoff l'entendit et sourit.

L'enfant vit ce sourire, en augura bien, et pensa :

« Il sait, pour sûr, qui est John, — les concierges, d'ailleurs, ne savent-ils pas tout! — et si je l'interroge, il me le dira. »

Mais Geneviève se trompait. Les concierges parfois ignorent bien des choses, et le père Malakoff se trouvait dans ce cas.

Aussi, bien que, ne tenant aucun compte des quelques mots que lui adressait en anglais Mlle de P.... pour l'engager à se taire et à se retirer, bien que, dis-je, la curieuse enfant l'interrogeât, le pressât de questions, elle n'obtint du vieux soldat que des réponses négatives, témoignant de son ignorance en ce qui concernait son ancien locataire.

A la fin, mécontente, elle frappa du pied, et s'adressant à Mlle de P....

« Si nous partions, mademoiselle? » dit-elle.

C'était, depuis un bon moment déjà, l'avis de la sage Germaine.

Elle remercia le complaisant concierge des quelques renseignements qu'il avait bien voulu donner, et, suivie de ses deux élèves, quitta cette mai-



son de la rue Jacob portant le n°..., où pendant plusieurs semaines avaient vécu, seuls, ignorés, sous la garde du vieux légionnaire, un vieillard et une jeune enfant.

Une demi-heure après, nos deux *Inséparables* — l'une rêveuse, l'autre désappointée — rentraient à l'hôtel de la chanoinesse.

Une personne les y attendait. C'était M. de Soubonan.





VII

Après la pluie vient le beau temps.

« Ah! papa, vous voilà.... Quelle surprise! quel bonheur! quelle joie! » s'écria Geneviève lorsque, en entrant dans le grand salon de l'hôtel de la rue de Varennes, elle y trouva son père et vint se jeter dans ses bras.

Mandé une heure auparavant par Mme la chanoinesse, M. de Soubonan s'était, toute affaire cessante, rendu à l'appel pressant de la parente de sa fille.

Tous deux causaient encore quand nos héroïnes rentrèrent de leur promenade.

« Comment va Stani? demanda Aurore, s'avançant à son tour.

— A-t-il lu ma lettre? » reprit vivement Geneviève.

Pendant ces diverses questions, Mme la chanoinesse avait quitté sa place, et, faisant signe à Mlle de P... de la suivre dans son petit salon, s'y était enfermée avec elle.

« La maladie de Stani suit son cours, répondit M. de Soubonan. Ce sera long; mais, grâce à Dieu, sans gravité aucune.

« Le pauvre enfant pense beaucoup à toi, Ginette, à vous aussi, Aurore, et il m'a chargé de ses baisers pour toutes deux.

— Donnez-les donc bien vite alors, papa, dit Geneviève; et puis, rendez-lui ceux-ci, à mon frère. Attendez, cher papa, que je fasse la mesure bonne. »

Disant cela, l'enfant, prenant place sur les genoux de son père, comme eût bien pu le faire une de ses petites sœurs, l'embrassa dix à douze fois.

Bientôt se tournant vers son amie :

« Et toi? demanda-t-elle, et toi? N'envoies-tu rien à Stani?

— Oh! si, répondit Aurore : je lui envoie mes souvenirs, mes amitiés et les vœux que je forme pour sa très prompte guérison.

« A ce dernier envoi, j'ai bien quelque mérite,

ajouta la fillette en rougissant un peu; car, Stani guéri, il me faudra te perdre, ma Ginette.

— Bonne petite! dit aussitôt M. de Soubonan, que ne puis-je, non pas vous céder Geneviève, mon cher lutin me manquerait, mais vous prendre sous mon toit, Aurore, afin qu'un jour ma fille aînée pût en tous points vous ressembler!

— Bravo! papa, s'exclama Geneviève. Comme vous exprimez bien ce que vous voulez dire! Ah! je ne suis plus étonnée qu'à la Chambre tous vos adversaires......

— Eh bien! eh bien! Ginette, interrompit en riant M. de Soubonan, allons-nous parler politique? C'est un sujet, vous le savez, interdit aux petites filles. »

Il ajouta :

« Geneviève, je viens te chercher.

— Me chercher! se récria l'enfant, et pour me mener où?

— Chez ta mère, à Ville-d'Avray. »

Geneviève regarda son père : son père parlait sérieusement.

« Oh! mon Dieu, s'écria-t-elle, tandis qu'une rougeur subite avait envahi son visage, qu'ai-je fait? Pourquoi Mme la chanoinesse ne veut-elle plus de moi?

— Calme-toi, mon enfant, s'empressa de répondre M. de Soubonan; Mme la chanoinesse ne

te reproche rien, et si tu la quittes aujourd'hui, c'est qu'elle-même part demain matin.

— Elle part ! » dirent en même temps Aurore et Geneviève.

M. de Soubonan fit de la tête un signe affirmatif, puis expliqua aux deux amies la cause de ce départ aussi prompt qu'inattendu.

Mme la chanoinesse possédait non loin des Moussières, petit village du Jura, un vieux château, des fermes et des bois. Elle y allait rarement, s'en rapportant en tous points, pour la gestion de cette terre, à un vieillard, un homme de confiance : son régisseur.

Or, ce régisseur venait d'être frappé de mort subite : le matin même, elle l'avait appris par dépêche télégraphique.

C'était pour elle une perte réelle, et tant pour témoigner par sa présence aux obsèques de cet homme probe, intègre, dévoué, l'estime qu'elle avait pour lui, qu'afin de pourvoir à son remplacement, elle avait résolu de se rendre aux Moussières dans le plus bref délai possible. Elle comptait d'ailleurs y passer tout l'été.

Naturellement, Aurore la suivait.

Ce fut un coup de foudre pour Ginette que l'annonce de ce départ qui, en un instant, renversait ses projets et détruisait ses espérances.

« Papa, dit-elle, quand, revenue de sa stupeur, elle eut rassemblé ses idées, papa, laissez-moi aller aux Moussières !

— Aller aux Moussières ! répéta M. de Soubonan. Quoi ! ma fille, tu demandes à t'éloigner ainsi de moi ?

— Cher papa, lui répondit l'enfant l'accablant des plus tendres caresses, il vous resterait encore Stani, mes petites sœurs et ma mère. Aurore, elle, n'a que moi ! »

Aurore ne dit rien ; mais elle jeta sur son amie un long regard plein de reconnaissance.

« Tu oublies sa marraine ! reprit M. de Soubonan.

— Oh ! fit l'espiègle, sa marraine ne compte pas. »

Et se penchant à l'oreille de son père, tout bas, elle ajouta :

« C'est une ogresse ! »

A ce langage métaphorique qu'aimait parfois à employer sa fille, M. de Soubonan sourit.

Puis, redevenant grave :

« N'insiste pas, dit-il à Geneviève : d'un côté, je ne veux, ni ne dois consentir à ton éloignement, et, de l'autre, Mme la chanoinesse ne me paraît pas, je l'avoue, désirer se charger de ta gouvernante et de toi.

— Comment ?... Pourquoi ?... » s'écria la fillette.

Son père lui ferma la bouche.

« Pas de questions oiseuses, de sots raisonnements, ma fille, lui dit-il. Je reviendrai te chercher vers cinq heures. Jusque-là promets-moi d'être très raisonnable, afin de ne laisser de ton court séjour ici qu'un excellent souvenir. »

Disant ces mots, il l'embrassa, embrassa également Aurore, et quitta le salon, puis l'hôtel.

M. de Soubônan parti, nos deux *Inséparables* se jetèrent dans les bras l'une de l'autre, en pleurant.

« Ah! s'exclama Aurore, mon bonheur n'aura duré qu'un jour! »

Ginette était hors d'elle-même :

« Je me demande, disait-elle, pour quel motif Mme la chanoinesse ne paraît pas se soucier d'emmener aux Moussières ni Mlle de P..., ni moi. »

Et frappant du pied violemment :

« Je sais! je sais! s'écria-t-elle : ce doit être un nouveau tour de Trina.... Oh! la mauvaise créature! Je l'ai vu ce matin, elle est horriblement jalouse.... elle ne peut supporter Mlle de P.... elle aura fait contre elle quelque invention bien noire.... elle aura.... »

Mais Ginette n'en put dire plus long : suffoquée par ses larmes, la voix lui fit défaut. Elle se laissa

alors tomber sur un fauteuil, et, là, éclata en sanglots.

En ce moment, Mlle de P.... rentrait dans le grand salon, la chanoinesse l'ayant priée d'aller lui chercher ses lunettes qu'elle y avait laissées.

A la vue des fillettes en pleurs, courant à elles aussitôt :

« Qu'avez-vous, chères petites? » dit-elle.

Geneviève essuya ses yeux, et lui raconta son chagrin.

Elle finissait à peine de parler que Mme la chanoinesse appelait Mlle de P....

« Ma chère Germaine, disait-elle, je vous attends : venez. »

A cet appel, la jeune gouvernante prit dans une coupe de Sèvres placée sur un meuble de Boule les lunettes de la chanoinesse, embrassa à la hâte Aurore et Geneviève, leur dit : « A tout à l'heure, » et retourna dans le petit salon, dont elle avait laissé la porte entr'ouverte.

Cette porte s'étant refermée, les deux amies se retrouvèrent seules.

« L'as-tu entendue? demanda alors Geneviève à Aurore. Elle a dit : « *Ma chère Germaine.* »

— Oui, répondit Aurore, et cela m'étonne beaucoup de la part de ma marraine; elle si froide d'ordinaire! »

Elle ajouta :

« J'ai remarqué en outre que Mlle de P.... paraissait très émue.

— J'avoue, reprit Ginette, poursuivant toujours son idée, que je n'y comprends rien du tout. Encore à déjeuner, elle causait bien peu avec Mlle de P..., et l'appelait *mademoi....* »

Le timbre de l'hôtel résonnant fortement lui coupa la parole. En un clin d'œil, elle se trouva debout.

« Une visite! s'écria-t-elle. Ne restons pas ici : on verrait nos yeux rouges.

— Allons chez moi, dit Aurore qui s'était levée à son tour.

— C'est cela, » approuva Geneviève.

Et les deux enfants sortirent du salon, et montèrent au second étage.

Là, elles trouvèrent Trina qui vidait les armoires et emplissait les malles, tout en chantant un *lied*[1] de son pays.

« Bon Dieu! Trina, lui dit Ginette qui, à la vue de l'Allemande, sentit se réveiller tous ses soupçons, serait-ce mon départ ou celui de Mlle de P.... qui vous met ainsi en gaieté? Dans tous les cas, vous chantez faux. »

Trina rougit. Cependant elle ne souffla mot.

Aurore lui donna alors quelques ordres con-

1. Chanson.

cernant les objets qu'elle voulait emporter. Elle le fit comme toujours avec politesse, mais de ce ton hautain qui lui était habituel chaque fois qu'elle lui parlait.

Trina répondit, assez insolemment du reste, qu'elle savait ce qu'elle avait à faire, et n'avait nul besoin des avis d'une enfant.

Cette réponse exaspéra à tel point Geneviève que, tirant son amie à l'écart :

« Sortons d'ici, dit-elle : Trina me donne sur les nerfs. Si je reste avec elle, je lui dirai son fait.

— Y penses-tu, répliqua vivement Aurore, te commettre avec une servante ! »

Geneviève surprise regarda son amie : cette nature à la fois patiente et altière lui causait par instants de grands étonnements. »

Mais si Ginette s'étonnait, elle n'avait garde pour cela de chercher à comprendre ce que, d'ailleurs, elle n'eût pas compris (la nature d'Aurore était si différente de la sienne !). Aussi, glissant son bras sous celui de sa chère compagne :

« Viens dans ma chambre, reprit-elle. Nous serons seules, nous causerons. »

Elles n'y furent pas seules pourtant : Marcelline y faisait les malles de Ginette, comme, de l'autre côté du palier, Trina faisait celles d'Aurore ; mais

elle ne chantait pas, oh! non. Sa bonne vieille figure portait au contraire quelques traces de larmes.

Marcelline avait connu l'honnête régisseur du château des Moussières, qui venait de mourir. Songeant à lui, elle pleurait.

Devant ces préparatifs de départ, qui semblaient les poursuivre, les yeux des deux amies redevinrent humides et leurs cœurs, de nouveau, se serrèrent.

Puis, après quelques mots dits à la bonne Marcelline, elles s'assirent à l'écart dans l'embrasure d'une fenêtre, et, la main dans la main, se mirent à causer.

Plus de doute : elles allaient se quitter, pour de longs mois peut-être!

Ginette, qui d'ordinaire portait tout à l'extrême, parlait déjà non plus de mois, mais bien d'années, quand le roulement d'une voiture la fit se lever brusquement, et se pencher à la fenêtre qu'elle avait prestement ouverte.

« Tiens! fit-elle, s'adressant à Aurore, c'est la visite de tout à l'heure qui s'en va; autrement dit, c'est la comtesse de Z....; je reconnais sa livrée. Contre son habitude, elle n'est pas restée longtemps aujourd'hui, car je suppose, ma chère, qu'elle en agit avec ta marraine tout comme avec ma belle-mère. Figure-toi que, la

semaine dernière, elle a passé trois heures à la maison. »

Une voiture roula de nouveau. Cette fois, suivant l'exemple de Ginette, Aurore se mit aussi à la fenêtre.

« Ma marraine sort, dit-elle un peu surprise, et avec elle Mlle de P.... Toutes les deux montent dans le coupé.

— C'est donc pour ça, reprit Ginette, que Mme de Z.... s'est vue forcée d'écourter sa visite. Autrement.... »

Un sourire compléta sa pensée.

« Où peuvent-elles aller? » ajouta-t-elle bientôt.

Et aussitôt elle prêta l'oreille, espérant entendre l'adresse que Michel transmettait au cocher.

Mais, outre que Michel élevait rarement la voix, Ginette — elle l'oubliait — se trouvait au second étage. Elle en fut donc pour sa peine : bien qu'elle suivît le mouvement des lèvres, elle ne put percevoir un seul son.

La curieuse fillette pensa alors qu'en descendant et en interrogeant le domestique, elle apprendrait ce qu'elle désirait savoir. Cette sortie de sa gouvernante avec Mme la chanoinesse l'intriguait au plus haut degré.

Elle confia son idée à Aurore.

« N'en fais rien, lui dit cette dernière : ce ne

serait pas convenable, et, d'ailleurs, Michel ne te répondrait pas. »

Devant l'affirmation de son amie, Geneviève n'insista point; puis, ayant par hasard regardé la pendule, elle poussa un soupir et s'assit tristement.

Il était trois heures trente-cinq minutes : son père devait venir la chercher à cinq heures....

La pauvre enfant resta d'abord immobile, pensive; mais bientôt se levant :

« Ce tic-tac m'exaspère, » dit-elle.

Et, s'approchant de la pendule, elle arrêta le balancier.

« Ah! que je voudrais, reprit-elle, suspendre ainsi la marche du temps! »

Elle ajouta :

« Aurore, as-tu jamais arrêté les pendules?

— Oui, répondit Aurore. Il y a trois ans de cela, et dans une circonstance tout à fait analogue : je devais partir avec ma marraine, et te quitter, ma chère Ginette. Comme pour retarder le moment des adieux, je fis ce que tu viens de faire. Ma marraine l'apprit. Elle en fut mécontente et me dit (oh! j'ai bonne mémoire et j'ai bien retenu ses paroles) :

« Vous agissez comme une sotte. Pensez-vous « par cette action puérile allonger le présent « d'un seul point? Le pourriez-vous d'ailleurs

« que ce serait folie. L'avenir appartient à Dieu : « bien ou mal, Lui seul sait ce qu'il nous « réserve. »

« Depuis lors, ajouta la fillette, je n'ai plus arrêté les pendules. »

Ginette fit la moue : elle goûtait peu toute morale, celle-là en particulier.

Pendant que les deux amies causaient ensemble ainsi, Mme la chanoinesse arrivait avec Mlle de P.... à l'hôtel de Soubonan, où son cocher, suivant ses ordres, l'avait conduite fort rapidement.

Là, s'adressant à sa jeune compagne :

« Restez dans la voiture, Germaine, lui dit-elle. J'ai réfléchi : je préfère être seule pour causer avec le père de Ginette. D'ailleurs, il serait imprudent que vous entrassiez avec moi : vous risqueriez peut-être de prendre la fièvre scarlatine. »

Mlle de P.... remercia la chanoinesse de sa sollicitude, et répondit qu'elle attendrait.

Mais déjà la vieille dame était descendue du coupé, et, suivie de son valet de pied, traversait la cour de l'hôtel.

Un domestique accourut, l'introduisit dans le salon, et alla prévenir son maître, qui se trouvait chez Stani.

Il vint aussitôt.

« Mon cher ami, lui dit la chanoinesse, depuis une heure que vous m'avez quittée, j'ai, en fouillant dans le passé, fait une heureuse découverte : Germaine de P.... est ma parente. Je viens vous demander de vouloir bien me la céder. »

Et comme M. de Soubonan laissait échapper un geste de surprise et aussi de contrariété, elle s'empressa d'ajouter :

« Oh ! il ne s'agit pas — pour le moment du moins — d'en priver votre fille : la vaillante Germaine s'y refuse elle-même. Vous m'aviez confié Ginette à Paris, confiez-la moi aux Moussières. D'après ce que j'en sais, ce voyage, bien loin de lui déplaire, comblerait tous ses vœux : elle a fait la sottise de s'engouer d'Aurore ! A mon retour, nous verrons. »

Pris ainsi à l'improviste, et poussé dans ses derniers retranchements, M. de Soubonan — quel que fût son désir de ne pas éloigner sa fille — dut se rendre aux instances de sa respectable amie.

Toutefois, il ne lui céda qu'en partie. Il entra en composition avec elle, c'est-à-dire qu'il lui promit de lui donner Geneviève, non pas pour la saison d'été tout entière, mais pour les quelques semaines de la maladie de Stani.

Il fut ensuite convenu que lui-même, alors, irait la chercher aux Moussières.



Mais déjà la vieille dame était descendue du coupé.

Puis, ce point important réglé, la chanoinesse apprit au père de Ginette de quelle façon elle avait découvert le lien de parenté qui — bien qu'éloigné — l'unissait à Germaine.

A notre tour, chers lecteurs, nous allons vous l'apprendre.

Lorsque, deux heures plus tôt, elle avait mandé auprès d'elle M. de Soubonan afin de l'informer que, partant le lendemain matin, elle ne pouvait garder sa fille, Mme la chanoinesse ayant ajouté :

« A propos de Ginette, puis-je vous dire, Charles, que vous avez mis, je le crains, quelque légèreté dans le choix de sa gouvernante. Mlle de P.... peut être tout à fait charmante, je n'en disconviens pas ; mais à mes yeux elle a un grand défaut : elle est trop jeune. »

M. de Soubonan s'était empressé de répondre que, bien que n'ayant, en effet, que vingt-deux ans à peine, Mlle de P.... n'en était pas moins la sagesse et la raison même.

La vénérable supérieure du monastère de la Visitation où la jeune orpheline était entrée au sortir de sa première enfance, et que, depuis, elle n'avait pas quitté, en faisait un grand cas. Elle en parlait comme d'une personne de mérite et d'un sujet très distingué.

D'ailleurs, Mlle de P.... appartenait à une honorable famille d'Auvergne, où les principes d'honneur, de droiture et de loyauté avaient survécu à la ruine.

Cette ruine était si complète que la pauvre Germaine, ne se sentant aucun goût pour la vie religieuse, à laquelle, de bonne heure, son tuteur l'avait destinée, devait vivre de son travail.

Du côté maternel, elle tenait à la vieille noblesse, et descendait des marquis d'Essia.

A ce nom d'Essia prononcé par le père de Ginette, Mme la chanoinesse avait eu un léger tressaillement.

« Ah ! fit-elle. Vous avez dit : Essia ?

— Oui, madame, » répondit M. de Soubonan.

« Mais, me trompé-je, ajouta-t-il bientôt, il y a eu, je crois, une alliance entre votre famille et celle d'Essia ?

— En effet, » dit la chanoinesse.

Un silence avait suivi ; puis, la conversation prenant un autre tour, on avait cessé de parler de Germaine.

Peu après, Geneviève et Aurore étaient rentrées de leur promenade. La jeune gouvernante les suivait.

C'est alors que la chanoinesse, laissant les deux fillettes avec M. de Soubonan, avait emmené Mlle de P.... dans son petit salon.

Là, après l'avoir fait asseoir devant elle :

« Veuillez, mademoiselle, lui demanda-t-elle, me fournir quelques renseignements sur ces marquis d'Essia dont, m'a-t-on assuré, vous vous dites issue. »

Germaine rougit.

Cet interrogatoire *ex abrupto* la froissait dans sa délicatesse. Elle n'aimait point d'ailleurs à parler d'elle, et conservait pour elle toute seule la mémoire d'un temps maintenant effacé.

Cependant, elle répondit :

« Le dernier marquis d'Essia, *gentilhomme de la chambre du roi*, est, en effet, mon trisaïeul. Il émigra en 1792, et mourut peu après sur la terre d'exil, laissant deux filles. L'une épousa un simple officier de fortune ; elle fut la grand'mère de ma mère. L'autre ne se maria point.

— Et la marquise d'Essia, vous ne m'en parlez pas, reprit la chanoinesse. Vous ne m'avez pas dit son nom.

— Elle s'appelait Germaine de Montméry, répondit la jeune gouvernante.

« Et tenez, madame, ajouta-t-elle, tirant un cercle d'or de son doigt effilé, voilà le seul souvenir que ma bonne grand'mère ait eu de son aïeule maternelle. Je l'ai reçu de sa main, et depuis je l'ai conservé comme un précieux héritage. »

La chanoinesse prit la bague, et, pour mieux

l'examiner (car elle portait une devise), pria Mlle de P.... d'aller lui chercher ses lunettes laissées par elle dans le grand salon.

Mlle de P.... s'y rendit à l'instant.

Ce qui survint alors, le lecteur le sait : apercevant Aurore et Geneviève en pleurs, la jeune gouvernante s'était enquis du sujet de leur peine, et Mme la chanoinesse, trouvant qu'elle se faisait attendre, l'avait aussitôt rappelée. « *Ma chère Germaine*, avait-elle dit, venez. » Appellation affectueuse qui avait étonné les fillettes, et troublé Mlle de P....

Une fois en possession de ses lunettes, et lorsqu'elle eut pu lire, gravée autour de la bague, la vieille devise des Montméry : *Quand honneur est en avant, Montméry marche derrière*, la chanoinesse se leva, et s'adressant à Germaine :

« Ma cousine, dit-elle, embrassons-nous. »

Rougissante et émue, Mlle de P.... tendit son front à sa parente, lui demandant comment il se faisait qu'elle eût l'honneur d'être de sa famille.

La chanoinesse répondit :

« De la façon la plus simple du monde. La marquise d'Essia avait un frère, Foulques de Montméry. Ce Montméry est un de vos ancêtres et mon grand-oncle à moi : il avait épousé la belle Rosemonde des Moussières, sa cousine germaine, dont voici le portrait. »

En même temps, elle montrait à l'orpheline un tableau signé de *Boucher*, représentant une jeune femme dans tout l'éclat de sa beauté.

Elle portait avec une grâce mutine un de ces ravissants costumes de bergère que les goûts pastoraux et champêtres de la reine Marie-Antoinette — à cette époque, encore Madame la Dauphine — avaient mis si fort à la mode.

Germaine regarda ce portrait, puis elle baisa les mains de sa parente. Son cœur débordait de la plus douce joie: elle n'était plus seule en ce monde!

C'est peu après cette reconnaissance de deux cousines qui, l'une et l'autre, s'étaient ignorées jusque là, que Mme la chanoinesse avait demandé sa voiture pour se rendre avec Germaine à l'hôtel de Soubonan.

Elle n'y séjourna pas longtemps.

De retour chez elle, la vieille dame fit appeler Aurore et Geneviève, et apprit à cette dernière qu'elle avait obtenu pleins pouvoirs de son père pour l'emmener dans le Jura.

Ginette, d'abord muette de surprise à l'annonce d'un voyage qui comblait tous ses vœux, fit bientôt mille extravagances pour mieux exprimer son bonheur. Elle serrait son amie dans ses bras, mettait force baisers sur les mains de la

chanoinesse, embrassait Mlle de P...., etc., etc.

Pour être moins bruyante, la joie d'Aurore était tout aussi grande. Elle rayonnait dans ses yeux.

Cependant nos deux *Inséparables* n'en avaient pas fini avec les surprises. Elles ignoraient encore que Mme la chanoinesse eût découvert une petite cousine en la personne de Germaine.

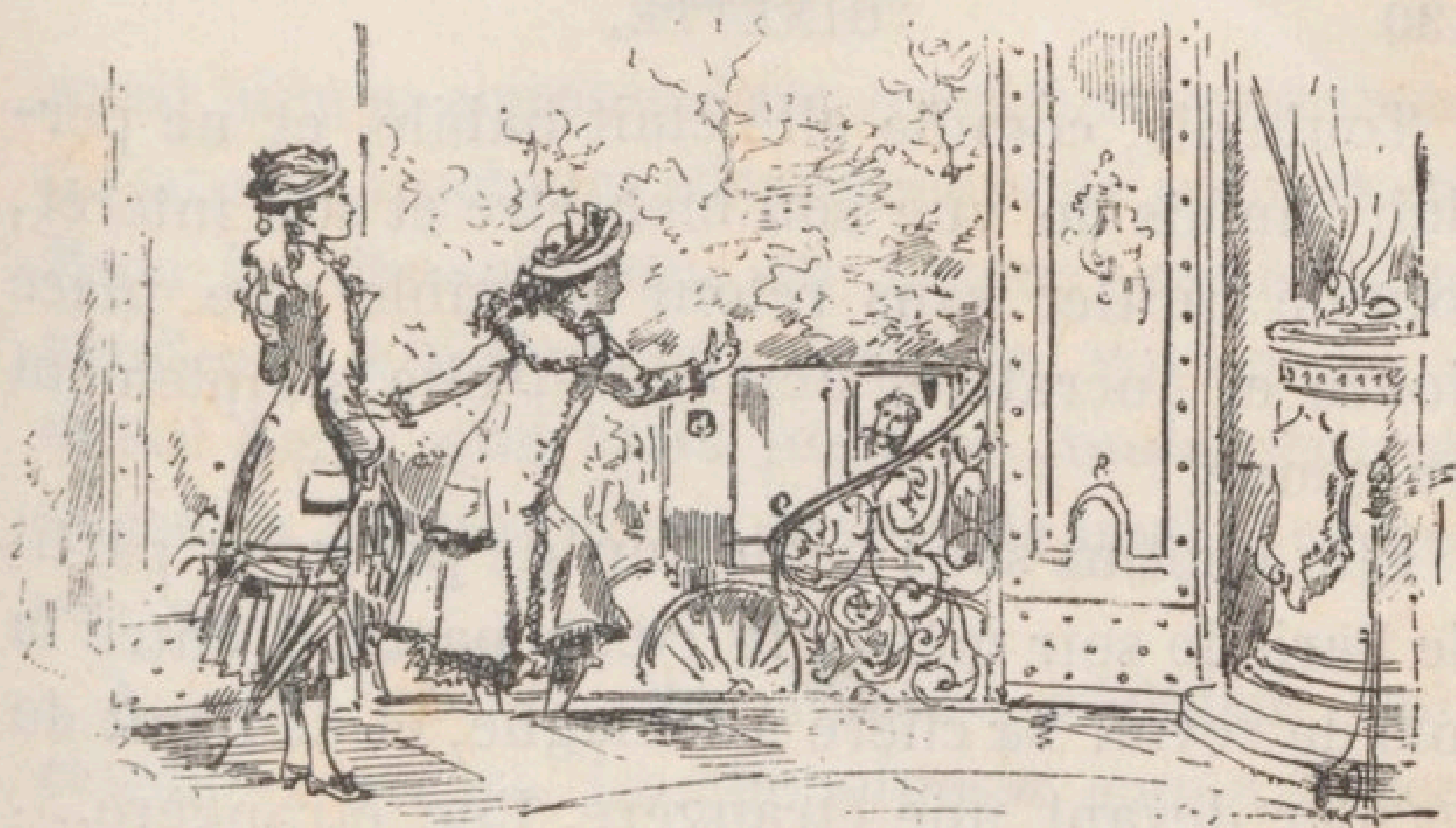
Quand elles le surent.... Ah! pour le coup, Ginette pensa devenir folle de joie, et Aurore, Aurore elle-même se livra à de vrais transports.

Hâtons-nous d'ajouter toutefois que ces transports de la sage fillette durèrent à peine un moment. Elle redevint bientôt ce qu'elle était toujours, calme, posée, raisonnable, et, s'adressant à son amie :

« Eh bien! ma Ginette, dit-elle, non sans une nuance de malice, voudrais-tu, de nouveau, arrêter les pendules?

— Non pas, ma chère, répondit Geneviève : j'avais oublié un instant qu'*après la pluie vient le beau temps.* »





VIII

Le départ.

En ce qui concernait Trina, Ginette ne s'était trompée qu'à moitié :

Trina n'avait joué aucun tour nouveau, Trina n'avait fait aucune *invention noire*, mais Trina jalousait Mlle de P..., et ne pouvait pas supporter l'autorité qu'elle avait sur Aurore

Aussi, quand Trina apprit que Ginette et sa gouvernante partaient avec la chanoinesse le lendemain matin, Trina jeta-t-elle les hauts cris, et déclara-t-elle de la manière la plus formelle que, ne voulant ni surveillance, ni contrôle, elle n'irait pas aux Moussières puisque Mlle de P.... y allait.

Toutefois, comme elle était habile, et ne perdait jamais de vue son bien-être et son intérêt, loin de quitter sans retour possible une place douce et lucrative, demanda-t-elle simplement un congé.

Elle l'obtint sans beaucoup de peine, et partit de Paris le soir même, le cœur partagé entre la joie de revoir sa chère Allemagne, et le dépit de reculer devant une étrangère. Une étrangère.... Trina ne croyait pas, ne voulait pas admettre qu'une simple gouvernante pût être la parente de sa noble maîtresse.

Aurore et Geneviève n'assistèrent point au départ de Trina.

Toutes deux étaient allées dîner à Ville-d'Avray où M. de Soubonan avait désiré emmener Geneviève, afin qu'elle fît ses adieux à ses petites sœurs et à sa belle-mère. Aurore avait suivi son amie.

Pendant ce temps, et avec l'agrément de la chanoinesse, Mlle de P.... s'était rendue au monastère de la Visitation.

Elle voulait, avant une absence qui pouvait durer plusieurs mois peut-être, présenter ses devoirs aux respectables religieuses qui l'avaient élevée, et embrasser la bonne miss Barbara.

De retour à l'hôtel de la rue de Varennes, elle

avait aidé sa parente dans quelques rangements de tiroirs, quelques classements de papiers; car Mme la chanoinesse, en femme méthodique, prudente, estimait qu'avant un voyage — ne dût-il durer que trois jours — toute personne sensée a pour premier devoir de mettre ordre à ses affaires.

A onze heures, les fillettes n'étaient point revenues encore. La chanoinesse sonna Marcelline, et passa dans sa chambre, non sans avoir auparavant engagé Germaine à en faire autant.

Mais Germaine s'y était refusée : elle voulait attendre Aurore et Geneviève.

Elle ne les attendit pas longtemps. Bientôt on entendit la lourde porte de chêne rouler lentement sur ses gonds : une voiture entra dans la cour, s'arrêta devant le perron ; deux fillettes en descendirent.

Un baiser retentit, le baiser d'une enfant à son père; puis quelques mots, quelques courtes recommandations :

« A demain, cher papa.... Bonsoir, monsieur.... Ah ! papa, que je vous embrasse encore.... Monsieur, veuillez dire à Stani que nous pensons beaucoup à lui.... Ah ! c'est vrai : papa, dites-lui bien que je le *baise à la pincette*.... Adieu, monsieur.... Adieu, papa. »

Et Aurore et Geneviève gravirent les marches

du perron, traversèrent le vestibule, et entrèrent dans le grand salon, où elles trouvèrent Germaine.

Geneviève lui sauta au cou ; Aurore l'embrassa à son tour. Toutes deux la remercièrent de les avoir attendues.

« Ah ! *ma cousine*, dit Ginette tout en montant l'escalier pour gagner le second étage, que j'en ai long à vous conter ! »

Dès qu'elle avait appris le lien de parenté existant entre Mlle de P.... et Mme la chanoinoinesse, Ginette avait aussitôt décrété que, de toute évidence, Germaine était aussi sa parente.

Il n'en était rien cependant, Germaine et Geneviève n'ayant point de souche commune entre elles.

On le lui avait expliqué.

« Bah ! avait répondu l'espiègle, si ça n'est pas, ça pourrait être. »

Et elle avait cessé, s'adressant à sa gouvernante, de l'appeler *mademoiselle*, pour la nommer *ma cousine*.

Elle eût bien désiré qu'Aurore fît comme elle ; mais Aurore ne le voulut pas : Aurore avait sur le *cousinage* des idées plus précises et plus nettes que celles de Mlle Ginette.

Cependant, une fois dans sa chambre, Geneviève, vrai moulin à paroles, au lieu de se désha-

biller, se mit à conter les *nouvelles* à Mlle de P....

La maison de Ville-d'Avray était fort jolie. Ellen avait eu encore deux colères, et avait jeté par terre son gobelet d'argent. Assy faisait la précieuse. Bell seule était gentille à croquer. Sa belle-mère portait une robe bizarre, toute faite de petits foulards pas plus grands que la main et couverts de drôles de dessins. Elle avait été très aimable pour Aurore et pour elle. Pourtant.... — Oh! les pourtant n'étaient pas rares — pourtant, elle l'avait quelque peu grondée, et l'avait accusée d'être un vrai *tourbillon*. Un tourbillon, elle! Où donc sa belle-mère avait-elle la tête? Si Ginette tournait, elle ne tournoyait pas.

Ne pouvant mettre un terme à tout ce bavardage, Mlle de P.... fit remarquer à son élève qu'il était temps de se coucher.

« Je n'ai guère sommeil, répondit aussitôt l'enfant. J'ai de la joie plein le cœur et du champagne plein la tête. Oui, *ma cousine*, du champagne!... C'est que papa m'a gâtée : il m'a permis d'en boire presque toute une flûte. »

Mlle de P.... était indulgente : elle sourit avec bonté.

Fut-ce la joie ou fut-ce le champagne, Geneviève, fort surexcitée, ne s'endormit pas tout de

suite. Puis, elle eut des rêves absurdes, insensés : elle rêva qu'elle était sur le pont d'un vaisseau et qu'une vague monstrueuse, frappant la quille du navire, l'envoyait, elle, Geneviève.... à fond de cale, d'un seul coup.

Cette chute fut si formidable qu'elle réveilla notre espiègle. Alors, elle éclata de rire : elle avait roulé de son lit.

Pour Aurore, le coude sur son oreiller de fine batiste et le front reposant dans sa main, elle suivait du regard les contours de sa chambre qu'éclairait mal une lampe de nuit.

Dans un coin reposait sa poupée, cette même Lily, unique amie de sa première enfance, avec laquelle le lecteur a fait connaissance déjà.

Comme neuf ans auparavant, Lily avait encore des vêtements de deuil.

Aurore l'avait ainsi voulu : Lily en rose, en bleu, en vert, en rouge ou en violet, n'eût plus été Lily pour elle.

Les rideaux du berceau étaient entr'ouverts. Il sembla à Aurore que miss Lily la regardait. Il lui sembla qu'elle lui parlait.

« Emporte-moi demain, lui disait-elle. Oh! je t'en prie, emporte-moi. »

Aurore sourit à miss Lily, et lui envoya un baiser.

Cinq minutes plus tard, la fillette dormait.

Le lendemain, au grand étonnement de Geneviève, Aurore se rendait à la gare avec miss Lily dans les bras.

« Ça c'est trop fort ! s'écria l'espiègle. Tes jupes, ma chère, sont presque longues, et tu te soucies des poupées ! On va, bien sûr, se moquer de toi.

« D'ailleurs, tu sais, ajouta-t-elle, je n'aime pas Lily : j'en suis jalouse. Laisse-la.

— Ce serait de l'ingratitude, » répondit en souriant Aurore.

En son âme, elle ajouta :

« Non, chérie, tu n'as rien à craindre : tu ne me quitteras pas. »

Ginette haussa les épaules.

« Véritablement, se dit-elle, Aurore a de singulières idées ! Que vient faire ici l'ingratitude à propos d'une vieille poupée? Oh ! bien, si nous devons de la reconnaissance aux jouets qui nous ont amusés, il me faut l'avouer, je suis une fameuse ingrate.

« Et Stani donc ! Quel nom lui donner, à lui qui, après s'en être servi deux ou trois fois à peine, met au rebut — le plus souvent avec un coup de pied — jeux de boules, bilboquets, ballons? »

La fillette en était là de son singulier monologue quand, au croisement des rues de Varenne

et du Bac, le cocher de la chanoinesse se vit contraint d'arrêter ses chevaux.

Un omnibus avait versé, et, par suite de cet accident, la circulation soit des voitures, soit des piétons, se trouvait interrompue pour quelques minutes au moins.

Le landau de la chanoinesse dut subir la loi commune.

Aurore et Geneviève mirent la tête à la portière, et, tout en plaignant les voyageurs du volumineux véhicule (qui, grâce à Dieu, en étaient quittes pour la peur et quelques contusions légères), se livrèrent à mille commentaires — principalement Geneviève — sur les nombreux badauds encombrant la chaussée.

Sur son siège, le cocher de la chanoinesse s'impatientait : il craignait que ce retard ne fît manquer le train à sa maîtresse. Or, c'était, vu l'heure fixée le lendemain pour les obsèques du régisseur des Moussières, ce qu'il importait d'éviter.

Le cocher le savait; aussi, profitant d'un moment où les sergents de ville entouraient l'omnibus, poussa-t-il un « *allons, hop!* » tellement énergique que la foule aussitôt s'écarta.

Les chevaux de la chanoinesse bondirent alors dans le petit espace laissé libre, et la voiture passa.

Au même instant, Aurore tressaillit, et Ginette jeta un cri de surprise.

Sur le trottoir, de l'autre côté de la rue, un vieillard et une enfant, appuyés l'un et l'autre contre la paroi d'une boutique, attendaient patiemment, pour se remettre en marche, que la circulation fût rétablie.

Le vieillard paraissait bien faible, et avait la tête baissée.

L'enfant regardait devant elle.

Elle aperçut Aurore et Geneviève : son doux visage s'éclaira.

« Mary-Ann ! » crièrent les deux amies.

La voiture était déjà loin.

« Ah ! quel dommage, murmura Geneviève, j'aurais tant voulu lui parler ! Ignorant maintenant absolument où elle habite, je le lui aurais demandé.

— Qui sait, dit Aurore pensive, si nous la reverrons jamais !

— Pourquoi non, reprit Geneviève, cet hiver, à Paris, nous la retrouverons.

« Mais j'y pense, ajouta-t-elle se penchant à l'oreille, d'Aurore, d'ici-là, veux-tu que je charge Stani…………….

— Eh bien ! petites filles, que complotez-vous à vous deux ? interrompit alors M. de Soubonan qui se trouvait dans la voiture. Il avait tenu (l'état

de son fils ne lui donnant d'ailleurs aucune inquiétude) à accompagner sa fille à la gare.

— Rien, papa, » répondit Geneviève, tandis qu'Aurore rougissait.

M. de Soubonan comprit sans doute qu'il s'agissait d'un secret, car il n'insista pas.

« Comme papa est bon ! pensa aussitôt Geneviève : jamais il ne me force à dire ce que je veux garder pour moi. »

La naïve fillette oubliait qu'elle ne gardait rien pour elle, ses secrets moins que tout le reste, et que sa nature expansive ayant besoin d'un confident, ce confident était son père.

M. de Soubonan ne l'oubliait pas, lui. Il savait que tôt ou tard l'enfant lui disait tout, ses joies, ses chagrins, ses fautes et ses projets. Il savait qu'elle aimait à se *raconter* elle-même, comme à *raconter* son amie.

C'est par elle, en effet, qu'il connaissait Aurore. C'est par elle qu'il avait appris à démêler tout d'abord chez la petite orpheline une intelligence précoce, un jugement déjà sûr, et, par-dessus tout, un grand cœur.

Bientôt, et toujours grâce à Geneviève, il avait pu apprécier les précieuses qualités de l'amie qu'elle s'était choisie.

A une fierté native, et peut-être excessive, à une froideur apparente, et quelque peu nuancée

de hauteur, Aurore unissait la plus délicate bonté, la sensibilité la plus exquise.

Elle était droite, simple et vraie; telle enfin qu'un père prudent eût pu souhaiter une compagne à sa fille.

On comprendra donc sans peine qu'en une occurrence pareille, M. de Soubonan, loin de chercher à détruire l'intimité des deux enfants, s'efforçât de la cimenter au contraire.

Or, pour consolider l'intimité de deux petites filles, il n'y a pas — croyons-nous — de meilleur ciment que ces petites confidences échangées à voix basse, ces petits secrets dits et redits dans l'ombre, ces mille petits riens chuchotés à l'oreille, gages certains d'une étroite amitié.

M. de Soubonan ne l'ignorait pas, lui; voilà pourquoi il respectait ces confidences, ces secrets et ces riens; voilà pourquoi, dans maintes circonstances, — nous l'avons vu tout à l'heure encore — si parfois il interrogeait, il n'insistait que rarement pour obtenir une réponse.

Qu'avait-il besoin d'ailleurs d'insister. Nous l'avons déjà dit : il connaissait l'âme de Geneviève. L'enfant avait en lui une confiance entière, et sans son départ précipité, nul doute qu'elle ne lui eût parlé de Mary-Ann et du vieux John.

Quant à Aurore, l'idée ne lui était même pas venue de mettre sa marraine au courant des

divers incidents qui, depuis deux fois quarante-huit heures, occupaient ses jours et ses nuits.

Pauvre petite! elle vivait en étrangère sous le toit de celle qui l'avait recueillie!

« Dis donc, Aurore, reprit bientôt Ginette, tout en jetant un rapide coup d'œil sur sa tante, la chanoinesse (laquelle causait alternativement soit avec Mlle de P...., soit avec M. de Soubonan), dis donc, si, comme je commençais à te le proposer tout à l'heure, je chargeais Stani de retrouver Mary-Ann et John?

— Mauvaise idée! fit Aurore, puisque Stani est dans son lit.

— C'est vrai; mais dans un mois il sera guéri.

— Alors, probablement, il quittera Paris.

— Tu as raison, approuva Geneviève. On lui fera changer d'air pour hâter sa convalescence. »

Elle réfléchit pendant une demi-seconde, puis de nouveau reprit :

« Dis donc : et si je priais M. X... ... »

Mais elle n'acheva pas sa phrase, car à l'idée du grave professeur, son livre sous le bras (M. X... ne sortait jamais sans emporter avec lui l'un de ses auteurs favoris : Virgile, Horace ou Ovide), son lorgnon sur le nez (sans son lorgnon, M. X.... n'y voyait pas à dix pas devant lui), à l'idée du grave professeur, dis-je, arpen-

tant chaque après-midi le jardin des Tuileries dans l'espoir fort hypothétique d'y rencontrer un homme et une enfant à lui inconnus, et prenant pour le vieux John un bel et fringant jouvenceau (M. X.... était sujet à des distractions continuelles), et pour la blonde Mary-Ann une fillette aux cheveux noirs (il n'était pas prouvé que le savant M. X.... eût su jamais distinguer les différentes nuances de cheveux), à cette idée burlesque, dis-je encore, elle avait éclaté de rire.

Enfin, elle se calma et dit à son amie qui, toujours pensive, la regardait en silence :

« Eh quoi ! tu ne ris pas ! Tu es triste ! Qu'as-tu ? Je veux savoir à qui tu penses. »

A qui pensait Aurore, en effet ? A qui ? sinon à cette enfant trois fois à peine entrevue, vers laquelle une impulsion irrésistible la poussait, et qu'elle allait quitter pour de longs mois, pour toujours peut-être !

Quelque étrange que cela paraisse, à cette pensée, son cœur se serrait.

Nous le savons, Aurore n'était point une enfant ordinaire : causant très peu, rêvant beaucoup, son imagination souvent la dominait.

Sa réponse à Ginette fut un peu évasive — elle laissait rarement lire au fond de son âme. — Ginette néanmoins s'en contenta sans peine (Ginette était toujours pleinement satisfaite de ce

qu'Aurore lui disait); puis, comme selon le mot de Stani, « elle avait du matin au soir ou une « folie dans la tête, ou une curiosité dans l'es- « prit », il arriva qu'étant, pour le moment, au mieux avec dame Raison, sa curiosité eut beau jeu.

« Ma tante, dit-elle s'adressant à la chanoinesse, voulez-vous me permettre de vous demander quelque chose ? »

Et, dans sa hâte d'éclaircir un point resté obscur pour elle, et qui, depuis la veille, l'intriguait, la fillette continua, sans même attendre l'approbation de sa parente :

« Pourquoi, hier à midi, n'aviez-vous point envie d'emmener aux Moussières ni Mlle de P...., ni moi, tandis qu'à deux heures, c'était votre désir ?

— Ma mie, lui dit la chanoinesse, une enfant bien élevée répond aux questions qu'on lui fait, mais n'interroge pas. »

Ginette sentit la pointe, rougit et murmura :

« Pardonnez-moi, ma tante. »

Bientôt, elle ajouta d'un air tout à fait bon apôtre :

« Si je ne puis interroger, m'est-il du moins permis de chercher à comprendre ? »

A ces mots prononcés par Ginette, le regard de la chanoinesse alla de l'enfant au père et du père à l'enfant.

Au père, ce regard semblait dire : « Est-ce ainsi que vous élevez votre fille.... Recevez-en mes félicitations », et à l'enfant, il disait : « Ma mie, vous avez grand besoin de faire connaissance avec ma férule. »

Puis, d'une voix où perçait une ironie légère : « A votre aise », répondit-elle enfin à Geneviève.

Elle ajouta :

« Parlez, je suis curieuse de savoir ce qu'une tête de linotte peut contenir de bon sens, de raison. »

Ginette, un moment interdite, reprit bientôt tout son aplomb; et, après quatre à cinq secondes de très profonde réflexion :

« Voilà, dit-elle : je m'imagine avoir là, devant moi, une énorme balance. A gauche, on a placé Ginette et ses défauts; à droite, sa chère gouvernante. Aïe! les défauts de la pauvre Ginette sont si lourds et si gros, qu'ils font pencher la balance.

« Ginette restera : madame la chanoinesse ne peut pas, raisonnablement, se charger d'un si encombrant, d'un si détestable bagage!

« Mais, — ô chance inespérée! — Mlle de P.... devient tout à coup très pesante. Je crois bien : on a mis avec elle, dans le même plateau, les ossements de ses ancêtres! C'est à son tour, maintenant, de faire pencher la balance.

« Ginette partira.... elle part.... elle est presque partie ... Madame la chanoinesse a réfléchi. Elle s'est dit qu'après tout, pour avoir sa parente avec elle, elle pouvait bien — une fois n'est certes pas coutume — se charger de Ginette avec tous ses défauts. »

L'espiègle souriait, disant ces derniers mots; après, elle se tut, et fixa son œil noir pétillant de malice sur l'œil gris de la chanoinesse.

La chanoinesse comprit cette interrogation muette :

« Ma mie, dit-elle à Geneviève, je vous en fais mon compliment : vous avez l'esprit fort sagace.

—Et le cœur reconnaissant ! » ajouta aussitôt l'enfant, qui, dans un de ces élans irréfléchis, spontanés que peuvent seules avoir certaines natures essentiellement primesautières, se jeta au cou de la chanoinesse et l'embrassa deux ou trois fois.

« Ginette ! » fit M. de Soubonan.

Connaissant les principes sévères de la parente de sa fille en matière d'éducation, il craignait, et avec raison, que cet accès de tendresse subite, beaucoup trop familière pour n'être point intempestive, ne l'offensât.

Il n'en fut rien cependant.

« Laissez.... Charles », dit la chanoinesse.

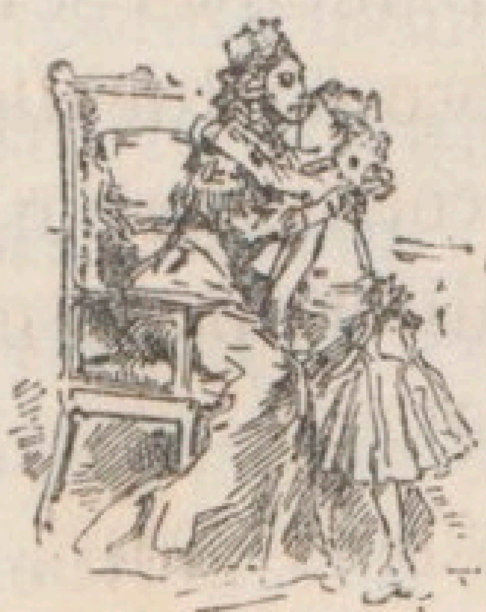
Et écartant les boucles de l'enfant, elle lui mit un baiser au front.

Aurore sentit son cœur se serrer : jamais les lèvres de sa marraine n'avaient effleuré ni son front ni ses joues. Elle soupira et baissa la tête.

« Bon ! pensait pendant ce temps Geneviève, je sais ce que je désirais savoir : Trina n'était pour rien dans la première résolution de la chanoinesse concernant Mlle de P.... et moi. J'aime mieux cela, et je lui souhaite bon voyage.... bien que ce soit un peu tardivement. »

Au même instant, le landau s'arrêta. On était arrivé à la gare.

« Charles, dit la chanoinesse en s'appuyant sur le bras que lui offrait M. de Soubonan pour l'aider à monter en wagon, Charles, de nous deux, vous vous êtes montré le plus sage. Quand il s'agit d'élever nos enfants, — et son regard s'arrêta sur Aurore, — mieux vaut encore leur inspirer l'amour que les dominer par la crainte. »





IX

Incidents et querelle.

Le voyage de nos héroïnes s'effectua heureusement.

Elles arrivèrent dans la nuit aux Moussières. et se levèrent de bonne heure le lendemain matin, afin de rendre les derniers devoirs au regretté régisseur du château.

Puis, elles assistèrent au repas des funérailles que Mme la chanoinesse présida.

Une vieille tradition de famille disait que « Moussières, de père en fils, avait de tous temps, et de cette façon, témoigné son estime à ses serviteurs défunts ». Bien que Moussières fût tombé

en quenouille, Mme la chanoinesse avait déclaré tenir à honneur de continuer la tradition.

En conséquence, la cérémonie funèbre accomplie, — imitant en cela les châtelaines d'autrefois, dont elle avait d'ailleurs le port majestueux, la calme dignité, — elle s'était placée tout au haut de la table monumentale dont ses fermiers occupèrent le bas. Au milieu s'assirent les nombreux invités.

Mlle de P..., Aurore et Geneviève, toutes les trois vêtues de deuil, étaient avec la chanoinesse les seules femmes de cette réunion.

Leurs places avaient été marquées à gauche de la maîtresse de la maison.

Le repas fut triste, silencieux. A peine quelques mots murmurés à voix basse rappelaient-ils de distance en distance les vertus de celui qui, dans un monde meilleur, avait reçu sa récompense.

Ginette, pour qui tout était un spectacle, et — vu la tournure de son esprit — le plus souvent un spectacle amusant, passa le temps que dura le premier service à examiner la physionomie généralement assez grotesque de la plupart des fermiers.

Les uns, devant un plat exquis, savoureux, régal inconnu à la ferme, étaient prêts à se pâmer d'aise, et entassaient dans leurs assiettes mor-

ceau sur morceau; les autres buvaient avec délices le bordeaux à pleins verres; d'autres enfin, chez qui l'amour du lucre dominait tout, soupesaient leurs couverts d'argent, se demandant combien de paires de bœufs se trouvaient renfermées dans la massive argenterie dont la table était chargée. Tous faisaient des maladresses, et notre espiègle avait grand'peine à retenir l'éclat de rire toujours prêt à lui échapper.

Peu à peu cependant, sa gaieté s'envola, ses idées prirent une teinte sombre : la cérémonie du matin lui revenait à la mémoire.

Au dehors, le temps était affreux : une pluie torrentielle inondait la terre, battait les vitres des fenêtres, tandis qu'un vent impétueux, s'élevant tout à coup en rafale, gémissait dans la cheminée de la salle à manger où crépitait un bon feu.

Le mois d'avril, généralement froid et pluvieux à la montagne, l'était plus encore cette année où l'été devait être tardif.

« Fameux pays! murmura Geneviève, comme pour chasser sa tristesse. Si cela continue, nous mettrons des sabots dans la cour, et nous irons en barque dans le parc. »

Et poussant Aurore du coude, car elle était assise à côté d'elle :

« Dis donc, Aurore, lui souffla-t-elle, est-ce ainsi toujours aux Moussières? Pleut-il toujours

autant, ma chère? Ce *drip drip* est d'un agaçant!... J'en ai déjà assez.... et toi? »

Ne recevant pas de réponse, Ginette répète sa question.

Même silence.

Ginette s'étonne.... se penche... regarde son amie.... Aurore est pâle et immobile, ses yeux sont clos, ses lèvres sont serrées.

« Elle est morte! crie-t-elle d'une voix étranglée. Ah! mon Dieu, elle aussi, elle est morte!...»

A ce cri, tout le monde se lève; puis on s'avance, on se presse; mais Aurore, déjà, a été secourue.

Mme la chanoinesse lui soutient la tête, le vieux Michel l'emporte dans ses bras, tandis que Mlle de P.... entraîne Geneviève qui, dans l'excès de son effroi, est tombée sur ses deux genoux.

Aurore transportée dans la pièce voisine est l'objet de soins empressés : on a ouvert les fenêtres, on lui fait respirer des sels, on baigne d'eau bien fraîche son front, ses mains et ses joues.

Malgré tout, la fillette demeure inanimée, et son évanouissement tenace met le château en grand émoi.

Ginette, affolée, soutient que son amie est morte, et parle de mourir aussi.

A la longue pourtant, Aurore revient à elle.

Elle ouvre lentement les yeux, puis les referme, les ouvre de nouveau, sourit à Geneviève, et, se mettant sur son séant, demande, en insistant, ce qui est arrivé.

On lui répond que la fatigue du voyage, la fatigue de la matinée, et aussi la chaleur régnant dans la salle à manger lui ont causé un malaise.

Aurore se recueille, et bientôt se souvient.

Non, ce n'est point la fatigue et la chaleur seules qui l'ont fait ainsi défaillir, c'est encore l'émotion violente, soudaine, d'une impression, qui sait.... d'un souvenir.

Aurore assise au repas des funérailles n'avait point fait comme Ginette : elle ne s'était pas occupée des fermiers, encore moins avait-elle écouté les gémissements du vent et les *drip drip* de la pluie.

Cependant, elle les entendait ces *drip drip* et ces gémissements; ils frappaient malgré elle son oreille distraite; ils s'imposaient à elle, ils l'obsédaient presque; vint un moment où, en eux, elle crut reconnaître la voix de l'Océan.

Alors, — était-ce un jeu de son imagination en délire? n'était-ce point plutôt l'effet d'une réminiscence? — elle se revit toute petite fille, loin, bien loin, en pleine mer, sur un navire, et à la tombée de la nuit.

Les matelots de l'équipage chuchotaient entre

eux dans un coin. Ils parlaient d'un homme qui venait de mourir à bord ; et cet homme était un passager ; et cet homme, elle le connaissait.

Tout à coup, son oreille attentive perçoit un bruit inusité : c'est la récitation d'un psaume de l'église. Puis un sabord s'ouvre : quelque chose de long, de gros, de lourd, un cadavre, glisse par l'ouverture et tombe dans la mer qui fait entendre alors un clapotis lugubre.

Glacée d'horreur, l'enfant pousse un cri, et de ses deux petites mains se bouche les oreilles.

Telle est la scène de deuil qu'après neuf années écoulées Aurore a revue. Cette fois, elle n'a pas crié, mais elle s'est évanouie.

A un tempérament naturellement vigoureux, Aurore joignait une grande force de volonté, et plus encore une bonté d'âme telle que la pensée d'inquiéter ou d'attrister ceux qu'elle aimait lui causait une souffrance réelle.

Aussi, à peine revenue à elle, et bien qu'elle fût encore très faible, déclara-t-elle que, ne se sentant aucun mal, elle désirait se lever, marcher, et même retourner à table.

Mais la pâleur de son visage démentait trop ses paroles pour que Mme la chanoinesse, prudemment, y pût consentir.

Loin de là : elle prescrivit à sa filleule un

repos absolu, complet, la confia aux soins de Mlle de P. .., et s'en alla rejoindre ses convives.

Ginette n'avait obtenu qu'à grand'peine de ne pas quitter son amie :

Aurore avait besoin de calme; or, l'idée de calme et l'idée de Ginette étaient pour la chanoinesse deux idées si incompatibles, qu'elle avait tout d'abord ordonné à l'espiègle de la suivre dans la salle à manger.

Ginette s'était, alors, presque mise à genoux devant elle pour obtenir grâce et merci. Elle voulait rester là où était Aurore, et comme la fillette — nous le savons du reste — était forte sur les comparaisons, elle avait juré à sa vieille parente d'être immobile comme un terme, et muette comme un poisson.

Décidément, Mme la chanoinesse avait un faible pour Ginette : elle avait cédé, et la fillette était restée.

Il est des enfants qui, très prompts à promettre, oublient facilement ce qu'ils ont promis.

Ginette était de ces enfants.

D'ailleurs demander à l'espiègle plus d'un quart d'heure de sagesse, c'était demander l'impossible.

Aussi, ce laps de temps écoulé, après avoir — hâtons-nous de le dire — épuisé consciencieusement toutes les distractions *permises* qui se trouvaient à sa portée : après avoir tourné ses pouces,

regardé voler les mouches, compté les carreaux des fenêtres et les rosaces du plafond, Ginette éprouva-t-elle le besoin de se dégourdir les jambes.

Une crampe à un doigt de pied — elle vint à propos cette crampe — servit aussitôt de prétexte à cinq ou six entrechats.

« Bon ! pensa alors l'enfant, et moi qui avais fait l'imprudente promesse de ne pas plus bouger qu'un terme ! »

Elle ajouta en manière d'excuse :

« Oh ! j'ai fait si peu de chemin ! »

Et revenant s'asseoir auprès de son amie, elle lui dit (avait-elle aussi une crampe à la langue) :

« Ma chère Aurore, comment te trouves-tu ? Moi, je m'ennuie comme un oiseau en cage. »

Puis, Mlle de P.... l'invitant a garder le silence :

« Est-ce que je te fatigue, Aurore? » reprit-elle.

Aurore avait la tête lourde ; elle sentait le sommeil venir. Cependant elle répondit :

« Nullement, ma Ginette ; tu m'amuses, au contraire. »

Ginette, ainsi encouragée, débita cinquante folies ; après quoi, — se piquant de s'entendre en mimique — elle imagina tout à coup de contrefaire les fermiers qui l'avaient si fort amusée, il y avait une heure à peine.

La voilà donc ouvrant la bouche comme l'un,

tournant la tête comme l'autre, marchant comme un troisième, saluant comme un quatrième; et vraiment, elle y réussissait, lorsque Mlle de P... intervint.

« Laissez ce jeu, chère enfant, lui dit-elle. A tort ou à raison, il m'a toujours semblé que ces plaisanteries, réputées innocentes, blessent un peu la charité. Voulez-vous vous faire pardonner votre esprit : ne l'exercez jamais aux dépens des travers d'autrui. »

Ginette était une bonne petite fille : elle cessa aussitôt de mimer les fermiers, et embrassa sa gouvernante. C'était sa manière habituelle de remercier d'un conseil.

En dépit de l'agitation que lui procura son amie par son incessant babillage, Aurore passa une très bonne nuit.

Le lendemain matin, elle se réveilla forte, et se leva d'assez bonne heure.

Quand Ginette entra chez elle, elle la trouva debout, calme, reposée, souriante. Ses yeux battus et la mate blancheur de son teint trahissaient seuls la secousse qu'elle avait éprouvée la veille.

Par contre, Geneviève était fraîche, et faisait une vilaine moue.

« Ma Ginette, qu'as-tu? demanda vivement Aurore frappée de l'air maussade de son amie.

— Il pleut encore ! répondit celle-ci, soulevant un rideau de fenêtre, et montrant le ciel gris.

— Eh bien ?

— Eh bien ! voilà : je n'aime pas la pluie.

— Cependant, à Paris.. ...

— Oh ! à Paris, ma chère, interrompit Ginette, qu'il pleuve, qu'il vente, qu'il tonne, peu m'importe, à moi ! Je sors dans la rue : il y a des trottoirs, et aussi des voitures ; mais ici...... »

Elle n'acheva pas.

Aurore prit un air attristé.

« Tu t'ennuies, Ginette, dit-elle. Tu t'ennuies avec moi !

— Oui.... non ... c'est-à-dire.... oui et non, ma chère. Que veux-tu : j'ai pris de grippe les Moussières. Aussi, on n'arrive pas dans un pays juste pour assister à un enterrement, ce qui est un mauvais présage (témoin ton évanouissement d'hier), et surtout, oh ! surtout pour subir un second déluge. »

Aurore ne put s'empêcher de sourire.

« Tu oublies, ma *follette*, dit-elle, que Mme la chanoinesse n'est venue sitôt aux Moussières que pour aller à cet enterrement ; et, quant au *déluge*, ma chère, tu me permettras bien de te faire observer qu'au mois d'avril ....

— Du tout, interrompit Ginette, je ne veux rien te permettre. D'ailleurs je sais ce que je dis, je

me suis informée : il ne pleuvait pas avant notre arrivée. Ah! c'est un vrai guignon.... Que ferons-nous tout le long des journées?

— Nous allons d'abord travailler, répondit une douce voix ; après quoi, s'il le faut, nous construirons une arche. »

Les deux amies se regardèrent, et s'élançant vers Mlle de P.. ., car c'était elle qui leur avait ainsi parlé, lui souhaitèrent affectueusement le bonjour.

Puis, Ginette lui dit :

« Ah! *ma cousine*, je vous y prends : vous savez vous moquer aussi.... »

Sur ce, oubliant sa maussaderie, l'espiègle fit une pirouette, et courut chez elle chercher ses cahiers et ses livres. C'était dans la salle d'étude d'Aurore, jolie pièce carrée donnant sur le parc, que les enfants devaient travailler.

Toutes deux se montrèrent studieuses, attentives, durant cette première matinée, et Mlle de P.. . allait leur en exprimer son entière satisfaction lorsque Ginette, se levant d'un bond, poussa si brusquement la table que l'encrier se renversa.

De ce petit accident, la fillette ne prit nul souci; et vraiment qu'était une écritoire renversée en comparaison du bruit trop significatif, hélas! — bruit de vaisselle et d'argenterie — qu'elle avait entendu dans la chambre voisine, et qui, selon

sa propre expression, l'avait fait *sortir de ses gonds!*

Cette chambre voisine, attenant à la salle d'étude, était celle de son amie.

Ginette y fut en un clin d'œil, puis revenant auprès d'Aurore :

« Tu déjeunes donc ici? dit-elle. Ton couvert est mis.

— Oui, » répondit Aurore.

Elle avait subitement rougi ; mais baissée qu'elle était sur la table d'étude qu'elle essuyait avec soin, — Aurore avait horreur des taches, des taches d'encre surtout, — sa rougeur échappa à Ginette.

Celle-ci peu satisfaite d'une réponse aussi laconique renouvela sa question.

« Oui, » répéta Aurore, relevant cette fois la tête.

Elle ajouta :

« De mes huit jours de punition, je n'en ai fait que trois encore. Avant-hier ne saurait compter : nous étions en voyage.

— Mais hier.... tu as dîné à table.

— Hier, Mme la chanoinesse a pensé que c'était pour moi un devoir d'assister au repas des funérailles.

— Ainsi, la punition tient toujours?

— Toujours. »



Ginette, se levant d'un bond, poussa si brusquement la table, que l'encrier se renversa.

Il se fit un court silence durant lequel Ginette réfléchit.

« Alors, sais-tu? reprit-elle bientôt...... il te faut implorer ta grâce.

— Cela, jamais, fit Aurore.

— Jamais.... et pourquoi? »

Aurore ne répondit pas.

En cet instant Mlle de P.... demanda:

« Aurore, avez-vous vu Mme la chanoinesse?

— Oui, mademoiselle, dit la fillette. Mme la chanoinesse a eu la bonté de passer ce matin dans ma chambre en revenant de la messe. »

Mlle de P.... se tut. Sans doute, elle avait espéré qu'en envoyant l'enfant dire bonjour à sa marraine au moment du déjeuner, celle-ci la retiendrait peut-être : puisque Aurore l'avait déjà vue, son espoir tombait de lui-même.

Cependant, Ginette reprit :

« Allons, décide-toi: il te faut obtenir ta grâce. Vois-tu? ma chère, sans toi, je n'ai pas d'appétit, et tu ne veux pas, je suppose, m'exposer à mourir de faim.

— Ah! non, certes, repartit Aurore; mais ce que tu me demandes, je ne puis pas te l'accorder.

« D'ailleurs, ajouta-t-elle, ne le sais-tu donc pas, Ginette? Mme la chanoinesse ne revient jamais sur une décision.

— Quand elle est juste, je le comprends; mais.... quand elle ne l'est pas.... comme cette dernière, par exemple....

— Il ne m'appartient pas de juger ma marraine, interrompit Aurore.

— Qui te parle de la juger? Consens seulement à aller la trouver : tu feras toutes sortes d'excuses; aux excuses, tu joindras les plus belles promesses; moi, je viendrai à la *rescousse*, et tes arrêts seront levés.

— Non, dit résolument Aurore. Je n'avais point mérité d'être ainsi punie, et si j'ai dû me soumettre, je ne saurais m'humilier en demandant pardon.

— Orgueilleuse! » s'écria Geneviève.

Et frappant du pied violemment, elle répéta encore :

« Orgueilleuse! orgueilleuse! »

En ce moment sonnait le déjeuner, et Michel, que l'on eût pu appeler Michel *le ponctuel*, annonçait à sa jeune maîtresse que *Mademoiselle était servie*.

L'affection, rarement, n'est point entachée d'égoïsme :

Ginette quitta la salle d'étude sans se retourner vers Aurore : elle lui en voulait de ne pas déjeuner à table, où, sans elle, elle craignait de beaucoup s'ennuyer.

« Si elle m'aimait, pensait-elle, elle m'aurait cédé. »

Et toujours en colère, elle se rendit dans la salle à manger.

Restée seule, Aurore sentit son cœur se briser. Pour la première fois, Ginette lui faisait de la peine, une peine profonde, réelle; pour la première fois, elle la quittait sans l'embrasser. Elle aussi la blâmait! elle aussi la méconnaissait! Oh! combien elle eût voulu pouvoir pleurer.

Mais Michel était là.... Devant lui, elle se montra calme, et parvint à retenir les larmes toujours prêtes à lui échapper.

Elle mangea vite et peu, et quand elle en fut au dessert, d'une voix brève elle dit au vieillard qu'il pouvait se retirer. Michel obéit en silence.

Alors, la pauvre enfant pleura. Il lui parut qu'elle était seule au monde, et que l'abandon de Ginette faisait un grand vide en son âme.

Puis, se levant, courant à sa poupée, et la baisant avec tendresse :

« Oh! Lily, cria-t-elle, toi seule aujourd'hui tu me restes! »

Pendant ce temps, Ginette, assise à côté de la chanoinesse, refusait obstinément de tous les plats qu'on lui présentait. Elle tenait les yeux fixés sur son assiette, et poussait de très gros soupirs.

Le chagrin, le remords l'étreignaient à la gorge : elle ne pouvait se pardonner d'avoir fait de la peine à Aurore.

Du coin de l'œil, et sans en avoir l'air, la chanoinesse surveillait la fillette.

« Eh bien ! qu'est-ce? ma mie, demanda-t-elle enfin, quand elle vit que Geneviève allait sortir de table sans avoir rien pris, trouvez-vous par hasard ma cuisine mauvaise? »

L'enfant — nous l'avons dit — était expansive. Elle s'écria en pleurant :

« Oh ! non, ma tante, n'accusez pas votre cuisine; car moi seule je ne suis pas bonne ! »

Puis elle raconta ce qui s'était passé entre elle et son amie.

Tout en parlant, elle se rapprochait de sa vieille parente; vint un moment où les boucles de ses cheveux lui effleurèrent la joue.

Celle-ci, alors, de sa main fine et blanche caressa le front de l'enfant.

Ginette se redressa sous cette douce caresse, et fixant sur la chanoinesse un regard ardent :

« Ma tante, dit-elle, donnez-moi la grâce d'Aurore.

— Non pas sa grâce, lui répondit la chanoinesse : elle n'en voudrait pas; mais portez-lui l'ordre formel de reprendre ce soir sa place à ma table. »

Et se levant, passant son bras sous celui de Mlle de P....

« Germaine, lui dit-elle, vous gardez le silence. A quoi pensez-vous, mon enfant?

— Je pense, madame, répondit Germaine que, plus heureuse que son amie, Ginette a su trouver le chemin de votre cœur.

« Je pense encore, continua-t-elle, qu'entre vous et Aurore, il a dû y avoir quelque grave méprise, et se placer peut-être quelque influence étrangère mauvaise.

« Je pense enfin, acheva-t-elle, — et sa voix devint légèrement tremblante — que la marraine et la filleule, dans leurs natures respectives, ont entre elles plus d'une affinité, et que la glace de leurs âmes hautaines pourrait se fondre en un baiser.

— A mon tour, j'y penserai, » dit lentement la chanoinesse.





X

Une lettre irrésistible.

La réconciliation des deux *Inséparables* fut l'affaire de quelques instants.

Geneviève s'accusa, Aurore pardonna; après quoi Geneviève embrassa Aurore, et Aurore embrassa Geneviève.

L'une et l'autre pleuraient de joie.

« Eh bien! s'écria tout à coup Geneviève, se jetant de nouveau au cou de son amie, quelque absurde que cela te paraisse, Aurore, dans le fond de mon cœur, je ne suis qu'à moitié fâchée de t'avoir fait cette sotte querelle : sans elle, je

ne me serais jamais doutée que je t'aime autant.... Et toi?

— Moi, répondit Aurore, je croyais le savoir, et pourtant.... je ne le savais pas.

— Enfants, l'ignoriez-vous? le prix d'un bien ne nous est réellement connu que lorsque ce bien nous échappe », dit doucement Mlle de P....

Elle était entrée sans bruit dans la chambre d'Aurore, et, depuis un moment, elle écoutait les deux amies.

« Je viens vous chercher, reprit-elle, Mme la chanoinesse vous donne la voiture pour une heure au moins.

— Où allons-nous?

— Pas loin d'ici, aux Bouchoux. Mme la chanoinesse termine son courrier, et, le facteur étant déjà passé, nous porterons nous-mêmes ses lettres à la poste. »

Aux Bouchoux, se trouvait le bureau principal desservant les Moussières, et deux ou trois autres villages assez peu importants.

Ginette fut prête la première. Il ne fallait pas grand temps à notre espiègle pour mettre chapeau et manteau.

Quant aux gants, elle ne les enfilait, pour l'ordinaire, que chemin faisant; assez mauvaise habitude chez une fillette de son âge.

Quoi qu'il en fût, cette fillette était descendue

à la hâte, et, prétendant qu'à la campagne la cérémonie poussée à un certain degré devient une anomalie, toujours courant, elle s'était rendue, et sans y être appelée, chez Mme la chanoinesse.

« Ce sera, pensait-elle, le meilleur moyen de la faire se dépêcher un peu. »

Ginette avait hâte de sortir en voiture.

Elle entra donc, et dit :

« Ma tante, je viens chercher vos lettres. »

Sans relever la tête, et par un geste de la main, Mme la chanoinesse lui imposa silence.

L'enfant s'assit, décidée qu'elle était à attendre.

Puis, au bout de cinq ou six minutes, elle se leva vivement : Mme la chanoinesse se disposait à cacheter ses lettres.

« C'est le cas ou jamais de prendre une leçon, » se dit Ginette en s'avançant,

Et vraiment, elle en avait besoin, n'ayant réussi jusque-là, dans des opérations semblables, qu'à brûler soit l'enveloppe, soit ses doigts.

Mais à quoi tiennent souvent les choses! A un caprice d'enfant.... à un simple coup d'œil.... La suite de ce récit nous en est une preuve.

Ginette en s'approchant du bureau où sa vieille parente scellait soigneusement ses diverses missives, au moyen de cire blanche et d'un cachet armorié, Ginette, dis-je, au lieu de regarder droit devant elle, se mit à regarder à gauche.

Qu'y vit-elle? Une lettre de grande dimension, et portant comme suscription :

ANGLETERRE

SIR LESLIE DUDLOW, BARONNET

CROAST-WORTH

PAR X...

COMTÉ DE YORK.

Ces onze mots, à l'instant même, se gravèrent dans le cerveau de notre espiègle.

Jusque-là, rien d'extraordinaire : tant d'enfants joignent à un esprit curieux une mémoire excellente ! Mais ce qui paraîtra pour le moins surprenant, c'est que la seule lecture d'une adresse eût pu faire germer dans une tête saine une idée tout aussi bizarre qu'elle était téméraire, et plus encore extravagante.

Ginette se garda bien de confier cette idée à personne. En échange, elle y rêva beaucoup : en voiture, à la salle d'étude, à table, au salon.

Aurore eut beau l'interroger, elle demeura obstinément muette, ou parla de la pluie qui tombait à torrents. C'était pour elle, paraît-il, un sujet vraiment inépuisable.

Le soir venu, elle se coucha fort promptement, en déclarant qu'elle tombait de sommeil.

« Là! pensait-elle, tandis que Mlle de P...., après l'avoir embrassée, la quittait et passait dans sa chambre, c'est bien moins un mensonge qu'une ruse de guerre : j'ai grand sommeil, en effet; seulement, je ne dormirai pas.... quant à présent, du moins. »

Peu après, se relevant sans bruit, elle alluma deux bougies, les plaça sur sa table, s'assit, tira de son buvard une feuille de papier, et, d'un seul jet de plume, écrivit la lettre suivante :

« Les Moussières, le 21 Avril 1880. »

« Monsieur,

« Je suis l'amie d'Aurore Merton qui est votre pupille et la filleule de Mme la chanoinesse des Moussières, ma parente à moi (ma tante à la mode de Bretagne ou de Bourgogne, je ne sais); en sorte que nous sommes pour ainsi dire tous de la même famille.

« J'aime Aurore un peu moins que papa, beaucoup plus que ma belle-mère, et autant que mon frère Stani.

« J'ai douze ans, et je m'appelle Geneviève;

mais d'habitude, on me nomme Ginette. C'est plus court, et aussi plus joli.

« Si je vous dis tout cela, monsieur, ce n'est pas que je sois indiscrète ou bavarde. Oh ! non. J'ai d'ordinaire une grande réserve, et surtout beaucoup de discrétion ; mais il m'a semblé que vous seriez, à coup sûr, bien aise de connaître la petite fille qui a l'honneur de vous écrire.

« Cette petite fille est aujourd'hui très malheureuse : elle a un vrai *spleen* d'anglaise. Les Moussières le lui ont donné.

« Ah! quel affreux pays! monsieur : il y pleut le matin, le soir, la nuit, le jour, toujours.... C'est pourquoi je voudrais le quitter, sans pour cela quitter Aurore, et, cette après-midi, l'idée m'est venue — oh! comment vous le dire! — d'aller chez vous en Angleterre avec Aurore et sa marraine, bien entendu.

« Dites, monsieur, le voulez-vous? Oui, n'est-ce pas? Alors, invitez-nous bien vite.

« Vous verrez comme Aurore est jolie! grande! distinguée! parfaite! Ah! vous serez ravi de la connaître; car enfin, elle est pour vous presque une inconnue : depuis neuf longues années, vous ne l'avez pas vue.

« Entre nous, ça c'est assez mal, et si j'étais votre pupille, je serais fâchée contre vous; mais Aurore ne se fâche jamais.

« Moi, je suis laide, pas grande, et surtout pas parfaite. C'est égal, je vous plairai quand même : papa dit que lorsque je suis contente, je deviens fort gentille; à Croast-Worth, je m'amuserai tant, qu'il me sera très difficile de n'être pas une bonne petite fille.

« En tous cas, je vous aimerai bien, et c'est quelque chose, il me semble.

« GINETTE. »

A cette singulière épître, Geneviève ajouta le post-scriptum suivant :

« Ah ! monsieur, j'oubliais l'essentiel : ne dites à personne que je vous ai écrit. Pour le moment, c'est un très gros secret. »

Après, elle sourit d'un air satisfait : son idée lui paraissait bonne.

Puis, elle relut sa lettre, et dit :

« En vérité, elle est irrésistible !... Bien sûr, avant huit jours, nous aurons quitté les Moussières. En attendant, et pour que le temps passe vite, je vais me dépêcher de dormir. »

Dix minutes plus tard, l'enfant voyait en songe un grand et beau navire faisant la traversée entre Calais et Douvres, et un manoir, imposant, grandiose, dont le maître et seigneur était un baronnet.

Plus ou moins, l'homme est exclusif : il l'est

dans ses affections, dans ses regrets, dans ses aspirations, et surtout dans ses habitudes.

Le baronnet Dudlow n'avait point échappé à la loi générale : Croast-Worth était son séjour préféré entre tous, et de toutes les pièces de cette somptueuse demeure, une seule, la bibliothèque, lui paraissait un lieu de retraite agréable.

Là, déjà, nous l'avons entrevu; là, encore nous le retrouvons cinq jours après que Geneviève eut confié à la poste la lettre adressée par elle au tuteur de son amie.

Assis, ou plutôt étendu dans un fauteuil de malade, la tête légèrement rejetée en arrière, et les pieds reposant sur de moelleux coussins, le baronnet, en proie depuis une semaine à un accès de goutte, profite d'un moment de calme relatif pour se livrer au sommeil.

Neuf années écoulées n'ont apporté en sa personne que peu de changement .

Ses cheveux d'un blond roux, où se montrent à peine quelques fils d'argent, encadrent de la même façon son noble visage, sans rides. Il a toujours son même air impassible, et, s'il le perdait, il croirait encore cesser d'être digne.

Au repos, cependant, sa physionomie revêt une expression de tristesse et d'ennui : un pli amer plisse parfois sa lèvre, un nuage assombrit son front.

Trois petits coups frappés à la porte suffisent pour réveiller le baronnet. Il lève les yeux, des yeux bleus, profonds et doux.

Un domestique en livrée sombre entre, portant sur un plateau d'argent deux lettres et plusieurs journaux qu'il remet en silence à son maître ; puis, il se retire sans bruit.

Le baronnet prend les lettres, rompt le cachet de la première et la lit avec attention.

Elle est de Arthur Camwey, le meilleur avoué du Yorkshire, et a trait à un certain procès, qui, depuis plusieurs mois, préoccupe Sa Seigneurie ; procès dont nous allons faire connaître l'objet.

A la fin de l'été précédent, était mort à quelques milles de Croast-Worth, un gentleman octogénaire du nom de Harrisson, qui, n'ayant pas d'enfants, avait laissé sa modique fortune et son habitation appelée le Cottage à une nièce de sa femme, au détriment de son propre neveu, lequel était fort riche, et l'avait d'ailleurs souvent mécontenté.

Le neveu attaqua le testament de l'oncle pour vice de forme ou autre chose. La nièce, qui était pauvre, crut devoir soutenir ses droits. Bref, un procès suivit.

Sir Leslie faisait des vœux pour l'héritière : non qu'il la connût, depuis de longues années elle habitait la France ; mais parce qu'il redoutait,

pour ce paisible coin du comté qu'il aimait, l'humeur tracassière du neveu, et plus encore ses opinions politiques singulièrement subversives.

Le tribunal venait de donner gain de cause à la nièce, et Arthur Camwey, sachant faire plaisir à son noble client, lui en apprenait la nouvelle.

Trois nouveaux coups furent frappés à la porte, et mistress Greham entra.

La digne femme de charge de Croast-Worth, elle non plus, n'avait pas changé.

Son buste était toujours aussi droit, sa démarche toujours aussi raide, ses bandeaux blancs toujours aussi lisses, et le même air de bonté était, comme par le passé, répandu sur son vieux visage.

Elle s'approcha du baronnet dont elle arrangea les coussins, lui offrit une boisson calmante, releva les rideaux, afin que le soleil pût baigner de ses doux rayons cette pièce où, malgré la saison déjà avancée, nuit et jour on faisait du feu, et roula près du fauteuil de son maître une table chargée de livres, d'albums et de journaux.

Ces divers soins remplis, — et notons en passant que la digne femme de charge n'eût voulu céder à personne le droit, ou pour mieux dire le privilège d'assister sir Leslie malade — elle allait se retirer lorsque le baronnet lui dit :

« Mistress Greham, le procès Harrisson est enfin

terminé. Le tribunal a reconnu miss Barbara Hutley pour la seule et bien légitime héritière de mon pauvre voisin du Cottage.

— Dieu soit loué! sir Leslie, » répondit mistress Greham.

Resté seul, le baronnet prit la seconde lettre, dont l'écriture lui était inconnue.

Droite, allongée, élégante par intermittences, cette écriture avait un cachet original et tout français qui, l'intriguant, lui fit chercher la signature.

Mais celle-ci, singulière et surtout incomplète, ne pouvait le fixer en aucune façon :

La lettre était signée *Ginette*.





XI

Nouveau départ.

« Il n'est point de pires agitations et de pires tourments que les tourments et les agitations causés par l'attente, » a dit quelqu'un bien longtemps avant moi.

Cela est vrai : Ginette, à ses dépens, devait en faire la triste expérience.

Chaque jour, à partir de midi, l'enfant munie d'une longue-vue marine qu'elle avait découverte je ne sais pas trop où (cette longue-vue — prétendait-on — avait appartenu à un chevalier des Moussières, ami du fameux La Pérouse, qui, après avoir navigué quelque temps avec l'illus-

tre marin, était revenu mourir dans le château berceau de sa famille), l'enfant, dis-je, surveillait l'arrivée du facteur.

« Le voilà ! » criait-elle, dès qu'elle l'apercevait.

Alors de courir au-devant du bonhomme, et de lui demander, essoufflée, hors d'haleine :

« Avez-vous quelque chose d'Angleterre pour nous ?

— Hélas ! non, ma belle demoiselle, » répondait l'humble fonctionnaire.

Il répondit cela pendant douze longs jours.

Ginette en perdait l'appétit, le sommeil ; elle en avait maigri.

Enfin le treizième jour, qui était un dimanche, le facteur dit *oui*.

La fillette poussa un cri de joie et, prenant des mains du brave homme la lettre si impatiemment attendue, elle courut la porter à Mme la chanoinesse, à laquelle, d'ailleurs, elle était adressée.

« Ginette, lui demanda Aurore, quand l'espiègle passa comme une flèche à cinq ou six pas d'elle, me diras-tu...... »

Mais Ginette était déjà loin : elle avait des jambes de cerf !

« Ah ! fit Aurore tristement, depuis une semaine elle n'est plus la même : elle a des secrets

pour moi! En vérité, je suis presque tentée de le croire, les Moussières me portent malheur.

— Chère enfant, dit Germaine de P...., prenez garde, en parlant ainsi, de vous montrer ingrate envers la Providence. »

Et passant son bras sous celui de la fillette, elle l'entraîna vers le château, car toutes deux, à la suite de Geneviève, étaient allées au-devant du facteur.

Aurore avait légèrement rougi.

« Vous avez raison, mademoiselle, dit-elle : je suis ingrate, en effet. Depuis mon arrivée ici, ma marraine est bonne, indulgente pour moi, affectueuse même, et c'est à votre généreuse influence que je dois cet heureux changement. »

Mlle de P.... hocha tout doucement la tête.

« Non, Aurore, dit-elle, vous le devez à Geneviève.

— Serait-il vrai?... Comment?...

— Écoutez-moi : Dieu, dans sa sagesse infinie, donna aux enfants deux préceptes : l'amour et le respect. Ginette, je l'avoue, oublie quelquefois le second; mais vous.... remplissez-vous toujours le premier ... du moins d'une manière effective?

« Or, si les parents doivent tenir au respect, ils tiennent plus encore à l'amour peut-être, et les caresses de Ginette ont fait sentir à Mme la

chanoinesse combien douce serait pour elle la tendresse de *son enfant.* »

Aurore était émue : elle gardait le silence; mais, en son cœur, elle se disait que si sa marraine l'aimait, la vie pour elle allait être bien belle.

« Ginette est une fée ! » s'écria-t-elle enfin.

« Chère Ginette, ajouta-t-elle, elle paraît aujourd'hui si heureuse que, moi, de mon côté, je suis heureuse aussi.

— Et tu as, certes, bien raison, répondit une voix joyeuse.

— Ginette! fit Aurore surprise. Je te croyais chez ma marraine.

— J'y étais, en effet, il y a deux secondes.

— Alors.... explique-moi....

— Tout ce que tu voudras, ma chère. Donc, j'étais chez ta marraine : je lui portais une lettre qui.... une lettre que.... — Dans un instant, tu sauras le mot de l'énigme. — J'entre : Mme la chanoinesse écrivait. Je lui mets sous les yeux la précieuse missive, en lui disant à haute et très intelligible voix : « Voilà, ma tante », et je m'en vais à pas de loup m'embusquer derrière un rideau de fenêtre.

— Oh! Ginette.

— Eh bien! quoi? Mon intention n'avait rien de blâmable. Je voulais jouir de la stupeur qu'al-

lait très sûrement éprouver ta marraine en lisant cette lettre dont, moi (oh! n'ouvre pas tes yeux si grands, ma chère), j'étais absolument certaine de connaître le contenu. »

A cette assertion qui, à juste raison, lui parut assez peu vraisemblable, Aurore ne put s'empêcher de sourire.

« Chère *follette*, dit-elle, serais-tu par hasard originaire de Gascogne? »

Ginette répondit :

« Non pas : ce que j'avance est très exact. Mais laisse-moi continuer.

« Donc, j'étais embusquée derrière mon rideau de fenêtre, ayant eu soin d'y faire avec cela (et Ginette montrait à son amie un fin couteau en écaille à trois lames) une très petite ouverture.

— Oh! Ginette! fit Aurore pour la seconde fois.

— Ça, ma chère, repartit l'espiègle, c'était tout à fait nécessaire : par cette ouverture, je voyais, et ne craignais pas d'être vue.

« Je reprends mon récit :

« Donc, j'étais embusquée derrière mon rideau de fenêtre, devenu un observatoire. Je regarde : Mme la chanoinesse continuait à écrire.... Je regarde encore : Mme la chanoinesse écrivait toujours, et ne paraissait pas plus se soucier de la lettre placée devant elle, que Stani, aujourd'hui, se soucie de son premier pensum....

« J'attends.... Trois minutes se passent; puis cinq; puis six; puis dix : Mme la chanoinesse n'avait même pas levé les yeux. En échange, elle faisait grincer sa plume d'oie sur son papier satiné, et cela d'une façon tellement régulière, et, partant, tellement agaçante, que, perdant à la fin patience, je veux m'en aller à tout prix.

« C'était là le point difficile....

« Impossible de sortir par la porte : il m'eût fallu passer sous les regards de ta marraine, qui m'aurait, à coup sûr, blâmée, punie, ou tout au moins très vertement réprimandée.

« Le rez-de-chaussée des Moussières est bas, la fenêtre était entr'ouverte : prudemment, j'ai choisi ce chemin. Cela t'explique, ma très chère, ma si soudaine apparition.

« Et maintenant, ajouta Geneviève, réjouis-toi, ma belle princesse : nous quittons les Moussières et nous allons en Angleterre.

— En Angleterre ! » répéta Aurore, dont la surprise était extrême.

— Oui, en Angleterre, » affirma de nouveau Geneviève.

Puis, regardant son amie :

« Pensais-tu donc, Aurore, lui dit-elle, que je pouvais rester dans ce pays détestable, où il pleut du matin au soir ! où tu t'évanouis à peine arrivée ! où moi, pour la première fois, je te fais

pleurer *pour de bon!* Non, non, je ne le pouvais pas; c'est pourquoi j'ai cherché un moyen d'en sortir, et je l'ai trouvé, ce moyen. Écoute, je vais tout te dire. Aussi bien, si jusqu'ici j'ai gardé mon secret, c'était pour jouir de ta surprise. »

Et Ginette expliqua à Aurore, au comble de l'étonnement, comme quoi, un soir (cela remontait à près de quinze jours), elle avait écrit à un certain baronnet pour lui rappeler que, de ce côté-ci de la Manche, il possédait une pupille, sorte de merveille, trop longtemps négligée par lui; et en même temps pour lui apprendre que l'unique et très chère amie de cette charmante pupille grillait de quitter les Moussières et de connaître le Yorkshire.

A cette explication exacte et complète, l'espiègle ajouta une conclusion qui, bien qu'à notre avis fort hypothétique, lui parut, à elle, indiscutable, certaine, et par-dessus tout rationnelle.

A savoir : que ce baronnet, trop galant homme pour refuser la moindre chose à une femme, ayant pris à son tour la plume, avait mandé à Mme la chanoinesse son vif désir de recevoir chez lui à Croast-Worth, dans le plus bref délai possible, elle, sa pupille et l'amie de sa pupille.

Geneviève parlait avec feu; elle était rouge et animée. La conviction entière, absolue, qui

s'était emparée de son âme, pour ainsi dire, jaillissait de ses yeux.

Cependant Germaine et Aurore doutaient.

« Car enfin, disait cette dernière, tu n'es point une femme encore, Ginette, mais seulement une fillette, et sir Leslie peut bien, tout bon gentleman qu'il est, ne t'avoir pas prise au sérieux. Et puis.... tu ne l'as pas lue, cette lettre, dont tu nous parles comme un aveugle des couleurs.

— Aurore a raison, ajoutait Mlle de P.... Le plus souvent, on croit ce qu'on désire ; de là, souvent aussi, viennent nos illusions. »

La foi de Geneviève était inébranlable : à elle, le doute ne vint pas.

« Vous verrez !... » répondit-elle d'un petit air triomphant.

Et elle s'en fut toute joyeuse écrire à son frère Stani ce qui lui arrivait d'heureux.

Pendant ce temps, Mme la chanoinesse lisait la missive du baronnet.

Sir Leslie, après les premiers compliments, en usage aussi bien au début d'une lettre qu'au début d'une conversation, lui parlait de sa jeune pupille, la fille de feu le colonel Merton.

« Si j'ai bonne mémoire, l'enfant — écrivait-il — doit avoir de douze à treize ans. Comme moi, ne pensez-vous pas, ma respectable amie, que le

temps est venu pour elle de faire connaissance avec son tuteur? »

Suivaient quelques expressions de profonde reconnaissance pour la tendre sollicitude dont Mme la chanoinesse entourait l'orpheline, et quelques phrases élogieuses à l'adresse de celle qui, depuis neuf années, formait le cœur et l'esprit de l'enfant.

Puis, le baronnet disait :

« Cet hiver rigoureux m'a fortement éprouvé : je suis souffrant, triste, morose. Mon *vieux chagrin* m'étreint le cœur. Croast-Worth me paraît bien vide. »

Plus loin, il ajoutait :

« Oserais-je émettre un vœu?... Daignez me faire l'honneur de passer quelque temps chez moi.... Le séjour de notre comté est tout à fait agréable pendant la saison d'été, et votre chère présence sous mon toit me rendrait — veuillez n'en pas douter — l'homme le plus heureux du Yorkshire. »

Cette lettre, ainsi que celle de Ginette, renfermait, elle aussi, un post-scriptum important :

« Croast-Worth est triste, avait écrit le baronnet : ma pupille n'y aura que peu de distractions. Je laisse à votre si prudente sagesse le soin d'amener avec vous — et cela, je l'avoue, me semble nécessaire — une des amies de miss Merton. »

Quand elle eut terminé sa lecture, la chanoinesse réfléchit.

« Pauvre ami ! pensait-elle, la douleur physique abat-elle son âme à ce point, ou les chagrins deviennent-ils réellement plus cuisants lorsque le corps souffre ?

« Autrefois, — il y a de cela seize ans — je l'ai vu relever la tête devant une épreuve terrible; et aujourd'hui.... aujourd'hui il se plaint.... »

Elle réfléchit encore; puis, se levant :

« J'irai, conclut-elle. Sir Leslie réclame sa pupille : le devoir d'Aurore est de lui obéir; le mien est d'accompagner ma filleule. »

Une fois cette résolution prise, la chanoinesse sonna Marcelline.

« Nous partons dans huit jours, lui dit-elle. Faites, je vous prie, mes préparatifs de départ.

— L'absence de madame la chanoinesse durera-t-elle longtemps? demanda Marcelline.

— Un mois, deux mois, trois mois peut-être, répondit la chanoinesse. Nous allons loin. Agissez donc en conséquence. »

Ginette n'avait point achevé encore sa longue épître à Stani, quand Mlle de P...., entrant dans sa chambre, la salua par ces mots :

« Chère petite *devineresse*, vous avez gagné la partie. »

L'enfant se leva d'un bond.

« J'en étais sûre, fit-elle. Le baronnet......

— Désire posséder en son château de Croast-Worth Mme la chanoinesse, Aurore Merton, et.... une amie d'Aurore Merton.

— Vrai?

— J'ai lu sa lettre.

— Bravo ! s'écria Geneviève. Le baronnet est un grand homme !

« N'est-ce point ton avis, Aurore? ajouta-t-elle embrassant son amie, qui avait suivi la jeune gouvernante.

— Mon tuteur est excellent, dit Aurore avec conviction.

— A la bonne heure.... Pourquoi es-tu si pâle?

— Je ne sais, répondit la fillette, dont une faible rougeur colora le visage. Ce voyage m'impressionne.... m'effraye.... Il me semble....

— Il te semble mal, ma chère, interrompit vivement Geneviève. Oh! je t'en prie, laisse aux Moussières toutes tes idées noires. »

Et soulevant à demi son rideau :

« Tiens, regarde le ciel, dit-elle... Au milieu de ces gros nuages, il y a un petit coin bleu. C'est le nôtre, à nous.

— Nous suivra-t-il en Angleterre? demanda Aurore en souriant.

— Peut-être.... En tous cas, moi, je n'en ai que

faire : je préfère à l'azur du ciel l'indigo foncé de tes yeux. »

Deux chauds baisers suivirent ces paroles. Puis Ginette reprit :

« Là ! maintenant, dressons nos batteries. Le baronnet me désire ; Mme la chanoinesse voudra bien m'emmener ; mais papa.... papa consentira-t-il à me laisser aller ?... »

Et Ginette, devenue tout à coup soucieuse, se frappa deux ou trois fois le front. Elle prétendait, par là, réveiller les idées qui sommeillaient dans son cerveau.

Aurore la suivait d'un regard anxieux :

Comment admettre, en effet, que le père de Geneviève pût consentir à un nouvel éloignement ?

Mais l'espiègle bientôt releva la tête. Ses yeux noirs brillèrent, et sa bouche sourit.

Son amie respira librement, et, comme une heure auparavant, répéta :

« Ginette est une fée ! Ou je me trompe fort, ou, maintenant, elle est certaine que son père consentira. »

Aurore avait deviné juste.

Ginette, dont l'esprit était prompt et le jugement sûr, venait de découvrir un moyen infaillible de vaincre — s'il y avait lieu — la résistance de son père : Ginette ferait plaider sa cause par sa belle-mère.

Elle lui écrivit sur-le-champ; et, dans trois pages bien serrées de l'anglais le plus fantaisiste, et en même temps le plus grotesque, lui fit part de son vif désir d'aller en Angleterre.

« Si vous vouliez en parler à papa, ma chère mère, disait-elle en terminant sa lettre, cette affaire s'arrangerait sans peine : à vous, papa ne répondrait pas *non*. Et ce serait tant mieux pour moi car, à la fin, j'ai compris que pour être vraiment distinguée, il me fallait — ainsi que vous, ma mère — devenir à moitié anglaise. »

Oh! la maligne petite fille! Comme elle savait s'y prendre! Comme elle s'entendait à flatter l'unique et bien innocente manie de Mme de Soubonan!

Tandis que Geneviève confectionnait cette missive qui devait lui frayer la route d'Angleterre, Aurore, assise auprès d'elle, rêvait, Mlle de P.... écrivait à Miss Barbara, et Mme la chanoinesse télégraphiait à Trina.

Depuis le départ de la bonne allemande, le service des deux enfants avait été fait, moitié par Marcelline, moitié par une jeune paysanne que l'on avait prise aux Moussières.

Mme la chanoinesse n'avait pas l'intention d'emmener cette dernière en Angleterre. En con-

séquence, elle avait averti Trina d'avoir à la rejoindre à Paris, sous huit jours.

Mais Trina, loin de répondre à cet appel en se conformant aux ordres reçus, écrivit une longue épître où, au milieu de nombreux ambages et de non moins nombreuses circonlocutions, elle en venait à mettre à sa rentrée dans la maison de Mme la chanoinesse une condition *sine qua non* : le départ de Mlle de P.... (On s'en souvient, Trina ne voulait « ni surveillance, ni contrôle »).

« Autrement, ajoutait l'Allemande, je resterai dans mon pays, où je ne manquerai pas, certes, de trouver un mari, surtout si madame la chanoinesse veut bien récompenser, avec sa générosité habituelle, mes neuf années de dévouement. »

La chanoinesse répondit par dépêche :

« En ce cas, mariez-vous. Je vous fais trois cents francs de pension. »

Mme la chanoinesse, Germaine, Aurore et Geneviève, qu'accompagnaient seuls Michel et Marcelline, ne s'arrêtèrent point à Paris.

Lors de leur arrivée, à cinq heures dix minutes du matin, M. de Soubonan se trouvait à la gare.

Ginette se jeta dans les bras de son père, lui fit les plus tendres caresses, et s'enquit de son frère Stani.



Ginette se jeta dans les bras de son père.

Stani allait de mieux en mieux, sans pour cela être encore complètement guéri.

« Embrassez-le pour moi, papa, dit Geneviève, et aussi embrassez mes petites sœurs et ma mère.

« Dites-lui bien (à ma mère), mon cher papa, qu'à mon retour — et l'espiègle sourit — je serai façonnée aux manières de la vieille Angleterre, et aurai corrigé mon accent. »

M. de Soubonan était heureux de revoir sa fille, et voulant rester avec elle le plus longtemps possible, il ne quitta nos héroïnes que lorsqu'elles eurent pris à la gare du Nord le train rapide de Calais.

Il était une heure de l'après-midi quand elles entrèrent dans cette vieille ville qui, au quatorzième siècle, soutint contre l'Anglais un siège d'une année; siège fameux, rendu à jamais mémorable par le dévouement héroïque d'Eustache de Saint-Pierre et de ses compagnons.

Là, elles devaient passer la nuit et s'embarquer le lendemain pour l'Angleterre.

Cette halte était nécessaire : elle coupait le voyage en deux.

La journée était belle. Aurore et Geneviève adoraient l'une et l'autre la mer : elles supplièrent la chanoinesse de leur permettre, au débotté, de se rendre sur la jetée.

Lorsqu'elles y arrivèrent, accompagnées de Mlle de P...., un navire se trouvait en partance.

Aurore y jeta les yeux.

« C'est elle ! Mary-Ann ! » s'écria-t-elle aussitôt.

Et son bras étendu indiquait une forme si vague que Geneviève ne vit rien.

« Ah! dit celle-ci désappointée, comment ai-je fait la sottise de laisser aux Moussières la longue-vue du chevalier ! »

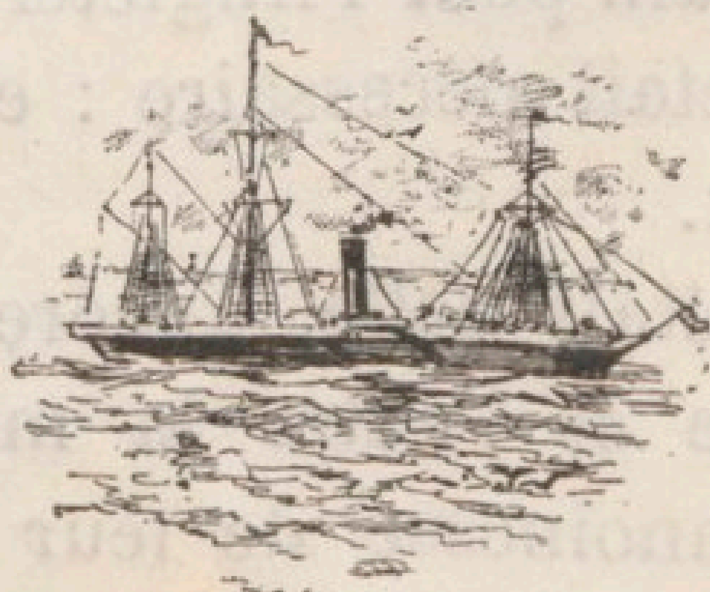
Alors elle héla Mary-Ann, tandis que Mlle de P.... agitait son mouchoir.

Ce fut en vain. Le navire filait avec rapidité.

Les deux enfants demeurèrent pensives :

Ginette se répétant : Qui est ce John? qui est cet homme que nous trouvons toujours ainsi sur notre chemin? et Aurore se demandant par quelle coïncidence étrange Mary-Ann allait en Angleterre précisément au moment même où elle, Aurore, s'y rendait.

Le lendemain par un temps magnifique, nos héroïnes prirent la mer.





XII

Croast-Worth.

« Non, sir Leslie, vous ne pouvez, souffrant comme vous l'êtes encore, sortir aujourd'hui en voiture.

— Il ne s'agit pas de savoir si je le puis, mistress Greham. Je le dois : cela suffit. »

Ainsi parlait, répondant à sa femme de charge, le baronnet Dudlow, environ quinze jours après que, grâce à l'intervention de Ginette, il eut écrit à la chanoinesse pour l'inviter à venir chez lui à Croast-Worth, la priant de lui amener sa pupille, et — le lecteur doit s'en souvenir — une amie de sa pupille.

Il ajouta, s'adressant toujours à mistress Greham.

« Donnez donc, je vous prie, les ordres. Mme la chanoinesse des Moussières me fait l'honneur d'arriver chez moi vers quatre heures. Je veux aller l'attendre à l'entrée de Chapel-en-Hill. »

Chapel-en-Hill était ce même bourg où, neuf années auparavant, l'envoyé du colonel Merton avait, en quittant Croast-Worth, bu un verre de whiskey, en assurant à l'aubergiste qu'il ne tarderait point à revenir.

Depuis — nous le savons — personne ne l'avait revu.

Bien qu'étant le bourg le plus proche du château de Croast-Worth, Chapel-en-Hill en était éloigné cependant de trois milles, environ.

Mistress Greham trouvait sans doute que ce trajet serait beaucoup trop long pour un malade à peine entré en convalescence, car elle dit lentement, de façon à donner — pensait-elle — plus de poids à ses paroles :

« Votre Seigneurie ne craint-elle pas de faire une grave imprudence ? »

Le baronnet ne répondit pas : je ne sais, en vérité, s'il avait entendu la digne femme de charge.

Celle-ci, comprenant que, désormais, rien ne mettrait obstacle au projet formé par son maître,

sortit et donna au premier cocher l'ordre d'atteler le grand landau couvert.

A cet ordre, elle joignit les recommandations suivantes :

Patrick (tel était le nom du premier cocher du baronnet Dudlow) devait conduire sa Seigneurie au pas, et avoir grand soin de lui éviter la plus légère secousse, le plus petit cahot.

« Soyez sans inquiétude, mistress Greham, dit le cocher, brave Irlandais qui adorait son maître, la route est bonne, la voiture est douce, et, par mon saint patron, je connais mon métier. »

Moins de dix minutes après, deux juments noires aux formes élégantes, attelées à un huit-ressorts de couleur sombre, après avoir exécuté dans la cour sablée une courbe fort gracieuse, s'arrêtaient devant le porche de Croast-Worth, un porche datant du règne de Henri II.

A demi renversé en arrière, Patrick, le cou emprisonné dans un col bien montant et bien raide, les bras tendus, le regard fixe, attendait, silencieux, immobile, sur le siège du grand landau, le bon plaisir de sa Seigneurie.

Il n'attendit pas longtemps.

Bientôt parut le baronnet. Il marchait péniblement, et s'appuyait de tout son poids sur les bras de deux grands laquais, qui l'aidèrent à monter en voiture.

Mistress Greham enveloppa d'une épaisse fourrure d'ours blanc de Dalécarlie [1] les jambes du convalescent, exprima le vœu que sir Leslie fasse une heureuse promenade, renouvela par un signe ses recommandations au cocher, et le landau s'éloigna.

Patrick avait dit vrai : « La voiture était douce, la route était bonne », de plus, le brave homme « connaissait son métier. » Il sut contenir l'ardeur des chevaux ; il les maintint au pas (chose assez difficile), évita les tournants un peu brusques, et jusqu'aux pierres du chemin, si bien que sa Seigneurie n'éprouva aucune fatigue.

A trois heures sonnantes, le baronnet entrait dans Chapel-en-Hill. Là, Patrick arrêta les chevaux, tandis que le valet de pied, sur un signe de son maître, abaissait les soufflets du landau.

A trois heures un quart, un bruit de grelots se fit entendre au loin. Sir Leslie prêta une oreille attentive.

Le bruit grandit, devint bientôt tout à fait perceptible, se rapprocha, et un mail-coach, une de ces grandes et confortables voitures en usage en Angleterre, traversa la rue principale du bourg, et se trouva, en moins de vingt secondes, à quelques pas du baronnet.

1. Ancienne province de Suède.

Celui-ci se leva, et, à l'aide de son valet de pied, parvint à quitter sa voiture.

Alors, du mail-coach, on entendit une voix joyeuse dire :

« Parions, Aurore, que c'est là ton tuteur. Ah! ma chère, comme tu lui ressembles! »

En même temps, Geneviève de Soubonan, car c'était elle qui s'était exclamée de la sorte, sauta lestement de voiture, et s'approcha curieusement du baronnet qui, penché à l'autre portière, baisait la main que lui tendait la chanoinesse.

« Tiens! je m'étais trompée! se dit aussitôt la fillette. Aurore n'a avec lui aucune ressemblance. Si pourtant.... mais non.... ils n'ont entre eux que ce que papa nomme un *air de famille*. Toutefois, ils ne sont point parents. Ah! j'y suis : ils sont compatriotes, et leur air est un *air de pays*. »

Cependant, Mme la chanoinesse, après avoir vivement insisté auprès de sir Leslie souffrant, pour qu'il regagnât sur-le-champ sa propre voiture, « assurément meilleure encore, disait-elle, que le meilleur mail-coach », avait pris place à ses côtés.

Sur un signe de la vieille dame, Mlle de P.... Aurore et Geneviève étaient montées à leur tour dans le landau du baronnet, et s'étaient assises en silence sur la banquette de devant.

Marcelline était restée seule dans le mail-coach,

sur l'impériale duquel Michel avait fait la route, et où il remonta après s'être assuré que Mme la chanoinesse n'avait, présentement, aucun ordre à lui donner.

Patrik rendit alors les rênes, et le landau s'éloigna au pas, suivi à une distance convenable par le mail-coach, et aussi par une vingtaine d'enfants du bourg qui, curieux comme on l'est à leur âge, voulaient voir les *belles dames*.

Mais personne ne prit garde à eux : en ce moment, la chanoinesse procédait aux présentations.

Elles eurent lieu tout à fait dans les règles.

Le baronnet s'inclina devant Mlle de P...., embrassa sa pupille, tendit la main à Geneviève, puis, se tournant de nouveau du côté de la chanoinesse se remit à causer avec elle.

Ginette était abasourdie.

Le peu d'attention que sir Leslie accordait à Aurore renversait chez elle des idées préconçues.

« Quoi! pas plus que cela! pensait-elle. Il s'est contenté de la baiser au front. Est-ce ainsi qu'un tuteur accueille sa pupille?.... »

Oui, quand il est anglais, quand il s'appelle sir Leslie Dudlow, et qu'il veut, avant tout, rester *digne*.

Trois jours plus tard, à sa propre question,

Ginette, assurément, eût fait cette réponse; mais ne connaissant point encore son hôte, elle avait lieu d'être étonnée.

Toutefois, peu après, l'objet de son étonnement changea.

Geneviève avait de beaux yeux, qu'en toutes circonstances elle avait soin d'ouvrir bien grands. Moins que jamais, en ce moment, elle n'eût eu garde de les tenir fermés.

Elle avait, en effet, tant de choses à examiner!

Depuis cette peau d'ours blanc de Dalécarlie, dont il a été fait mention plus haut, et qui, de nouveau, recouvrait les jambes de sa Seigneurie, jusqu'au chapeau de feutre dont la couleur cendrée faisait ressortir à la fois le ton roux des cheveux et la mate blancheur du teint, tout, disons-le, était pour la fillette ample matière à examen.

Or, tandis qu'elle passait en revue la personne du baronnet, il lui sembla surprendre sur ce noble, sur cet impassible visage la trace d'une vive émotion.

Le tuteur regardait sa pupille.

Bientôt, il détourna la tête, et passa la main sur son front comme pour en chasser une pensée pénible.

Et Aurore? Aurore, que faisait-elle en ce moment?

Le corps incliné en avant, les lèvres entr'ouvertes, les cheveux soulevés par une douce brise, elle portait autour elle un regard ému et rêveur.

Cette route! neuf ans auparavant, elle l'avait parcourue. Ces arbres séculaires ! il lui semblait les reconnaître. Cette avenue, ce parc, ces allées, ces fourrés! elle en avait conservé la mémoire fidèle . . . .

Croast-Worth apparaît enfin.

C'est une construction grandiose, monumentale, flanquée de deux larges tourelles ornées d'étroits balcons de pierre, et à laquelle le porche moyen âge, dont nous avons déjà parlé, prête un aspect particulier.

Une femme est debout sous ce porche. Aurore l'a reconnue, ou tout au moins l'a devinée.

Elle lui tend la main, et la nomme *mistress Greham*.

Mistress Greham fait sa plus belle révérence, contemple un instant en silence la fille du colonel Merton; puis, comme son maître, elle détourne la tête, et sa vieille voix est tremblante quand elle adresse à l'orpheline ses meilleurs souhaits de bienvenue.

Plus que jamais, Ginette est aux aguets. Elle s'étonne d'abord, puis murmure le mot *mystère*.

« Aurore est pourtant bonne à voir, se dit-elle. Pourquoi, après l'avoir regardée, chacun ici

détourne-t-il la tête? Ah! nos voisins d'Outre-Manche sont bien loin de nous ressembler! »

Mais la fillette est bientôt distraite de la pensée qui l'occupait : mistress Greham conduit Madame et Mesdemoiselles à leurs appartements particuliers.

Ginette examine son nouveau domaine.

Sa chambre, attenante à celle d'Aurore, est grande, gaie et bien ornée. Elle y sera heureuse, et n'a qu'un seul regret : être loin de son frère Stani.

Tout aussitôt, une idée germe dans sa tête. Elle veut la confier à son amie.

Elle entr'ouvre sa porte et crie :

« Ah ! ma chère, dans peu de temps, nous nous amuserons : je prétends, moi, que Stani vienne ici. »

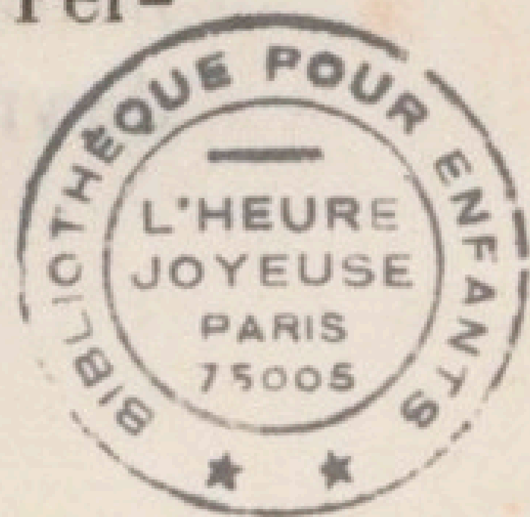
Aurore était à sa fenêtre. Elle se retourne à cette voix qu'elle aime, et laisse voir à Geneviève son visage inondé de larmes.

En un clin d'œil, celle-ci est auprès d'elle :

« Qu'y-a-t-il, Aurore, dit-elle, et pourquoi pleures-tu? »

Aurore désigne de la main le parc, l'étang, le bois, qu'elle admirait de sa fenêtre :

« Je pensais, lui répond-elle, que, dans ce superbe domaine, je dois vivre en étrangère. Personne n'a plaisir à me voir. »



Ainsi, tout comme Geneviève, la pauvre enfant avait été frappée de cette sorte de souffrance qui, à sa vue, avait mis son empreinte tant sur le front du baronnet que sur celui de mistress Greham.

Une fois encore, Geneviève est pensive. Une fois encore, elle est bientôt distraite : la cloche du château annonce le dîner.

Elle rentre dans sa chambre, et, à la hâte, procède à sa toilette.

En vingt minutes, elle et Aurore sont prêtes. Mistress Greham et sa jeune servante les ont habillées.

Elles se rendent alors à la bibliothèque. Mme la chanoinesse leur a conseillé d'y aller.

Mistress Greham les conduit. Elle ouvre doucement la porte, s'efface pour laisser passer les fillettes, et disparaît.

Aurore et Geneviève s'avancent. Toutes deux se tiennent par la main.

A leur vue, sir Leslie se soulève du fauteuil où il est étendu, les accueille par un sourire et une inclination de tête, et leur adresse quelques questions bienveillantes au sujet de leur installation.

Ginette est bientôt à son aise. Elle répond au baronnet qu'Aurore et elle sont installées comme de vraies princesses, que Croast-Worth est confor-

table et beau, et qu'elle n'a qu'un désir : faire avec son frère Stani une promenade en bateau sur le grand étang qu'elle a vu des fenêtres d'Aurore.

Ici, l'enfant s'arrête satisfaite : elle avait, croyait-elle, fort habilement manœuvré, ayant exprimé à propos, et cela en quatre mots, l'idée qui, tout à l'heure, lui avait traversé la tête. A savoir : la venue très prochaine à Croast-Worth de son frère.

Quelle ne fut point alors sa déconvenue !

Bien loin de lui parler de Stani, de lui dire qu'il était tout prêt, pour peu que cela pût lui être agréable, à l'inviter dès le soir même (nous le savons, la fillette avait sur les devoirs d'un parfait gentleman envers une femme — cette femme fût-elle Mlle Ginette — une opinion très arrêtée), sir Leslie avait pris tout à coup un air froid, sévère, et, cessant de s'occuper d'elle, s'était adressé à Aurore.

« Et vous, demanda-t-il à sa pupille, que désirez-vous, mon enfant ?

— Votre très prompt rétablissement, monsieur, répondit simplement Aurore.

— A la bonne heure ! murmura Geneviève, elle du moins a su trouver une réponse. Ce n'est point comme moi, hélas ! qui ai agi tout aussi sottement qu'aurait pu le faire Stani ! »

Mais...... à quoi songe le baronnet?

Loin d'exprimer à sa pupille le contentement qu'il éprouve à la trouver si parfaitement élevée, il se tait.

Ginette le regarde interdite.

Que fait-il ? De nouveau, il examine l'orpheline.

Peut-être cherche-t-il à retrouver dans les traits de l'enfant les traits de l'ami qu'il aimait.

Elle est là, debout devant lui, et près de la fenêtre, recevant en plein visage les dernières lueurs du jour.

En la voyant ainsi, Ginette se rappelle les propres termes de la lettre qu'elle a écrite au baronnet :

« Elle es grande, jolie, distinguée, parfaite », disait-elle en parlant d'Aurore, et vraiment, elle disait vrai.

Aussi, se penchant vers son hôte, lui glisse-t-elle à l'oreille :

« Ma belle-mère prétend que j'exagère. Cela peut être quelquefois; mais jamais quand il s'agit d'Aurore. Ne le trouvez-vous pas, monsieur? »

Puis, elle ajoute presque aussitôt :

« Ressemble-t-elle à son père ? A qui ressemble-t-elle, monsieur ? »

Le baronnet tressaille imperceptiblement, et, au lieu de répondre à Ginette, il dit très froidement à sa pupille :

« Asseyez-vous, je vous prie. Tenez, là, à ma gauche. »

Et il lui désigne un siège.

Aurore prend la chaise qui lui est indiquée, et Ginette fait la remarque que, lorsqu'elle est assise, son amie se trouve dans l'ombre.

Pour la seconde fois, la cloche du vieux manoir de Croast-Worth résonne : c'est le second coup du dîner.

Mme la chanoinesse fait son entrée dans la bibliothèque.

Au même instant, les grands laquais paraissent. Ils s'approchent de sa Seigneurie, qui prend leurs bras, et, précédé de ses hôtesses, passe ainsi à la salle à manger.

A table, Ginette mange peu, et parle moins encore.

Contre son habitude, elle est préoccupée, songeuse, et les objets de sa méditation sont deux questions qu'elle s'est posées :

1° Pourquoi sir Leslie Dudlow, baronnet, n'aime-t-il ni les étangs, ni les jeunes garçons?

2° Pourquoi sir Leslie Dudlow, baronnet, devient-il sombre quand il regarde sa pupille, la fille du colonel Merton?

Elle y pensa le soir. Elle y rêva la nuit.

Quant à Aurore, avant de s'endormir, age-

nouillée près de son lit, elle avait ainsi terminé sa prière :

« Faites, mon Dieu, que mon tuteur m'aime! «





XIII

Les trois sacs de mademoiselle Ginette.

Le lendemain de ce jour, dès sept heures du matin, Ginette eut avec mistress Greham l'intéressante conversation suivante :

« Mistress Greham, sir Leslie aime-t-il les enfants ?

— Oui, miss Geneviève, quand ces enfants vous ressemblent ou ressemblent à miss Merton.

— Ah! vraiment! Dans ce cas, il n'est point exclusif, Aurore et moi n'étant, hélas! que bien trop dissemblables. Elle est jolie; je suis laide. Elle est posée; je suis espiègle. Elle est sensée; je suis folle. Elle est.... je suis .... Enfin n'im-

porte ! De cela, je conclus que sir Leslie aime les filles, en général. Et les garçons?

— Les garçons ! miss Geneviève.

— Oui, les garçons, mistress Greham. Vous êtes choquée peut-être de l'intérêt que je porte aux garçons.... Ah ! c'est que, voyez-vous, j'ai un frère, et je l'aime beaucoup. Il s'appelle Stani. Je pense bien souvent à lui. Et tenez, ma bonne mistress Greham, continua négligemment Geneviève en roulant ses cheveux sur ses doigts, hier à notre arrivée, pendant que j'étais chez Aurore et que, de sa fenêtre, j'admirais le grand étang du parc, je me disais : « Oh ! si comme moi Stani le voyait, il vendrait son droit d'aînesse — il est mon aîné d'un peu plus d'une année — pour s'y promener en bateau. »

Tandis qu'elle débitait cette tirade, ni trop vite, ni trop lentement, la maligne fillette ne perdait pas de vue son interlocutrice.

De son même pas méthodique et presque automatique, la digne femme de charge, tout en prêtant à l'enfant une oreille attentive, allait et venait dans la chambre, y mettait un peu d'ordre. A un moment donné — et ce moment était précisément celui où Geneviève avait parlé de l'étang — ses vieilles mains furent prises d'un léger tremblement.

L'espiègle ne dit rien, mais en fit la remarque,

et cette remarque, à l'instant, elle la mit dans son sac *aux réserves.*

Ceci demande un mot d'explication.

Nous le savons, Ginette avait un tour d'esprit à elle. Elle aimait les comparaisons, se plaisait au rébus, employait parfois l'apologue, et s'entendait aux inventions.

« Dans mon cerveau, disait-elle, se trouvent trois sacs d'égale dimension : le sac *aux mystères* (elle appelait *mystère* tout ce qui l'étonnait — et les étonnements de Geneviève étaient fréquents), le sac *aux malices* et le sac *aux réserves*. Dans le premier, je cherche ; dans le second, je puise ; dans le troisième, je mets. »

Nous le voyons, Geneviève, pour l'ordinaire véritable *brouillon*, procédait néanmoins quelquefois avec une certaine méthode.

Ainsi, à Croast-Worth, ayant ouvert imprudemment le sac *aux mystères*, — il était plein ! — elle avait aussitôt trouvé dans le sac *aux malices* les éléments de la conversation qu'elle avait avec mistress Greham, mettant soigneusement dans le sac *aux réserves* les diverses observations résultant de cette conversation.

Cependant mistress Greham ne lui donnant pas de réponse, et Ginette n'osant point insister, il se fit un assez long silence.

Puis, l'enfant, changeant ses batteries, reprit :

« Figurez-vous, mistress Greham que je sais que vous êtes très bonne. Devinez qui me l'a appris ? »

Mistress Greham assura qu'elle ne s'en doutait nullement.

« Mais c'est Aurore, s'écria Ginette, Aurore qui se souvenait à merveille de vous. »

Mistress Greham affirma qu'elle était à la fois honorée et touchée du souvenir de miss Merton.

« Savez-vous, mistress Greham, affirma à son tour la fillette qu'Aurore vous a reconnue tout de suite. »

Mistress Greham avoua que, pour elle, il n'en avait point été de même. Mais à cela, rien de bien étonnant : Miss Merton avait tellement grandi, tellement embelli, que......

« Ah! vous aussi, vous la trouvez donc belle? interrompit très vivement l'espiègle. Eh bien! voyez ce que c'est, j'aurais cru le contraire, tant, en la regardant, vous prenez un air affligé. »

Le même tremblement de mains qui, tout à l'heure, avait frappé Ginette, la frappa encore une fois. Et comme la femme de charge paraissait ne vouloir pas répondre, elle reprit :

« Je parle si mal l'anglais! ma bonne mistress Greham; peut-être avez-vous quelque peine à m'entendre? »

(La conversation de Ginette et de mistress Gre-

ham avait lieu en anglais : la femme de charge ne comprenant pas le français.)

Mistress Greham assura que miss Geneviève, bien que faisant des fautes très fréquentes, s'exprimait néanmoins assez facilement, et avait un accent parfait.

Cette assurance causa à l'enfant une satisfaction profonde.

« Là ! fit-elle, devant ce témoignage, que pourrait dire ma belle-mère ? Je le savais bien, moi : pour parler une langue, pour se faire comprendre, du moins, — et c'est là l'essentiel ; le reste est du superflu, — il n'est pas nécessaire de la *baragouiner* du matin jusqu'au soir. Il s'agit simplement d'avoir de l'aplomb. J'en suis une preuve évidente. »

La fillette oubliait que, depuis son berceau, elle était entourée d'anglaises, et qu'à la table de son père, on ne s'exprimait qu'en anglais.

Après cette digression, Ginette se leva, fit deux ou trois tours dans sa chambre, et, revenant au sujet qui la préoccupait :

« A qui ressemble Aurore, mistress Greham ? demanda-t-elle. Ressemble-t-elle à son père ?

— Non, en vérité, répondit cette fois la digne femme de charge, non, en vérité, miss Geneviève, miss Merton ne ressemble pas au colonel Merton. »

Et prétextant quelques ordres à donner, elle quitta l'enfant sur-le-champ.

Mistress Greham une fois sortie, Geneviève courut chez Aurore et lui dit :

« J'en étais sûre, ma chère, il y a là quelque mystère.

— Où ça, là, ma Ginette? » demanda en souriant Aurore.

Geneviève s'approcha d'elle, et l'embrassant bien tendrement :

« Là, dit-elle, dans ce joli visage que je baise, et puis — elle étendit le doigt vers la fenêtre — dans le grand étang de là-bas. »

Et elle raconta mot pour mot à Aurore sa conversation avec mistress Greham.

Après, les deux amies demeurèrent pensives : Ginette composant à l'instant dans sa tête un drame, un affreux accident de pêche ou de bateau devant s'être passé sur l'étang du parc; et Aurore songeant à l'impression pénible que sa vue, que le son de sa voix, avaient produite sur son tuteur, sur mistress Greham, et plus encore, précédemment, sur un inconnu, sur John......

Mais alors on frappa à la porte.

« Entrez », dit Geneviève.

Jessie entra.

Jessie était cette jeune servante de mistress Greham, qui, la veille au soir, avait aidé à habiller nos deux *Inséparables*.

Elle portait sur un plateau d'argent le thé de miss Aurore et le chocolat à la crème de miss Geneviève.

Ayant déposé le tout sur une table, elle servit les deux jeunes *misses*, et demanda les ordres pour la toilette du matin.

Les ordres furent simples et précis : Jessie agirait à sa guise.

Par bonheur, Jessie ne manquait pas de goût. Elle prit dans les malles, qui n'étaient point encore défaites, deux robes appropriées au temps et à la saison, et, fort habilement, en revêtit ces demoiselles. Ensuite elle lissa l'épaisse chevelure de Ginette et boucla les beaux cheveux d'Aurore. Puis, son service terminé, rouge de plaisir et de contentement, elle retourna chez mistress Greham :

Ginette lui avait donné plusieurs jolis rubans dont elle comptait se faire des cravates, et Aurore lui avait fait présent d'une boucle de ceinture en nacre.

Les deux *Inséparables* ne virent le baronnet qu'entre onze heures et midi, au moment de se mettre à table.

Ginette, alors, fit tout bas la remarque que sir Leslie avait l'air bien portant.

En effet, sir Leslie se sentait beaucoup mieux. Ses douleurs s'apaisaient; il reprenait des forces. Il se tenait debout, et faisait quelques pas sans le secours de ses deux grands laquais.

Encore deux ou trois jours, et il serait complètement guéri.

Dans toute maladie, le moral influant incontestablement sur le physique, un événement heureux ou fortuit qui entraîne après soi un changement d'habitudes, une joie du cœur, un calme de l'esprit, amène très souvent une amélioration notable, et quelquefois subite, dans l'état d'un malade et surtout d'un convalescent.

Sir Leslie avait — nous le voyons — subi cette loi bienfaisante et commune. Entouré maintenant, arraché à sa solitude et au *spleen* qui, peu à peu, l'envahissait, il redevenait lui, reprenait sa vigueur morale, et ses membres s'en ressentaient.

Comme le déjeuner touchait à sa fin, mistress Greham entra, apportant le courrier. Il était, ce jour-là, assez considérable.

Outre tous ses journaux, sir Leslie avait, pour sa part, quatre lettres; Mme la chanoinesse, cinq; Mlle de P..., une, et Geneviève, deux: l'une de son père et l'autre de son frère Stani.

Aurore seule n'avait rien.

Ginette lui tendit la lettre de son frère :

« Déchiffre-la, dit-elle, pendant que, moi, je lirai celle de papa. A l'avenir, d'ailleurs, Stani t'adressera ses fréquentes épîtres. Je vais le lui recommander : il me serait insupportable de penser qu'ici, tout comme à Paris, tu ne recevrais pas de lettres. »

Elle avait dit cela sans arrière-pensée ; mais, une idée lui venant, elle ajouta bientôt avec intention :

« Et ce sera, ma chère, une juste compensation. A Paris, tu écris deux fois l'an à quelqu'un de ma connaissance, sans recevoir de ce quelqu'un la plus laconique réponse. A Croast-Worth, tu recevras force réponses, sans avoir eu la peine d'écrire un seul mot. »

Après, elle se tut et regarda le baronnet.

Vraiment, Ginette avait un regard éloquent ! En ce moment, ce regard semblait dire :

« Eh bien ! sir Leslie, n'avez-vous pas compris ? Dois-je avec vous mettre les points sur les i, et vous dire que si j'étais votre pupille et que vous fussiez mon tuteur, je voudrais vous écrire pour le moins chaque mois, et, pour le moins aussi, recevoir dans l'année douze longues réponses. »

Depuis sept ans déjà qu'Aurore lui écrivait pour le premier jour de l'année et pour le jour

de son anniversaire, le baronnet n'avait jamais répondu à l'enfant.

Le baronnet avait saisi ce langage des yeux. Un peu plus tard, Ginette en eut la preuve.

Pauvre Ginette! Avec son humeur mobile, elle riait tout à l'heure; maintenant, elle pleure.

Après avoir lu la belle lettre de son père, une lettre pleine de tendresse et remplie de sages recommandations, ce fut le tour de celle de son frère.

Elle était courte, monotone.

Stani s'ennuyait! N'étant plus tout à fait malade, et pas encore tout à fait guéri, il s'ennuyait.... s'ennuyait.... s'ennuyait....

Des larmes mouillèrent les yeux de la fillette, et bientôt inondèrent ses joues.

« Eh bien! qu'est-ce, ma mie? interrogea la chanoinesse. Que vous mande messire Stani?

— Stani s'ennuie! répondit Geneviève, tandis que, comme moi, il pourrait s'amuser.

— S'amuser! répéta lentement Mme la chanoinesse. Ah! voilà le grand mot du jour. S'amuser!... Ma mie, vous seriez-vous imaginé que l'existence est une fête et que la vie est un tournoi? En ce cas, vous êtes dans l'erreur. Donnez à votre frère le conseil suivant :

« Veux-tu, à l'avenir, éviter l'ennui : d'un franc paresseux que tu es, deviens un écolier modèle. »

Et, s'adressant au baronnet :

« N'êtes-vous pas de mon avis? » demanda-t-elle.

Sir Leslie répondit :

« En tous points, madame la chanoinesse.

— Oh! ma tante, oh! monsieur, se récria l'enfant, comme on voit bien que vous n'avez pas eu de frère! »

A cette exclamation inattendue, la chanoinesse fronça quelque peu le sourcil, et il sembla à Geneviève qu'une teinte d'amère tristesse avait couvert, à l'instant même, le visage du baronnet.

« Allons bon! se dit la fillette, il paraît que j'ai *fait un four!* »

Et fidèle à son habitude, elle mit dans le sac *aux réserves* sa nouvelle observation.

Puis, sans songer davantage à Stani, elle chercha en son esprit la cause plus ou moins probable d'une émotion qui l'étonnait.

Sa recherche ne fut pas bien longue. Elle s'était trompée : le baronnet avait ou avait eu un frère, un frère dont on ne parlait point.... Pourquoi?

Et, comme toujours, le *pourquoi* de Ginette fut aussitôt suivi de douze *parce que*. Ajoutons que ces *parce que* étaient tous, sans exception, plus l'un, plus l'autre, invraisemblables.

Rendons pourtant justice à la sagacité de Geneviève : Sir Leslie avait eu un frère.... un frère dont il était l'aîné de tout près de quinze ans.

Sa mère, en mourant, — depuis cinq mois elle était veuve — le lui avait confié. « Sois son père et sa mère », lui avait-elle dit. Sir Leslie le lui avait promis. Il avait alors un peu plus de vingt ans; Richard en avait six, à peine.

Tout entier à ses nouveaux devoirs, le jeune homme, dès lors, se renferma à Croast-Worth, y vécut d'une vie sérieuse, solitaire, afin de se mieux consacrer à cet enfant, cher legs de sa mère, désormais son unique affection.

Huit années se passèrent. Richard avait grandi. C'était un beau garçon, hardi, aventureux, très prompt aux enthousiasmes, aux joies folles, aux désespoirs violents; mais généreux, loyal et aimant.

Sir Leslie était d'autant plus fier de lui que, pour Richard, son aîné était tout, comme Croast-Worth, jusqu'ici, avait été son univers.

Mais le moment était venu où ce château, son berceau cependant, ne devait plus suffire au jeune adolescent.

Déjà, il trouvait son horizon borné; il rêvait de voyages; il soupirait après la liberté.

Ingrat enfant! Sa cage était pourtant dorée, et son frère était pour lui si bon!

Durant l'été de 1863 (Richard avait un peu plus de seize ans), sir Leslie reçut une visite, celle de Guillaume Merton, alors major, plus tard colonel, son ancien condisciple d'Eton et son meilleur ami.

Il était envoyé aux Indes Orientales, et parla longuement de ce pays du soleil, merveilleux et étrange à la fois, où, à côté de la ville renfermant le confort, le luxe, les recherches de la civilisation européenne, se trouvent la vaste plaine fourrée couverte de roseaux, repaire et domaine du tigre, et la hutte en bambou, asile des populations cuivrées.

Richard l'écouta.... Dès lors, il fut fixé : il irait, lui aussi, aux Indes. Peu après, il confia ce projet à son frère.

Celui-ci crut d'abord à une fantaisie passagère, et ne s'en émut point.

« Finissez avant tout vos études, dit-il. Dans quelques mois Cambridge vous ouvrira ses portes. L'époque des voyages est encore loin pour vous. »

Richard insista. Sir Leslie fut inébranlable, et prêcha la raison à ce jeune insensé, qui, bientôt, se cabrant, tenta de résister.

Sir Leslie, alors, parla avec autorité :

« J'ai marqué votre place, non dans la jungle, déclara-t-il ; mais sur les bancs de l'Université. Malheur à vous si vous l'oubliiez. »

A quelque temps de là, sir Leslie fut mandé pour affaire dans un comté du sud, où il passa une semaine.

Quand il revint, Richard était parti, lui laissant comme adieu la lettre qui suit :

« Pardonnez-moi, mon frère : je vous quitte! L'inconnu m'attire, me fascine : il me faut un air plus pur; il me faut un soleil plus chaud.

« J'emmène avec moi mon fidèle Polew (c'était le bon vieillard qui, depuis son enfance, le soignait, le servait), ne vous inquiétez donc pas; mais qu'un mot de votre main chérie me dise au plus vite que vous m'aimez toujours, que vous me pardonnez. »

« Votre Richard. »

Le premier sentiment de sir Leslie en lisant cette lettre fut la douleur. Le second fut la colère. L'ingrat l'abandonnait! Le rebelle partait malgré sa défense formelle!

Puis il alla à Southampton : il voulait savoir, il saurait le nom du navire emportant la moitié de son cœur.

Là, il apprit que le jeune homme, en compagnie de son vieux domestique, s'était embarqué, il y avait cinq jours déjà, sur l'*Ananta*, en partance pour les Indes anglaises.

Un moment, il songea à courir après le fugitif, à mettre sa tendresse au-dessus de sa dignité; mais il se ravisa :

« Non, dit-il, j'écrirai à Merton : lui, me le fera ramener. »

Hélas ! l'*Ananta* ne devait jamais atteindre Calcutta.

Sombra-t-il dans une tempête? Devint-il la proie du feu? Nul ne le sut jamais : il fut perdu corps et biens. . . . .

Les grandes âmes, dit-on, grandissent encore dans l'épreuve.

Sir Leslie frappé dans sa seule affection ne connut pas la défaillance; mais il ne parla plus jamais de son frère, le sourire s'effaça de ses lèvres, et, après seize longues années, sa douleur était encore si cuisante qu'il écrivait à l'amie de sa mère : « Mon *vieux chagrin* m'étreint le cœur ».

Cependant Geneviève, fatiguée de se faire *in petto* demandes et réponses, laissa là ses *trois sacs*, et se mit à regarder le ciel.

Or, depuis quelques instants, le ciel se couvrait de nuages et la pluie commençait à tomber. Les gouttes, d'abord petites et peu serrées, devinrent tout à coup très grosses et pressées. Bientôt ce fut un vrai déluge.

15

« Oh! mon Dieu, murmura l'espiègle, voilà qu'il pleut comme aux Moussières! »

Puis elle courut à la fenêtre, qu'au bout de cinq secondes elle quitta brusquement.

En revenant à sa place, ayant eu à passer auprès du baronnet, elle s'arrêta devant lui.

Entre sir Leslie et l'enfant eut lieu alors le dialogue suivant :

« Sir Leslie, je n'aime pas la pluie. Et vous?

— Moi, je l'aime, mademoiselle Geneviève.

— Oh!... Serait-ce par hasard bizarrerie?... originalité?...

— Non. C'est reconnaissance.

— Comment? Pourquoi?

— N'est-ce pas à la pluie que je dois de recevoir sous mon toit une charmante espiègle qu'on nomme mademoiselle Ginette. »

« Il a raison, pensa l'enfant : s'il avait fait beau aux Moussières, Aurore et moi, nous y serions encore. »

Et souriant et rougissant :

« Vrai, dit-elle tout haut, vous me trouvez charmante? Ce compliment n'est point ce que papa appelle de la *monnaie courante*?

— Nullement. Bien que très affaiblie, c'est l'expression de ma pensée.

— Et vous m'aimez un peu?

— Je vous aime beaucoup.

— En ce cas, sir Leslie, faites-moi un plaisir : dites-moi Ginette tout court.

— Mais........

— Cela vous choque ! Oh ! je n'ai pas douze ans sonnés. Et puis, tenez, je connais un moyen de tout arranger. Il est excellent, ce moyen.

— En vérité ! Vous piquez ma curiosité.

— Si vous vouliez, sir Leslie, continua la fillette, Aurore cesserait de vous dire *monsieur*.

— Quel rapport entre Aurore et le sujet qui nous occupe ?

— Attendez. Elle vous dirait *tuteur* ou *mon tuteur*. Quoi de plus naturel ! elle est votre pupille. Le voulez-vous ?

— Bien volontiers.

— Bon. Maintenant, écoutez :

« Je suis presque la sœur d'Aurore. Tout est commun entre nous : j'ai partagé souvent avec elle papa ; quant à Stani, je crois — le monstre ! — qu'il l'aime mieux que moi. Cela étant donné, Aurore me cédera — ah ! vous pouvez n'en pas douter — la moitié de ses droits de pupille. Je vous appellerai *tuteur*. Au fait, pour un temps, vous avez ma tutelle. Et comme il est tout à fait dans les règles qu'un tuteur n'emploie pas à l'égard de sa pupille le cérémonieux *mademoiselle*, en me parlant, ou en parlant de moi, vous direz Ginette tout court.

« Est-ce convenu, *mon tuteur?*

— C'est convenu, *ma pupille.* »

Ginette courut à son amie, et l'amenant auprès du baronnet :

« Ne sois pas jalouse, ma belle, lui dit-elle : je te présente *mon tuteur.* »

Aurore, mise en deux mots au courant de la situation nouvelle que Geneviève, de par elle-même, venait de se donner dans la maison du baronnet, Aurore se montra satisfaite, et déclara qu'en parcourant la France et l'Angleterre, on ne pourrait trouver une seconde Ginette pour l'esprit et le cœur.

« Ce n'est pas tout, Aurore, reprit bientôt l'espiègle, j'ai aussi travaillé pour toi. Écoute-moi :

« Désormais, dans ta bouche, plus de cérémonieux *monsieur*, mais, à sa place, un tendre *mon tuteur*. Sir Leslie ne demande pas mieux; et puis papa dit — tu sais, papa ne se trompe jamais — que les appellations affectueuses entre parents nous lient. Et c'est bien vrai. Dis *tuteur* à sir Leslie : tu seras alors pour lui presque sa fille; dis-lui *monsieur*, tu restes ce que tu es, presque une étrangère ! »

Et s'adressant au baronnet, Ginette demanda :

« Que dites-vous de mon petit discours?

— Je dis, répondit sir Leslie, que la sagesse, en sa folie plus sage que nous tous, parle au-

jourd'hui par votre bouche : ses leçons en paraissent plus douces. »

Puis se tournant vers sa véritable pupille, le baronnet continua :

« Aurore, approchez-vous. Donnez-moi votre main. Jusqu'ici, mon enfant, je vous ai beaucoup négligée ; à l'avenir, cela ne sera plus. Je veux vous voir chaque année ; je veux recevoir de vous de longues et très fréquentes lettres, auxquelles je répondrai (il avait dit cela en regardant Ginette) ; je veux enfin, Aurore Merton, je veux que vous voyiez en moi le père que vous avez perdu. Et vous, enfant, le voulez-vous ? »

D'un mouvement spontané, Aurore se jeta dans les bras qui s'ouvraient pour elle.

« Ah ! mon tuteur, je vous aime ! » dit-elle.

A quelques pas de là, Mme la chanoinesse suivait des oreilles et des yeux cette petite scène.

Quand arriva le dénouement :

« Est-ce bien là Aurore ? murmura-t-elle. Cette enfant aurait donc du cœur ?

— En auriez-vous douté, madame la chanoinesse ? lui demanda sa jeune parente, Germaine, assise à ses côtés.

— Depuis neuf ans, je n'ai trouvé en elle que réserve et froideur.

— Lui avez-vous jamais offert d'être sa mère? » demanda encore Germaine.

La chanoinesse ne répondit pas.





XIV

Au cottage.

La lettre reçue par Germaine de P.... le lendemain de son arrivée au château de Croast-Worth était de sa vieille amie, la bonne miss Barbara, cette même Barbara Hutley, nièce par alliance de M. Harrisson, lequel, en mourant, l'avait désignée pour son héritière.

On se souvient, à ce sujet, du procès que miss Barbara eut à soutenir contre le propre neveu de M. Harrisson. On se souvient également qu'elle avait gagné ce procès. On se souvient enfin qu'Arthur Camway, fameux avocat du Yorkshire, s'était empressé d'en donner la nou-

velle à son noble client, le baronnet Dudlow, sachant par là lui causer une satisfaction réelle.

Et en effet, — nous l'avons déjà dit — sir Leslie préférait de beaucoup le voisinage inoffensif d'une vieille demoiselle anglaise, et même de toutes les vieilles demoiselles de la vieille Angleterre, à celui d'un esprit inquiet, turbulent, infiniment trop progressiste comme l'était le neveu de son vieil ami Harrisson.

Tant qu'avait duré ce procès — et il avait duré longtemps — miss Barbara n'en avait point parlé à Mlle de P.... Elle ignorait que le Cottage (c'était — nous le savons — le nom de la propriété objet du litige entre la nièce et le neveu) fût proche de Croast-Worth. L'eût-elle su d'ailleurs qu'elle ne lui en eût pas parlé davantage, ne pouvant prévoir en aucune façon qu'un jour la jeune orpheline serait l'hôtesse du baronnet Dudlow.

Mais lorsque l'heureuse nouvelle du gain de son procès arriva à miss Barbara, lorsque surtout cette nouvelle, coïncidant avec celle du départ de sa jeune amie pour le Yorkshire, eut doublé de prix à ses yeux, elle résolut de lui en faire part sur l'heure.

Une indisposition subite et passagère l'ayant contrainte alors d'ajourner son projet, ce fut dans une seule et même lettre qu'elle apprit à

la fois à Germaine et sa qualité d'héritière, et son arrivée très prochaine à quelques milles du lieu où elle, Germaine, se trouvait.

Celle-ci en ressentit une profonde joie.

Elle aimait miss Barbara qui, l'ayant connue tout enfant au couvent de la Visitation, s'était, de son côté, attachée à elle.

Cependant, soit circonspection, soit réserve, aimant très peu d'ailleurs à occuper les autres d'elle, elle ne fit part du contenu de sa lettre que la veille du jour où miss Barbara devait arriver au Cottage.

Elle demanda alors l'agrément de la chanoinesse pour aller la toute première souhaiter la bienvenue à sa vieille et excellente amie.

Mme la chanoinesse accorda volontiers l'autorisation demandée, et Ginette et Aurore ayant désiré se joindre à Mlle de P..., il fut convenu que gouvernante et élèves partiraient de bonne heure le surlendemain matin, et passeraient au Cottage la journée tout entière.

Ginette transportée de joie, ravie, courut chez sir Leslie le prier de leur céder pour le mardi suivant (on était au dimanche), et pour une visite importante, une de ses voitures.

Elle avait grande envie du mail-coach, ce mail-coach que sir Leslie avait eu la bonté de leur envoyer à la gare de L..., lors de leur arrivée

dans le Yorkshire, afin qu'elles n'eussent pas à prendre une voiture de louage. Ce mail-coach était en vérité très confortable ; et puis, comme cette fois on n'avait pas de bagages, comme surtout Mme la chanoinesse ne venait pas au Cottage, Aurore, Germaine et elle (Ginette) monteraient sur l'impériale. Oh! que ce serait amusant!

Le baronnet fut surpris d'entendre nommer par la fillette le Cottage, mais ne se permit point de faire, à cet égard, une seule question.

Il répondit à l'enfant qu'en son château, voitures, chevaux et gens étaient à la disposition de ses hôtesses, et l'enfant le remercia.

Au repas qui suivit la courte apparition de Ginette chez sir Leslie, tout naturellement on parla du Cottage.

Alors le baronnet apprit ce qui pourrait paraître une étrange coïncidence à ceux qui ne sauraient pas reconnaître dans les jeux singuliers du hasard les voies divines de la Providence. A savoir : l'amitié unissant Mlle de P.... à l'héritière (à lui encore inconnue) de son vieil ami Harrisson.

« *Mon tuteur*, s'écria tout à coup Geneviève, *mon tuteur*, si vous veniez avec nous? »

Aurore, elle, ne dit rien; mais dans ses yeux

aurait pu se lire la pareille prière, si Aurore eût levé les yeux.

Ses beaux yeux bleus! maintenant, la pauvre enfant les tenait bien souvent baissés : chaque fois que son tuteur pouvait la regarder. De même, elle parlait peu en sa présence.

Une exquise délicatesse l'avait, en cela, guidée.

Elle voulait épargner à sir Leslie l'impression pénible, douloureuse, que sa vue, que le son de sa voix lui faisaient toujours éprouver.

Et tandis que Ginette cherchait sans le trouver le pourquoi de cette étrange chose, Aurore, elle, s'effaçait, voilait l'éclat de son regard, le timbre de sa voix, dès qu'elle était auprès de son tuteur.

Le baronnet l'avait-il devinée? On serait tenté de le croire.

Parfois, lorsque l'enfant, malgré les supplications de son amie, s'obstinait à garder le silence, à se tenir à l'écart, il arrivait que sir Leslie lui jetait à la dérobée un regard de tendresse et de reconnaissance.

« Ginette a raison, approuva bientôt la chanoinesse, en s'adressant au baronnet (il s'agissait — nous le savons — d'entraîner sir Leslie au Cottage). Que vous en semble, mon cher ami? »

Il semblait à sir Leslie qu'il lui serait très

agréable d'être le chevalier de Mlle de P.... et de ses *deux* pupilles. Il lui semblait aussi que son devoir étant de faire une visite à miss Barbara Hutley, le mieux était de la faire de suite.

Se trouvant d'ailleurs entièrement guéri, il eût eu bien mauvaise grâce à répondre par un refus.

Il accepta donc, et son acceptation causa une joie unanime.

Le surlendemain cependant, nos jeunes héroïnes se rendaient seules au Cottage.

La veille au soir, une affaire urgente avait appelé sir Leslie à Londres. Il comptait y passer de trois à quatre jours.

C'était pour les fillettes un désappointement, et, le long de la route, elles en furent chagrines

Mais quand elles aperçurent, au pied de la colline, cachée dans la verdure, la jolie maison blanche tapissée de lierre et de plantes grimpantes que M. Harrisson avait nommée le Cottage, quand surtout elles remarquèrent à l'une des fenêtres, garnies de persiennes grises, la figure anguleuse de miss Barbara, elles oublièrent leur déconvenue pour être tout au plaisir qu'allait éprouver la vieille demoiselle à les recevoir sous son toit.

Miss Barbara les vit, poussa un cri de surprise et de joie (elle n'espérait pas sitôt sa jeune amie Germaine), et bientôt sa maigre personne se

trouva sur le petit perron de son habitation, et, du perron, à la grille de son domaine.

Elle prit alors Germaine dans ses bras, et Dieu sait qu'ils étaient assez longs ses bras pour enserrer deux fois la taille si mignonne de la charmante gouvernante.

En même temps, elle répétait : « *Oh! my dear! my dear!* » (oh! ma chère! ma chère!) Elle était si émue cette excellente miss Barbara, qu'elle ne pouvait trouver d'autres paroles.

Toutefois, sa première émotion passée, elle embrassa Aurore et Geneviève, s'enquit des nouvelles de Mme la chanoinesse, et fit à ses hôtesses les honneurs de sa maison.

Puis, elle se rendit avec elles au parloir, appela sa servante, demanda des tasses, de la crème, du beurre, du sucre, des gâteaux, et, munie d'une bouilloire remplie d'eau bouillante, se mit incontinent à préparer du thé.

« C'est égal, disait à demi voix Geneviève à Aurore, tandis que miss Barbara, sa montre d'or à la main, surveillait l'infusion de ce que la fillette avait l'irrévérence de nommer une *tisane détestable*, c'est égal, ma chère, ses cheveux ont encore rougi..... Bon Dieu! mais les voilà du rouge de ses joues!.... »

Soit effet du bonheur, soit résultat de la surprise, le teint de miss Barbara, assez coloré

d'habitude, en cet instant, tournait au cramoisi.

« Et dire, continua l'espiègle, — sans souci du « Tais-toi donc, Ginette, c'est très mal cela, » que lui adressait son amie — dire qu'en un jour de sottise (Stani affirmerait que ces jours-là, pour moi, se renouvellent trois cent soixante-cinq fois dans les années ordinaires, et trois cent soixante-six dans les années bissextiles; mais Stani n'a pas le sens commun !) dire que j'ai pu la prendre, elle!.... pour Mlle Germaine de P.... »

Et à ce souvenir, comme six semaines auparavant au sortir du catéchisme, Geneviève partit d'un grand éclat de rire.

Miss Barbara se retourna. Accusa-t-elle la fillette de s'amuser à ses dépens? C'est peu probable : miss Barbara, étant très bonne, soupçonnait rarement le mal chez les autres.

Cependant Ginette se sentit, à son tour, devenir cramoisie; elle baissa la tête. Si pourtant la vieille demoiselle avait entendu ses paroles!... Si surtout elle en avait été blessée!...

Et, confuse et repentante, l'enfant, dont le cœur était bon, tout aussitôt, se mit à chercher un moyen de réparer sa faute.

Elle ne trouva que le suivant :

Inviter miss Barbara à passer la journée du lendemain à Croast-Worth, avec elle.

« De cette façon, pensait l'espiègle, si elle est

fâchée contre moi, sa fâcherie ne tiendra pas longtemps. »

Mais alors elle vit que son projet, quelque excellent qu'il fût, péchait néanmoins par la base : adresser une invitation en son nom serait faire une inconvenance. Elle se ravisa.

Elle se glissa auprès de Mlle de P..., et, fort habilement, lui souffla à l'oreille :

« Quoi que je dise, *ma cousine*, je vous en prie, ne me démentez pas. »

Puis, s'approchant de miss Barbara :

« Miss Hutley, commença-t-elle, ma tante, Mme la chanoinesse des Moussières, serait heureuse que vous vinssiez à Croast-Worth passer avec elle la journée de demain.

« Si vous y consentiez, elle vous enverrait chercher en voiture, et vous ferait reconduire le soir. »

Et comme miss Barbara la regardait quelque peu étonnée :

« Oh ! je sais bien que ce n'est pas *correct*, reprit aussitôt la fillette. Ma tante eût dû vous écrire un billet, ou tout au moins charger Mlle de P.... de lui servir d'interprète. Que voulez-vous ! ma tante a la bonté de me gâter beaucoup.... et j'obtiens aussi beaucoup d'elle !

« Ma chère miss Barbara, ajouta ensuite l'enfant, embrassant la vieille demoiselle, j'ai si

grand plaisir à vous faire cette invitation moi-même que, pour un tout petit vice de forme, vous n'allez pas me refuser ! »

Non certes, miss Hutley ne songeait pas à refuser. Elle était à la fois charmée de l'amabilité de miss Geneviève et flattée de l'honneur que lui faisait Mme la chanoinesse. Cependant, un point noir obscurcissait son horizon.

Ce point noir avait un nom : *Sir Leslie Dudlow, baronnet.*

Miss Barbara, timide et quelque peu sauvage, comme le sont pour l'ordinaire les personnes que leur pauvreté a tenues éloignées de la scène du monde, miss Barbara, dis-je, sentait pâlir l'éclatant vermillon de ses joues à la seule pensée d'une présentation à son compatriote, ce noble gentleman que l'on disait si froid,si digne, si hautain.

Elle s'en ouvrit tout simplement à Germaine et aux deux fillettes.

La gaieté de Ginette, alors, lui revint :

« Lui ! s'écria-t-elle, lui ! sir Leslie ! le cher tuteur de mon cœur ! vous causer une telle frayeur à vous, ma bonne miss Barbara ! Mais il n'est point un ogre; il est la bonté même; il devait venir vous voir aujourd'hui avec nous.

« Rassurez-vous, d'ailleurs, ajouta-t-elle, sir Leslie est à Londres : vous ne le verrez pas demain. »

Le point noir ayant disparu, miss Barbara accepta.

Elle irait dès le lendemain présenter ses devoirs à Mme la chanoinesse. Elle arriverait à Croast-Worth à neuf heures du matin, et y resterait volontiers jusqu'au soir. Mais elle priait que, pour elle, on ne dérangeât aucun des gens du baronnet : elle possédait une voiture, un mylord peint en jaune qui avait fort bon air. Il faisait partie de l'héritage de M. Harrisson, ainsi que Midge, un vieux petit cheval, à l'allure encore trottinante, que Ben, le neveu de sa servante, conduirait.

Les choses ayant été ainsi réglées, chacun (y compris Geneviève, qui avait à cœur de réparer complètement sa récente sottise) prit, en s'extasiant sur sa saveur extraordinaire, le thé confectionné par miss Barbara, en y joignant force petits gâteaux.

Puis, on visita le jardin; puis, on joua à mille jeux divers; puis, on dîna; puis, on fit une grande et belle promenade; puis, on *luncha* sur l'herbe; puis, etc., etc.

Ah! les heures ne parurent pas longues à nos trois jeunes héroïnes, non plus qu'à miss Barbara.

Rien ne passe aussi vite, d'ailleurs, qu'une journée très agréable. Elle est à peine commencée

que, pour ainsi parler, on en voit arriver la fin, et l'on s'écrie :

« Quoi! déjà! »

Ce « Quoi! déjà! » nos jeunes héroïnes le dirent toutes à la fois lorsque, vers sept heures du soir, le vieux Michel, qui avait accompagné ces demoiselles au Cottage, vint annoncer que la voiture était avancée.

C'était le signal du départ : il fallut alors se quitter.

On embrassa la bonne miss Barbara, on la remercia de ses bontés, on lui dit qu'on s'était amusé chez elle; surtout, on lui rappela sa promesse par ces deux mots :

« A demain.

— A demain, » répéta la vieille demoiselle.

En disant à miss Barbara :

« Ma tante a la bonté de me gâter beaucoup, et j'obtiens aussi beaucoup d'elle, » Ginette n'avait point par trop amplifié : Mme la chanoinesse avait réellement un grand faible pour elle.

Ginette le savait, et, sans en abuser, en usait avec assurance.

C'est ainsi qu'en revenant à Croast-Worth le soir de la journée passée au Cottage, après l'humble aveu de sa faute et de l'invitation qui avait aussitôt suivi, après une réprimande très

sévère de la part de la chanoinesse, non pas tant sur sa faute même — bien que la moquerie fût, à coup sûr, un grand défaut — que sur la manière dont, en voulant la réparer, elle avait, sans s'en douter peut-être, sinon menti, du moins blessé la vérité, Ginette, au moyen de promesses appuyées de quelques caresses, avait aisément obtenu son pardon.

C'est ainsi que le lendemain à midi et demi, miss Barbara n'ayant point encore paru (on l'attendait à Croast-Worth vers dix heures du matin), et Mlle de P.... s'inquiétant d'un retard qu'elle ne pouvait pas s'expliquer, — sa vieille amie étant, quant à l'exactitude, un chronomètre vivant — la fillette avait encore obtenu de « sa très bonne tante » de retourner sur-le-champ au Cottage avec Aurore et Germaine, afin d'en ramener son invitée de la veille, ou tout au moins de savoir ce qui lui était arrivé.

Dix minutes plus tard, le mail-coach du baronnet étant attelé, les deux fillettes et Mlle de P..., qu'accompagnait encore Michel, après avoir pris congé de Mme la chanoinesse, s'étaient empressées d'y monter.

Aurore s'apercevant alors qu'elle avait oublié son ombrelle, pria Michel d'aller la lui chercher.

« J'y vais, moi, » s'écria Geneviève, toujours prête à se déranger.

Et elle sauta de la voiture, rentra dans le château, gravit l'escalier en courant, et pénétra dans la chambre d'Aurore.

Tout d'abord, n'y voyant pas l'ombrelle demandée, elle se mit à fureter partout : dans tous les coins, dans les armoires. Enfin, elle la découvrit posée sur le lit. A côté d'elle se trouvait la chère poupée de son amie.

On s'en souvient, Aurore avait apporté miss Lily de Paris aux Moussières, où, ne voulant pas la laisser, elle l'avait, de là, transportée en Angleterre.

Ginette regarda miss Lily, prit l'ombrelle, fit trois pas vers la porte, et, revenant auprès du lit :

« Au fait, se dit-elle, si nous l'emmenions avec nous. »

Et s'emparant de la poupée, elle descendit vivement l'escalier, regagna la voiture, puis cria au cocher de les mener bon train.

Le cocher exécuta cet ordre. En moins d'une heure un quart, nos héroïnes furent rendues au Cottage.

Cette fois, miss Barbara Hutley n'était point à sa fenêtre ; mais au bruit des grelots des chevaux, Bridgett, sa servante, sortit de la maison.

A son air affairé, contrastant avec son calme de la veille, Mlle de P.... comprit qu'un évé-



Bridgett s'était empressée d'ouvrir

nement quelconque, un malheur peut-être était arrivé.

Inquiète, elle interrogea la servante. Bridgett répondit à peu près ce qui suit :

Au moment où miss Barbara allait se rendre à Croast-Worth, un homme accompagné d'une petite fille ayant sonné à la porte de la maison, elle, Bridgett, s'était empressée d'ouvrir.

Cet homme, un vieillard, avait l'air bien malade : il était pâle et ne se soutenait qu'avec peine. Il avait demandé M. Harrisson.

« *Jésus God!* s'était-elle écriée, le cher M. Harrisson ! mais depuis tout près d'une année il a quitté ce monde pour un monde meilleur ! »

En entendant ces paroles, le vieillard avait chancelé et, sans son aide, bien sûr, il serait tombé.

Alors effrayée, elle avait appelé sa maîtresse et Ben.

Tous deux étaient aussitôt accourus.

Dès qu'elle avait vu le vieillard, miss Barbara l'avait, elle aussi, jugé très malade; mais, comme elle était charitable et bonne, elle l'avait fait porter chez elle (il ne pouvait plus marcher), et, depuis, elle l'avait soigné.

Sur son ordre, Ben s'était rendu à la ville voisine pour y chercher le médecin. On l'attendait d'une minute à l'autre.

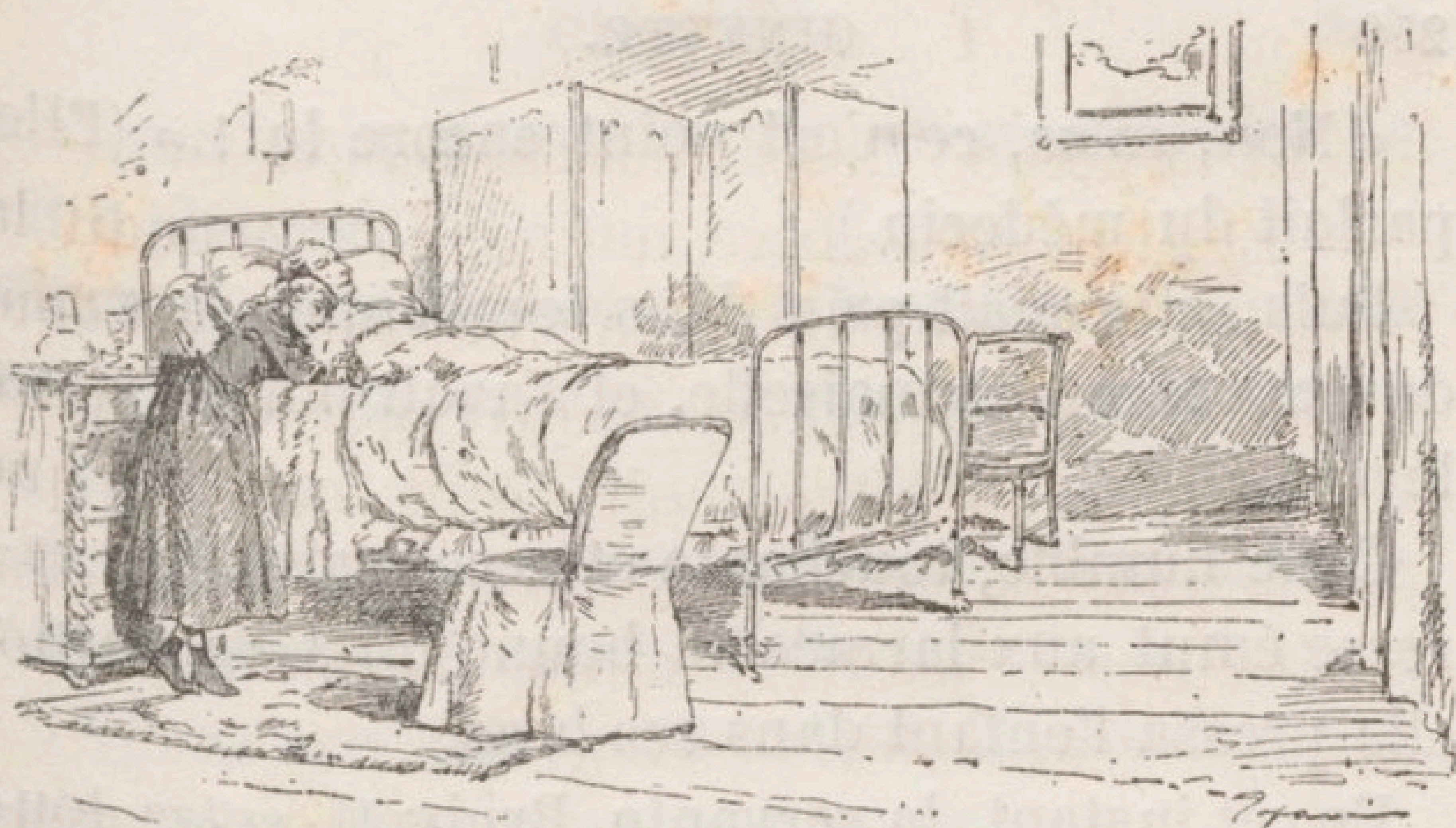
« Et la petite fille? demanda Geneviève.

— Elle! pauvre chère mignonne! répondit la servante, elle était toute blanche et pleurait doucement. Mais tenez, la voilà qui regarde de notre côté. Elle aura entendu du bruit, et croit que c'est le médecin qui vient. »

Ginette poussa un cri, auquel répondit bientôt un cri de son amie.

Dans cette enfant au visage pâli, aux yeux noyés de larmes qui se penchait à la fenêtre, les deux *Inséparables* avaient reconnu Mary-Ann.





XV

Miss Lily.

Elle, Mary-Ann, tout occupée du *dear* John, car c'était le *dear* John qui, depuis quelques heures, gémissait et souffrait dans cette chambre hospitalière du Cottage dont l'enfant venait d'ouvrir la fenêtre, Mary-Ann, dis-je, ne pouvant pas, d'ailleurs, soupçonner la présence en ce lieu de ses *amies de Paris*, ne les avait pas reconnues.

Elle avait quitté la fenêtre, et, revenant s'asseoir auprès du lit de John, avait dit à voix basse à miss Barbara qui l'interrogeait du regard :

« Non, miss, ce n'est point encore lui! » (Elle parlait du médecin.)

Puis, elle avait pris dans les siennes la main de l'excellente demoiselle, et l'avait portée à ses lèvres.

Cette humble, touchante et reconnaissante caresse émut aux larmes la bonne miss Barbara : elle pressa l'enfant dans ses bras.

En cet instant, la servante, Bridgett, entra doucement et dit à sa maîtresse qu'elle était demandée.

Miss Barbara se leva et sortit.

Alors, par la porte entre-bâillée; Mary-Ann put entendre d'abord quelques mots confus, puis des exclamations de surprise, puis deux noms : le sien, celui de John.

Qui donc les connaissait ici? Qui donc pouvait parler d'eux?

Elle se rapprocha de John. Le vieillard avait fermé les yeux : il reposait enfin. Pauvre *dear* John! depuis si longtemps, il dormait si peu! Il fallait bien se garder de le réveiller.

Quelques minutes s'écoulèrent. La porte était restée entr'ouverte, mais on n'entendait plus de bruit.

Une grande tristesse saisit alors la fillette; elle se rapprocha plus encore de John, et, posant sa jolie tête blonde sur l'oreiller du vieillard ma-

lade, son unique soutien en ce monde, elle se prit à pleurer.

Mais bientôt vaincue par la fatigue (toute la nuit, elle avait voyagé), à son tour, elle ferma les yeux.

Quand elle les rouvrit, miss Barbara, de nouveau, se trouvait auprès d'elle.

« Venez avec moi, mon enfant, lui dit-elle. Vos amies voudraient vous embrasser.

— Mes amies !... Mais je n'ai point d'amies ! répondit doucement la fillette.

— Auriez-vous oublié Aurore et Geneviève ? »

Un flot de sang monta au visage pâli de l'enfant, et la joie brilla dans ses yeux.

« Oh ! non, dit-elle. Elles sont ici ? Je veux aller vers elles. »

Elle fit deux pas du côté de la porte; puis, s'arrêtant et jetant un regard sur John :

« Je ne peux pas le quitter, reprit-elle. Depuis qu'il est malade, il aime à son réveil à me voir près de lui.

— Bonne petite ! murmura la vieille demoiselle.

« Allez, allez sans crainte embrasser vos amies, ajouta-t-elle. Je reste là. S'il se réveille en votre absence, je vous appellerai. »

Mademoiselle de P..., Aurore et Geneviève attendaient Mary-Ann dans le parloir du Cottage.

Elle s'y rendit bientôt, conduite par Bridgett.

Les trois fillettes s'embrassèrent, et pendant un instant ne surent que se dire, tant étaient vives leur joie, leur surprise de se retrouver ainsi.

Elles se connaissaient à peine, ne s'étaient parlé qu'une fois, et cependant elles s'aimaient. Oui, elles s'aimaient, bien que ce fût de façons différentes.

Mary-Ann avait pour les deux *Inséparables* cette tendresse enthousiaste d'un cœur de fillette s'ouvrant à l'amitié.

Aurore, soit effet de l'imagination, soit puissance du souvenir, croyant parfois — était-ce rêve ou réalité? — reconnaître en Mary-Ann une enfant autrefois entrevue, se sentait attirée vers elle par une impulsion invincible.

Et Ginette aimait Mary-Ann parce qu'elle la trouvait gentille, et surtout parce qu'Aurore l'aimait.

A la fin, Geneviève rompit un silence qui commençait à lui paraître long, en adressant à la petite Anglaise toute une série de questions :

Pourquoi John avait-il si brusquement quitté la maison de la rue Jacob, sans seulement donner son adresse au père Malakoff?

Pourquoi était-il passé en Angleterre?

Que venait-il faire au Cottage? Il ne savait donc pas que M. Harrisson était mort?

Depuis quand était-il malade?

Mary-Ann répondit de son mieux; mais ses réponses furent loin de satisfaire la curiosité de la trop curieuse Ginette :

John ne restait jamais longtemps dans la même maison et, en partant, ne laissait jamais son adresse à personne.

Un matin, il lui avait dit : « Nous nous embarquerons demain pour l'Angleterre ». Elle avait répondu : « Oui. »

Elle ignorait ce que John était venu faire au Cottage; et s'il y avait demandé M. Harrisson, c'est que, bien sûr, il le croyait encore en vie.

Pauvre *dear* John! c'est à son arrivée à Douvres qu'il était tout à coup devenu très malade; puis elle l'avait cru guéri, et voilà qu'aujourd'hui, il était plus mal.

Elle s'était attristée, disant ces derniers mots.

Aurore l'avait alors embrassée, Mlle de P.... lui avait adressé quelques douces paroles de consolation et aussi d'espérance, tandis que Geneviève, qui ne supportait la tristesse pas plus chez ses amies que chez elle, se demandait par quel moyen elle pourrait distraire la fillette de son profond chagrin.

Elle l'eut bientôt trouvé ce moyen; car ayant, par hasard, jeté les yeux sur la poupée d'Aurore, cette miss Lily que, sans trop savoir pour-

quoi, elle avait elle-même apportée au Cottage, elle la prit et la montra à Mary-Ann.

« Tenez, lui dit-elle en même temps, c'est la fille chérie d'Aurore. Elle s'appelle Lily. Elle a vu du pays, ma chère : elle vient de très loin. »

Mary-Ann regarda la poupée. Évidemment, elle la trouvait jolie.

« Je vous la prête, dit à son tour Aurore. Je voudrais bien vous la donner; mais je ne le puis pas : c'est ma première amie ! »

Geneviève se récria.

« C'est ça, fit-elle d'un ton boudeur. Place-la maintenant dans ton cœur avant moi ! »

Elle ne comprenait pas l'attachement d'Aurore pour cette « insignifiante créature, à la tête de cire, aux yeux de verre, au cœur d'étoupes ou de son ».

Ginette avait grandi sous les baisers de son père, et, dans cette chaude atmosphère, n'avait jamais songé à aimer ses poupées.

Cependant Mary-Ann avait pris miss Lily, et commençait à la déshabiller pour avoir le plaisir de la rhabiller, lorsque la voix de miss Barbara se fit entendre du haut de l'escalier :

« Mary-Ann ! Mary-Ann ! appelait la vieille demoiselle.

— Me voici, miss, » répondit la petite fille.

Et tenant toujours la poupée, elle s'empressa

de se rendre chez le vieillard malade, qui venait de se réveiller.

Les deux *Inséparables* avaient suivi leur nouvelle amie; mais elles s'étaient arrêtées à la porte de la chambre de John.

Là, Aurore avait dit à Ginette :

« Nous ne pouvons entrer : ce serait indiscret. »

Et Ginette, quel que fût d'ailleurs son désir de voir le vieux John, s'était, avec une docilité parfaite, rangée à cet avis.

Hélas ! il nous faut l'avouer, l'espiègle, en cela, n'avait eu qu'un tout petit mérite ; car au moment où Mary-Ann, une fois entrée dans la chambre de John, s'était mise en devoir d'en refermer la porte, elle, avançant le pied, l'en avait empêchée.

Mary-Ann n'y ayant pas pris garde, la porte, encore une fois, était restée entre-bâillée.

C'était ce que voulait Ginette. Elle tendit la tête, et, par cette ouverture qu'elle avait su se ménager, elle suivit des yeux la fillette.

« *Dear* John, me voici, » répéta doucement celle-ci en s'approchant du lit de John.

Lui, il avait étendu la main, et caressait les cheveux de la petite fille. En même temps, il la regardait, de ce regard si doux, si humble, si reconnaissant qui, au jardin des Tuileries, avait déjà frappé Ginette.

Mais bientôt, ce regard changea : il se troubla,

exprima la surprise, et plus encore une étrange émotion :

John avait aperçu la poupée que tenait Mary-Ann.

« Ça, c'est fort! pensa Geneviève, laquelle, de son observatoire, suivait très étonnée cette petite scène, voilà que maintenant Lily partage le triste sort d'Aurore : on se trouble, on s'émeut rien qu'en la regardant! Bien sûr, il y a là quelque gros mystère. »

En cet instant, la voix de John arracha l'espiègle à ses réflexions.

« De qui la tenez-vous? demandait le vieillard à Mary-Ann en lui désignant la poupée.

— C'est Aurore qui me l'a prêtée, répondit l'enfant. Elle s'appelle Lily. C'est un bien joli nom; mais pourquoi est-elle en grand deuil? »

Comme se parlant à lui-même, John, alors, murmura lentement :

« Elle était bien petite encore, et ne comprenait pas. Pour sécher ses larmes, car elle pleurait ne voulant pas porter le deuil, je dus faire faire à sa poupée une robe noire semblable à la sienne. »

« Oh! mon Dieu, le voilà qui délire! » pensa la bonne miss Barbara.

« Qui, elle? *dear* John, » demanda Mary-Ann.

« Il connaît Lily! ma chère, » souffla Ginette à l'oreille d'Aurore.

Pas plus que le vieillard ne répondit à Mary-Ann, Aurore ne répondit à son amie.

Elle avait, elle aussi, entendu les paroles de John, et, soudain, elle s'était souvenue :

Elle était loin, bien loin.... il y avait longtemps.... comme elle refusait de mettre une robe de deuil, — elle avait si peur du noir ! — un homme était venu. Elle le connaissait bien, cet homme : c'était le serviteur dévoué de son père, et presque son ami. Il lui avait dit : « Il le faut, » en pleurant. Elle avait obéi; mais à la condition que sa poupée Lily aurait une robe pareille à la sienne, et un chapeau aussi.

Oh ! comme ces souvenirs étaient, en ce moment, présents à sa mémoire ! comme ils débordaient de son cœur !

Mais alors.... cet homme.... C'était donc le vieux John !........ Aurore n'y tint plus. Elle poussa la porte et entra.

Malheureusement, sans compter Geneviève qui — on le pense bien — s'était attachée à ses pas, deux personnes entrèrent derrière elle.

Ce fut d'abord la servante Bridgett, puis un monsieur d'un certain âge vêtu de noir et cravaté de blanc, dans lequel les *Inséparables* n'eurent pas de peine à deviner le médecin.

C'était lui, en effet. Attendu depuis quelques heures, il arrivait enfin.

Tout aux paroles du vieux John et à l'impression du moment, ni Aurore, ni Geneviève ne l'avaient entendu venir, non plus que la servante qui le précédait.

Il s'excusa d'abord auprès de miss Barbara d'un retard bien involontaire : non seulement, il ne se trouvait point à la ville lorsque Ben s'y était rendu ; mais encore, par un hasard aussi malencontreux qu'il était extraordinaire, il n'était rentré qu'à une heure chez lui, où Ben l'avait d'ailleurs patiemment attendu. Puis, miss Barbara ayant fait signe à sa servante d'emmener les enfants, il s'approcha du lit de John.

Ginette, Aurore et Mary-Ann, conduites par Bridgett, se rendirent alors au parloir du Cottage.

Là, elles retrouvèrent Mlle de P..., là aussi, Bridgett les quitta afin de retourner auprès de sa maîtresse.

Mlle de P.... demanda aux fillettes des nouvelles de John, et apprit d'elles, non sans une assez vive surprise, l'incident de la poupée.

De cette surprise, cependant, elle ne laissa rien voir aux enfants, et bientôt garda le silence.

De son côté, Aurore songeait également, et tandis que Mary-Ann pleurait, Ginette, elle, était aux aguets.

Elle s'était approchée d'une fenêtre ouverte,

sous laquelle — selon ses prévisions — le médecin devait passer pour sortir du Cottage.

« Là ! dit-elle en s'y accoudant, pour peu qu'il prenne ce chemin, — et il le prendra comme étant le plus court — pour peu qu'il parle en s'en allant, je saisirai au vol quelques-unes de ses paroles, et je saurai peut-être ce qu'il pense de John. »

L'espiègle ne s'était pas trompée.

Bientôt deux pas distincts, l'un pesant, — celui du médecin — l'autre léger, — celui de miss Barbara — s'approchèrent lentement de la fenêtre ouverte, et ces mots prononcés à voix haute frappèrent ses oreilles :

« C'est une lampe qui, faute d'huile, s'éteint. Après cela, miss Hutley, Dieu est le maître.... »

L'enfant avait l'intelligence prompte : immédiatement, elle comprit. John n'ayant plus de forces, la vie lui échappait.

Elle pensa à Mary-Ann, et ses yeux, alors, se remplirent de larmes.

Mais la tristesse de Ginette ne fut pas de longue durée. Bientôt elle fit ce que, d'ailleurs, elle avait l'habitude de faire chaque fois qu'une idée noire lui venait à l'esprit : elle secoua la tête, et l'idée noire aussi, et...... regarda dans le bleu.

Voici ce qu'elle y vit :

Sans doute, John mourrait.... mais il était si vieux ! et quant à Mary-Ann, pourquoi la mort

du bon vieillard en ferait-elle une abandonnée? Bien sûr, miss Barbara la garderait chez elle. Elle serait alors sa petite fille, comme elle était en ce moment encore celle du pauvre *dear* John. Et puis, chaque année, quand Aurore et elle (Ginette) se trouveraient à Croast-Worth, elles iraient la voir fréquemment au Cottage, car — Ginette n'en pouvait douter — chaque année maintenant les ramènerait en Angleterre. Le baronnet l'avait dit à Aurore; à elle aussi, par conséquent : n'étaient-elles pas en tout les deux *Inséparables!* Seulement, à l'avenir, pour venir à Croast-Worth, on choisirait mieux son moment : on choisirait l'époque des vacances. Stani alors serait de la partie, ce qui serait cent fois plus amusant.

Et Ginette, à présent souriante, se mit à énumérer à l'avance les plaisirs que Stani goûterait :

Il monterait à cheval, il conduirait, il nagerait, il ramerait, il pêcherait, il chasserait peut-être.

L'apparition de miss Barbara interrompit l'énumération de l'espiègle : la bonne demoiselle venait chercher Mary-Ann, que le malade demandait.

Cette fois, Ginette et, plus encore, Aurore déclarèrent hautemeut qu'elles voulaient suivre leur amie dans la chambre de John.

Miss Barbara s'y opposa : le plus grand calme était prescrit au vieillard malade.

Malgré sa fierté habituelle, qui, après un pre-

mier échec, la faisait sinon très soumise, du moins froidement résignée, Aurore, tant impérieux était son désir de voir John, son besoin de l'interroger, se permit cependant d'insister.

Ce fut en vain, bien qu'elle se trouvât appuyée par Germaine.

Lorsque la Faculté avait donné un ordre, la bonne miss Barbara se changeait en un vrai cerbère : John, pour le moment, ne devait recevoir personne. La prescription était formelle. Raison de plus si la fillette avait des choses importantes à lui dire ou à lui demander, pour que sa porte, alors, lui fût soigneusement fermée.

Devant la résistance de miss Barbara, Ginette se mit fort en colère et frappa plusieurs fois du pied; son amie se soumit : elle n'avait rien de mieux à faire, et Mlle de P..., toujours attentive, prudente, s'apercevant que, sous son calme, l'agitation d'Aurore était grande, et que la pauvre enfant avait besoin de repos, ordonna sagement le retour immédiat au château.





XVI

Les manœuvres de Ginette.

Soit à Paris, soit aux Moussières, Mme la chanoinesse se ménageait dans la journée une heure bien à elle, qu'elle appelait *son heure*, durant laquelle, sa porte étant fermée à tout le monde, elle pouvait ou lire, ou méditer, ou prier à son aise, sans crainte d'être dérangée.

A Croast-Worth, elle en avait agi exactement de même. De six à sept, elle se renfermait régulièrement chez elle, où, sans y être appelé, nul ne se fût permis alors de pénétrer, moins encore les enfants que les grandes personnes.

Aussi la vieille Marcelline, qui tricotait mélan-

coliquement dans l'antichambre de sa maîtresse lorsque nos héroïnes revinrent du Cottage, eut-elle lieu d'être surprise quand elle vit — chose incroyable! — Geneviève de Soubonan, à peine descendue de voiture, et bien qu'il ne fût que six heures et demie, passer auprès d'elle comme eût pu passer une trombe, frapper trois petits coups à la porte de la chanoinesse et, au mot « *entrez!* » prononcé de l'autre côté, ouvrir délibérément cette porte.

En apercevant Geneviève, Mme la chanoinesse fronça tout d'abord le sourcil : l'action de la fillette lui paraissait une grande hardiesse.

« Qu'y a-t-il? demanda-t-elle en même temps.

— Ma tante, s'écria l'enfant, avant d'être arrivée près d'elle, et sans songer à excuser son intempestive démarche, ma tante, devinez pourquoi miss Barbara n'est pas venue à Croast-Worth aujourd'hui?

— Et vous, ma mie, reprit la chanoinesse, en fixant sur l'espiègle son œil gris clair courroucé, et vous, ma mie, devinez quelle punition j'infligerai à la petite fille qui, oublieuse de toute convenance et du respect qu'elle me doit, vient à cette heure me déranger, et me parle à peu près comme elle parlerait à une camarade?

— Oh! ma tante, balbutia l'enfant devenue subitement très rouge, je vous en prie, pardon-

nez-moi : j'ai la tête encore si troublée. C'est qu'il arrive à Aurore des choses tellement surprenantes!...

— A Aurore! des choses surprenantes! Pourquoi n'est-elle pas venue me les dire elle-même?

— Elle ne l'a point osé, ma tante. Ah! ce n'est pas elle, vous le savez bien, qui oublierait jamais la plus petite convenance. Aussi, comme il était urgent que vous sussiez ces choses, je me.... »

Elle s'arrêta.

« Achevez, dit la chanoinesse.

— Je me suis dévouée, ma tante. »

Elle avait dit cela d'un ton très doucereux et en baissant les yeux; mais, à travers ses longs cils, elle regardait son interlocutrice, et quand parut sur les lèvres de sa vieille parente le sourire bienveillant qu'en toutes circonstances elle était sûre d'y amener, elle sourit en dedans, la maligne fillette.

« Bon, pensa-t-elle, la paix est faite; l'orage est enfin terminé : ce sourire est mon arc-en-ciel. »

On n'a point oublié que Ginette abusait des comparaisons.

La paix, en effet, était faite, car un moment après la chanoinesse reprit :

« Eh bien! ma mie, qu'attendez-vous? Parlez. *Dévouez-vous* en entier. »

Ginette, satisfaite, s'empressa d'obéir, et, dix minutes après, Mme la chanoinesse en savait autant qu'elle sur Mary-Ann et John, si inopinément retrouvés au Cottage par les deux *Inséparables*

Dans le récit de Geneviève, récit vif, animé, coupé de parenthèses, de réflexions et de suppositions, la poupée eut le premier rôle; la rencontre aux Tuileries, le second; le père Malakoff ne vint qu'en troisième lieu.

« Il a une jambe de bois, ma tante, expliqua-t-elle à sa parente. C'est lui qui nous a dit que Mary-Ann était la fille ou la petite-fille des maîtres du vieux John.

« Que pensez-vous de tout cela, ma tante? »

Qu'en pensait, en effet, Mme la chanoinesse?

En personne sensée, positive, prudente, ne voyant dans l'émotion de John à la vue d'Aurore Merton, lors de leur rencontre au jardin des Tuileries, qu'une simple coïncidence; n'attribuant qu'au délire la prétendue reconnaissance de miss Lily par le vieillard malade; traitant enfin de *chimériques* et d'*illusoires* les souvenirs éveillés en Aurore par cette reconnaissance, Mme la chanoinesse, loin de répondre au verbiage de l'espiègle, haussa doucement les épaules en murmurant le mot « *enfantillage*! » et reprit le livre qu'à l'entrée de l'enfant elle tenait à la main.

Cependant l'attitude de sa vieille parente avait plongé Ginette dans un étonnement profond.

« Quoi! disait-elle en l'examinant, ces choses que, moi, je trouve *renversantes*, ne lui produisent pas plus d'effet que ça!....

« A sa place, j'aurais mis mon chapeau et mon châle, et j'aurais couru au Cottage. Mais elle! non.... elle a repris sa lecture sans même s'apercevoir que je suis encore là. C'est qu'alors elle ne me croit pas! »

Et l'enfant, comprenant que, désormais, toute son éloquence ne convaincrait pas sa parente, gagna la porte à pas de loup.

Une fois dehors, elle pensa :

« Et si je priais *ma cousine* Germaine de lui en parler à son tour.... Peut-être, elle, lui persuaderait-elle que John, bien sûr, connaît Aurore, puisqu'il a reconnu sa poupée! Peut-être même la déciderait-elle à aller voir le vieux John, à lui arracher son secret; car il a un secret, c'est certain. Jamais je ne pourrai m'ôter cette idée de la tête. »

Tout en monologuant de la sorte, la fillette avait quitté l'antichambre de la chanoinesse, avait pris le grand escalier, et, en courant, se dirigeait vers la chambre d'Aurore où elle savait trouver Mlle de P...

Or, il arriva que, dans sa précipitation, grâce sans doute aussi à sa préoccupation, elle monta deux étages au lieu d'en monter un, et se trouva soudain devant la lingerie, domaine à peu près exclusif de la femme de charge, et située juste au-dessus de l'appartement des deux *Inséparables*.

« Allons, bon! murmura l'espiègle, voilà que maintenant j'ai fait trop de chemin! »

Et comme, tout en riant de son étourderie, elle allait redescendre au premier étage, elle s'avisa tout à coup de penser que la porte de la lingerie étant entre-bâillée, mistress Greham devait s'y trouver.

Elle s'y trouvait en effet, et, de plus, elle n'y était pas seule, car, au moment où l'enfant se disposait elle-même à y entrer, dans le dessein, probablement, de conter à la femme de charge les événements du Cottage, elle l'entendit dire à Jessie :

« Si vous avez, ma chère, quelques commissions pour S..., vous pouvez les donner à Patrick. Seulement, faites vite : il part pour cette ville dans dix minutes tout au plus.

— Ah! fit Jessie sur le ton du regret, si j'avais su cela plus tôt j'aurais écrit à ma mère (la mère de Jessie habitait S....); mais, à présent, je n'en ai plus le temps.

— Oh! repartit la bonne mistress Greham, ne vous désolez pas pour un simple retard. Après-demain Patrick retournera probablement à S.... pour y chercher sir Leslie. Vous savez que sa Seigneurie n'aime guère à se servir de voitures de louage.

— A S....! s'exclama étourdiment Jessie. Je croyais notre maître à Londres. »

Mistress Greham fit un geste de désapprobation, tout en disant assez sévèrement :

« Ma chère, perdez donc cette sotte habitude de faire à tous propos de sottes réflexions. De ce que sir Leslie était à Londres hier, il ne s'ensuit pas qu'il ne puisse être à S.... aujourd'hui et que.... »

Ginette n'en entendit pas davantage, car tandis que la femme de charge faisait à Jessie de sages remontrances sur les dangers de l'intempérance de langue, elle, Ginette, descendait précipitamment l'escalier.

Courait-elle ainsi chez Mlle de P...? Non. Elle venait, tout au contraire, de renoncer à ce premier projet.

Qu'avait-elle besoin maintenant de l'intervention de Germaine! Elle avait bien mieux, en effet.

Les dernières paroles de mistress Greham lui avaient inspiré une nouvelle idée; une idée sans

doute téméraire, mais excellente néanmoins pour arriver au but qu'elle s'était proposé de connaître enfin Mary-Ann et John.

Voici quelle était cette idée :

Sir Leslie se trouvant à S..., elle écrirait à sir Leslie pour le prier de revenir bien vite, et Patrick porterait sa lettre.

Il ne restait à la fillette qu'à peine le temps nécessaire pour accomplir ce second projet; mais elle était expéditive : en moins de cinq minutes, elle eut gagné sa chambre et y eut griffonné les lignes suivantes :

« *Mon bon tuteur*, revenez. Il y a au Cottage un homme qui connaît Aurore. Cet homme, j'en suis sûre, a quelque gros secret; et il se meurt.... Venez vite.

GINETTE. »

Puis, reprenant sa course à travers couloirs, escaliers, vestibules et cours, elle arriva hors d'haleine devant les écuries, au moment même où Patrick à cheval, chargé d'une simple valise, allait quitter Croast-Worth.

Elle lui tendit sa lettre sans pouvoir rien dire : le souffle lui faisait défaut.

Patrick prit la lettre, en regarda l'adresse, dit un « *Yes, miss Geneviève* » parfaitement accentué,



Elle lui tendit sa lettre sans pouvoir rien dire : le souffle lui faisait défaut.

la serra dans son portefeuille, qui avait saisi la fillette, et s'éloigna au galop.

Ginette le suivit des yeux, et quand elle l'eut perdu de vue, [illegible] d'elle-même et de lui, toujours [illegible] le [illegible] leau.

Chemin faisant, elle rencontra Jessé. Jessé courait en sens inverse.

« Où courez-vous, Jessé? lui cria la fillette, étendant ses deux [illegible] dans l'intention de l'arrêter.

— Pardon, miss, répondit Jessé, [illegible] sont tout [illegible] le temps de passer, pardon, [illegible] à Patrick.

— A Patrick! mon pauvre [illegible] Patrick est déjà loin d'ici.

— Comment, il est parti? s'écria le [illegible] serviteur [illegible] contentement.

— Mon Dieu oui, [illegible] il est parti, et [illegible] »

Bientôt après, elle [illegible] en poussant [illegible] lui dire?

— [illegible] de [illegible]

[illegible]

— [illegible]

la serra dans son portefeuille, et, ayant salué la fillette, il s'éloigna au galop.

Ginette le suivit des yeux, et quand elle l'eut perdu de vue, pleinement satisfaite d'elle-même et de lui, toujours courant, elle rentra au château.

Chemin faisant, elle rencontra Jessie. Jessie courait en sens inverse.

« Où courez-vous, Jessie? lui cria la fillette, étendant ses deux bras devant elle dans l'intention de l'arrêter.

— Pardon, miss, répondit Jessie, qui, se faisant toute petite, essayait vainement de passer, pardon, miss, je voudrais parler à Patrick.

— A Patrick! ma pauvre Jessie. Mais Patrick est déjà loin d'ici.

— Comment, il est parti! s'exclama la jeune servante visiblement contrariée.

— Mon Dieu oui, affirma Ginette, il est parti, et bien parti. »

Bientôt après, elle ajouta :

« Aviez-vous donc quelque chose de pressant à lui dire?

— Je voulais, répondit Jessie, le prier de donner de mes nouvelles à ma mère.

— A votre mère! fit l'espiègle, jouant l'étonnement.

— Ah! c'est vrai, repartit la servante, miss

Geneviève ne sait sans doute pas que Patrick se rend à S..., et que ma mère habite cette ville?

— Est-ce loin d'ici, S....? demanda la fillette.

— Non, répondit Jessie. A quinze milles tout au plus.

— Quinze milles! murmura l'enfant, quinze milles! combien cela peut-il faire de lieues? Jessie, tout comme moi, doit l'ignorer, bien sûr. Il faut pourtant que je le sache. »

Et quittant brusquement la servante, elle regagna vite sa chambre. Là, elle prit son dictionnaire, le feuilleta durant quelques secondes, et bientôt s'écria joyeuse :

« Ah! voilà! »

Puis, elle lut à haute voix :

« *Mille*, — mesure itinéraire de longueur, va-
« riable suivant les pays, et usitée en Allemagne,
« en Angleterre, en Italie.... »

Elle interrompit sa lecture, et dit :

« Qu'est-ce que cela me fait? Ce n'est point encore ça. »

Et un moment après :

« Ah! si, voilà! » redit-elle pour la seconde fois.

Ce « Ah! si, voilà! » s'appliquait aux trois lignes suivantes : « Le mille anglais équivaut à
« seize cent quatre mètres, autrement dit, à un
« peu plus d'un kilomètre et demi », que la fillette lut très attentivement.

Puis, refermant son dictionnaire, elle calcula dans sa tête le temps que sir Leslie mettrait pour venir de S.... chez lui ; car son retour, pour elle, ne faisait aucun doute.

Elle hésita d'abord entre quatre et cinq heures ; mais son hésitation ne dura pas longtemps. Bientôt, elle décréta dans sa haute sagesse que sir Leslie — qu'il voyageât soit en voiture, soit à cheval — pour franchir environ quinze milles, devait mettre quatre heures et demie.

Cela posé, elle en arriva vite à conclure ceci : que sir Leslie, en quittant S.... à cinq heures le lendemain matin (cette heure lui semblait en tous points convenable), serait à Croast-Worth à neuf heures et demie.

Donc, le lendemain, à neuf heures et demie, Ginette, accompagnée de mistress Greham, était sur la route, épiant l'arrivée du tuteur de son amie.

Ce n'avait point été sans peine qu'elle avait obtenu de Mlle de P... la faveur extraordinaire de quitter la salle d'étude afin d'aller se promener.

« *Ma cousine*, lui avait-elle dit, ce matin, j'ai du vif-argent dans les veines. J'étudierai tout en marchant. Ici, je vous l'assure, je ne pourrais rien faire. »

Et elle avait embrassé Germaine. Mais, en

dépit des chauds baisers de son élève, Germaine avait tout d'abord résisté.

Elle aimait l'ordre, la régularité, et croyait avec raison qu'une étude en plein air ne pouvait être profitable à Ginette, vrai papillon.

Celle-ci, alors, avait insisté.

« Et puis, Aurore est toute languissante, avait-elle ajouté. Le grand air lui ferait du bien. »

Aurore, en effet, était pâle. Elle n'était point remise encore de ses émotions de la veille, mais il ne parut point cependant à Germaine qu'elle eût besoin de prendre l'air.

Le repos lui semblait préférable, au contraire.

Cette observation de sa gouvernante n'avait en aucune façon déconcerté Geneviève. Ayant l'esprit très souple, elle en avait même tiré parti.

« Oui, c'est cela, *ma cousine*, avait-elle dit, laissez Aurore se reposer un peu, et moi, pendant ce temps, j'apprendrai mes leçons tout en me promenant. »

Et comme, en ce même moment, mistress Greham était entrée dans la salle d'étude pour remettre à Mlle de P.... divers objets : encre, plumes, crayons, papier (etc.), Ginette lui avait demandé :

« Où allez-vous, mistress Greham, ainsi armée de pied en cap? »

(La femme de charge avait son chapeau sur la tête, son châle sur le bras, et à la main son parasol).

Mistress Greham ayant répondu que le temps étant beau, l'air doux, le soleil brillant, elle comptait en profiter pour faire un petit tour dans le parc :

« C'est mon affaire! s'était alors écriée l'espiègle. Mistress Greham, chargez-vous de moi. »

Et, s'adressant à Mlle de P...., elle avait ajouté en se faisant câline :

« Une fois n'est, certes, pas coutume; c'est pour aujourd'hui seulement. Je vous en supplie, dites oui, *ma cousine.* »

Et Germaine avait cédé, et Ginette était partie, emportant sous son bras une pile de livres, dont — disons-le, quoi qu'il puisse nous en coûter — oubliant sa promesse, elle ne devait pas se servir.

Une fois dehors, elle avait si bien su s'y prendre que, malgré que mistress Greham eût de nouveau manifesté son intention formelle, arrêtée, de se promener dans le parc, elle l'avait entraînée sur la route.

Là, tout en attendant avec impatience l'arrivée de sir Leslie (et cette impatience devint bientôt très grande, car à dix heures un quart le baronnet n'avait point encore paru), l'espiègle avait

d'abord babillé joyeuse, puis chanté, puis fait mille folies, et enfin — désireuse de savoir toutes choses, fût-ce même des choses sans grande importance — elle avait demandé à sa vieille compagne pour quel motif sir Leslie, de Londres, s'était rendu à S..., et pourquoi Patrick, la veille, s'y était rendu à son tour?

Mistress Greham lui avait répondu.

Par elle, la fillette avait alors appris que sir Leslie était allé à S.... pour y voir son avocat au sujet de l'affaire qui, deux jours plus tôt l'avait appelé à Londres.

Cet avocat, — Arthur Camwey du Yorkshire — très souffrant depuis quelque temps, n'avait pu cette fois quitter sa demeure (Arthur Camwey habitait S....) pour venir à Croast-Worth, comme il avait coutume de le faire lorsque son noble client réclamait son concours.

La veille au soir, Patrick avait porté au baronnet quelques objets réclamés par lui.

« Car, ajouta la femme de charge, sir Leslie, à son grand regret, doit prolonger un peu son séjour à S..., et ne sera de retour ici qu'après-demain soir au plus tôt.

— Vous croyez! fit Ginette d'un petit air malicieux signifiant clairement : « Moi, je crois le contraire. »

A peine avait-elle prononcé ces deux mots que

le galop cadencé de chevaux, le roulement d'une voiture se firent entendre sur la route.

« C'est lui ! cria Ginette en s'élançant en avant, laissant loin derrière elle la vieille femme de charge, qui, n'ayant plus, hélas! ses jambes de quinze ans, se bornait — et c'était le plus sage — à l'appeler désespérément.

C'était en effet sir Leslie. Il conduisait lui-même un breack de louage. Un domestique l'accompagnait.

« C'est lui! redit encore Ginette. Je le savais bien, moi, qu'il viendrait! Seulement, il est en retard. »

En retard.... Non : sir Leslie, au contraire, avait fait très grande diligence; mais, pour franchir quinze milles, il faut plus de quatre heures et demie.

A la vue de l'enfant, le baronnet arrêta ses chevaux. Ginette, prompte et leste, sauta dans la voiture, et, tombant dans deux bras prêts à la recevoir :

« Ah! *mon tuteur*, vous êtes bon! dit-elle. Ma tante, qui sait tout, refuse de me croire, et vous, vous, *mon tuteur*, vous m'avez crue sans avoir rien su. »

Et Geneviève disait vrai, car, sur un simple billet d'elle, le baronnet, laissant là ses affaires, était accouru aussitôt.

D'où venait cette foi si grande chez un homme de cette trempe en une espiègle, en une enfant?

C'est que le sens observateur de Ginette, son esprit pénétrant et sa sagacité avaient depuis longtemps frappé sir Leslie. Là où l'enfant soupçonnait quelque chose, il y avait très gros à parier que ses soupçons ne portaient pas à faux.

Et puis, il s'agissait d'Aurore.... d'un mourant.... et, qui sait? d'un secret.... et sir Leslie se demandait si ce mourant n'était pas cet homme qui, neuf années auparavant, lui avait amené la fille du colonel Merton, et après avait disparu.

Il se le demanda bien davantage encore quand il eut écouté Ginette, et eut appris d'elle, sur Mary-Ann et John, tout ce que nous avons jusqu'ici relaté.

Qui était, en effet, cet homme? Un ancien soldat du colonel Merton.... un ami de Parry.... ou peut-être Parry lui-même?...

Pour quels motifs, en tous les cas, s'entourait-il de mystères?

Le doute, quel qu'il fût, irritait sir Leslie, voilà pourquoi, à peine de retour chez lui, sans vouloir prendre un repos, cependant nécessaire, il se fit seller un cheval et presque sur-le-champ se rendit au Cottage.

Qui fut alors contente d'elle? A coup sûr, ce fut Ginette.

Grâce à ses manœuvres habiles, elle était arrivée à ses fins.





XVII

John Polew.

La bonne miss Barbara était assise dans sa petite salle à manger du Cottage : elle finissait son second déjeuner.

Devant elle, se trouvaient encore sa bouilloire à thé, un reste de jambon, quelques pommes de terre, un pudding et une galette, lorsque Bridgett entra d'un air tout effaré, et lui remit une carte.

Miss Barbara prit cette carte et y jeta les yeux. Alors, repoussant vivement son assiette et sa tasse de thé fumant, elle se leva tout d'une pièce; puis elle regarda ses manchettes, porta la main

à son bonnet, et, ayant constaté que sa simple toilette était parfaitement correcte pour une toilette du matin, elle se rendit sans plus tarder, bien que fort émue, fort troublée, dans le parloir du Cottage, où sir Leslie l'attendait.

Mais son trouble et son émotion ne devaient pas durer longtemps.

Plein de respect et d'estime pour la femme de bien, pour la personne de mérite qu'il avait devant lui, jugeant du reste d'un coup d'œil, et avec cette délicatesse exquise, l'un des caractères distinctifs de sa nature, cependant hautaine, combien sous l'embarras, la gaucherie et la timidité de miss Barbara devait se cacher de souffrance, sir Leslie oublia pour elle sa froide réserve habituelle, et se montra affable, empressé, prévenant.

Surprise d'abord, miss Barbara fut bientôt à son aise avec ce grand seigneur qu'elle avait redouté, et dans lequel, au bout de cinq à six minutes à peine, non seulement elle ne vit plus le *point noir* de son horizon, mais elle se plut encore à reconnaître le meilleur, le plus excellent, le plus beau de tous les baronnets.

Cependant sir Leslie ne perdait pas de vue l'objet de sa visite.

Bientôt il s'en ouvrit à son hôtesse, et la pria de le faire conduire auprès du vieillard malade.

Miss Barbara voulut lui servir elle-même de guide.

John allait un peu mieux. Sa nuit ayant été paisible, le médecin avait levé pour lui, en partie, les arrêts de la veille; et d'ailleurs, en eût-il été autrement que l'excellente demoiselle eût cru devoir peut-être agir exactement de même; le désir de son hôte était si légitime!

Elle sortit donc du parloir et s'engagea dans l'escalier : la chambre qu'occupait John se trouvait au premier étage.

Sir Leslie la suivit. Il marchait posément, et pensait à son ami Merton, dont le vieillard, sans doute, allait l'entretenir.

La porte s'ouvre; il entre; il regarde.... et s'écrie :

« Polew!... Est-ce possible.... Polew! vous, ici!... »

Polew, ou plutôt John, ou mieux encore John Polew (car ce sont là ses noms), se soulève à demi, reconnaît sir Leslie, et, de ses mains tremblantes, se voile le visage.

Devant cet homme, serviteur préféré de son frère, son confident, son dernier compagnon, cet homme que, comme lui, il croyait la victime d'une catastrophe maritime, la proie de l'impitoyable Océan, sir Leslie est ému, mais il sait rester digne. Il s'approche de John, et, d'une

voix où perce le reproche [et que, malgré son calme, on devine brisée :

« Et lui! Richard! dit-il, Richard, mon frère bien-aimé!... Polew, vous l'aviez donc quitté?

— Oh! non, non, répond John. Il est mort dans mes bras.

— Sur l'*Ananta*.... Vous seul alors auriez été sauvé? »

John regarde le baronnet :

« Sir Leslie, dit-il, je ne vous comprends pas. N'auriez-vous point reçu la lettre de mon maître datée de Québec? »

Sir Leslie pâlit et, à son tour, regarde le vieux John.... Une lettre de son frère, datée de Québec!... de son frère! l'un des malheureux passagers de l'*Ananta*, ce navire allant d'Angleterre aux Indes, et perdu corps et biens durant la traversée!... Ou il y avait là quelque douloureuse méprise, ou John avait perdu l'esprit.

La première hypothèse était la seule juste. Le baronnet l'apprend de la bouche de John.

Son frère, son cher Richard, parti sur l'*Ananta* pour se rendre aux Indes anglaises, accompagné de « son fidèle Polew », n'avait pas continué sa route plus loin que Gibraltar.

Là, il avait été retenu au-delà du temps fixé pour la relâche; là aussi, l'impatience de son cacactère, l'extrême mobilité de son esprit avaient



Sir Leslie la suivit.

brusquement modifié son premier plan, et changé son itinéraire.

A peine débarqué à Gibraltar, John, fatigué d'ailleurs par un mauvais début de traversée, avait été pris d'une violente fièvre.

Richard l'avait fait transporter dans le meilleur hôtel de la ville, et il l'avait soigné lui-même.

Quatre jours après, John était guéri ; mais l'*Ananta* avait repris la mer.

Et comme le vieillard déplorait d'avoir été pour la première fois un obstacle aux projets de son maître, ne se doutant pas qu'en l'arrachant à l'*Ananta* il l'avait sauvé d'une mort certaine, le jeune homme lui répondit :

« Console-toi, mon ami : ce n'est après tout qu'un retard. Nous attendrons ici le prochain bâtiment se rendant aux Indes. »

Mais, en dépit de sa bonne volonté, Richard ne savait pas attendre.

Le surlendemain, il s'embarquait sur un navire français allant en Amérique, et disait gaiement à son vieux compagnon :

« Bah ! tous chemins ne mènent-ils pas à Rome ? Quand j'aurai chassé le jaguar dans les pampas, je tâterai du tigre dans les jungles. »

Ce projet de voyage aux Indes, Richard devait bientôt sinon tout à fait l'oublier, du moins l'ajourner de lui-même

Lorsqu'il eut parcouru les pampas, il voulut voir le Niagara; puis il se maria; puis il devint père; et alors, tout à sa jeune femme, à sa petite fille, il ne songea plus à quitter ce coin privilégié du Nouveau Monde où il avait trouvé le bonheur.

Ce bonheur cependant ne lui faisait pas oublier son frère; il y pensait souvent; il y pensait plus que jamais peut-être.

Déjà, avant son mariage, il parlait de lui à son vieux serviteur.

« Il m'en veut, disait-il; donc, il ne m'aime point. S'il m'aimait, il m'aurait envoyé son pardon. »

C'était alors que John lui faisait observer que sir Leslie, probablement, ignorant le lieu de son exil volontaire, il serait à propos de le lui faire connaître.

Le jeune homme se récriait.

« Si j'étais Leslie, disait-il, et que Leslie fût moi, je l'aurais retrouvé, fût-ce chez les sauvages! Je te dis, mon ami, je te dis qu'il ne m'aime pas. »

John n'osait pas insister : son jeune maître, sur ce point, avait l'humeur très irritable.

Toutefois, au moment de son mariage, Richard avait écrit au baronnet.

Par quelle fatalité étrange sa lettre ne lui par-

vint-elle point? Nous ne saurions le dire. Le fait est exact pourtant.

Richard ne recevant pas de réponse, et ne doutant pas un instant que cette longue missive où, selon sa propre expression, il avait mis une moitié de son cœur (l'autre moitié appartenant de droit à sa charmante fiancée), ne fût arrivée à son destinataire, en conçut un vif chagrin qui, bientôt, se changea en une irritation profonde. Il cessa de parler de son frère : puisqu'il n'était plus rien pour Leslie, Leslie ne serait plus rien pour lui.

Trois années se passèrent. Malgré l'abandon apparent de son frère, Richard était heureux. Mais le malheur jaloux règne partout en maître! la mort visita sa demeure : sa femme lui fut enlevée.

Après cette perte cruelle, le séjour d'Amérique lui devint odieux.

Croyant fuir sa douleur en fuyant le pays renfermant le tombeau de sa douce compagne, il prit un jour sa fille dans ses bras, et, toujours suivi de « son fidèle Polew », s'embarqua pour les Indes orientales.

Ah ! les jungles pourtant, pas plus que le soleil, ne l'attiraient plus maintenant.

Qu'était-ce donc alors ? S'il n'en dit rien à John, John le devina.

A défaut de la main de son frère pour panser la plaie récente de son cœur, là il savait trouver la main d'un ami, la main du colonel Merton.

Hélas ! au moment même où l'officier anglais tombait mortellement frappé sous les coups ennemis, lui, atteint du choléra à son arrivée dans les Indes, expirait dans les bras de John, en lui recommandant sa fille.

Debout auprès du lit de John, sir Leslie a écouté ce long récit.

Il est seul avec le vieillard (miss Barbara, la discrétion même, à peine entrée est ressortie, entraînant, probablement, avec elle Mary-Ann, que le baronnet, tout occupé de John, en entrant, n'avait point aperçue). Alors il s'écrie :

« Sa fille ! dites-vous. La fille de Richard ! Ce serait donc l'enfant qui — m'a-t-on assuré — ne vous quitte jamais ? Ce serait Mary-Ann ? Ah ! qu'elle vienne ! Que je la presse sur mon cœur ! »

Et sa main étendue cherche le cordon de sonnette : il veut immédiatement faire appeler l'enfant.

D'un geste suppliant, le vieillard l'arrête :

« Non, dit-il, non, sir Leslie, Mary-Ann n'est rien, n'était rien à mon maître.

— Mais où est-elle, elle, la fille de mon frère ? Elle est morte peut-être ?

— Elle vit ! sir Leslie. Elle vit ! »

Et, tandis que la sueur mouille son front d'ivoire, joignant les mains, John ajoute à voix basse :

« C'est l'enfant que vous chérissez sous le nom d'Aurore Merton ! »

Sir Leslie ne dit rien ; il ne s'exclame pas ; mais son regard perçant fouille le regard de John, sur lequel il s'est baissé.

« John Polew, vous avez un aveu à me faire, parlez, » ordonne-t-il enfin.

Puis il redresse sa haute et imposante taille et attend, debout, muet, impassible, la confession de John.





XVIII

Les aveux.

Le vieillard obéit.

« Mon maître n'étant plus, dit-il lentement, selon ses derniers ordres, je revins en Europe avec sa petite fille.

« Le hasard voulut — je crus y voir le doigt de la divine Providence — que sur le bâtiment où nous étions montés se trouvassent une autre petite fille et un autre vieillard.

« Les enfants se lièrent, comme on se lie à cet âge si tendre (l'une avait tout au plus quatre ans, et l'autre, trois à peine), en jouant ensemble à la poupée.

« De mon côté, je me rapprochai du vieillard, et j'obtins bientôt toute sa confiance, et lui donnai la mienne en entier.

« Il se nommait Parry. Ancien soldat du colonel Merton, comme moi, il pleurait un maître bien-aimé; comme moi, il était l'unique soutien momentané de l'enfant que ce maître, en mourant, lui avait confiée; comme moi, il conduisait la petite orpheline à son tuteur, à vous, sir Leslie.

« Parry souffrait depuis longtemps d'une ancienne blessure. Il mourut pendant la traversée, et son corps fut jeté à la mer. »

Ici, John fit une courte pause, revoyant sans doute en esprit l'immersion du pauvre Parry; cérémonie triste, lugubre, qu'après neuf années écoulées, Aurore, se trouvant aux Moussières, — le lecteur doit s'en souvenir, — avait, par la pensée, elle aussi revue. Ensuite, il reprit :

« Treize jours après, je débarquai en Angleterre; puis j'arrivai dans le Yorkshire, tenant d'une main la fille de sir Richard, et de l'autre la fille du colonel Merton, que Parry, à son tour, m'avait confiée.

« C'est alors qu'une idée bien funeste s'empara tout à coup de moi. C'est alors que je devins coupable, que je me donnai pour Parry, que je vous trompai, sir Leslie.

« Étant persuadé, comme l'avait été mon infor-

tuné maître, que le cœur de Votre Seigneurie était à jamais fermé pour son frère, et craignant que l'enfant ne partageât le triste sort de son père, je l'emmenai à Croast-Worth sous le nom de miss Merton, bien résolu à ne la faire reconnaître pour la fille de sir Richard que lorsqu'elle aurait eu gagné votre tendresse.

« Aveugle que j'étais ! Dans cette action si déloyale, mon intention me parut si louable que je n'eus pas d'abord le plus petit remords.

« Dans trois mois, me disais-je, sir Leslie aimera sa nièce ; j'avouerai ma supercherie, et la fille du colonel Merton reprendra son nom et en même temps sa place auprès de son tuteur.

« Hélas ! je m'étais trompé :

« Votre Seigneurie, non seulement ne garda pas l'enfant chez elle, mais elle l'envoya à Paris.

« Et moi... et moi... n'osant affronter votre courroux, sir Leslie, j'eus la faiblesse de me taire.

« Plus tard, la chère enfant, la douce Mary-Ann, qu'un dévouement mal éclairé à la fille de mon bien-aimé maître m'avait fait injustement sacrifier, et que, depuis, je n'ai jamais quittée, devint à tel point mon idole que, malgré mes remords incessants, je manquai jusqu'ici de courage pour faire un aveu qui devait amener ma séparation d'avec elle. »

Le vieillard pleurait, disant ces derniers mots.

Une petite main essuya ses larmes et une voix bien douce lui glissa à l'oreille :

« *Dear* John, je veux être toujours votre petite fille. »

C'était Mary-Ann, que miss Barbara n'avait point emmenée. Elle était restée là, cachée dans le rideau, et elle sortait de sa cachette pour consoler le vieillard, et surtout pour le rassurer.

Sir Leslie l'attira à lui :

« Enfant, dit-il, vous avez entendu. Vous savez qui vous êtes; vous savez qui je suis.

— Je suis la fille du colonel Merton, répondit Mary-Ann, levant sur sir Leslie ses yeux baignés de larmes; vous êtes mon tuteur; mais lui ! c'est mon *dear* John : laissez-moi avec lui.

— Enfant, reprit le baronnet, votre désir sera rempli. »

Et, de nouveau, étendant la main, il tira cette fois le cordon de la sonnette.

Bridgett s'empressa d'accourir. Miss Barbara la suivait.

S'adressant à cette dernière, le baronnet lui exprima son désir d'envoyer un exprès à Croast-Worth sur-le-champ.

« Ben est tout à vos ordres, sir Leslie, répondit la bonne demoiselle, qui, sortant de la chambre et se penchant sur l'escalier, cria de sa voix flûtée :

« Ben, montez vite ici. Sa Seigneurie veut vous parler. »

Pendant ce temps, Sa Seigneurie priait, dans un très court billet, Mme la chanoinesse de faire conduire immédiatement Aurore au Cottage, ajoutant qu'il serait heureux qu'elle-même daignât y accompagner sa filleule.

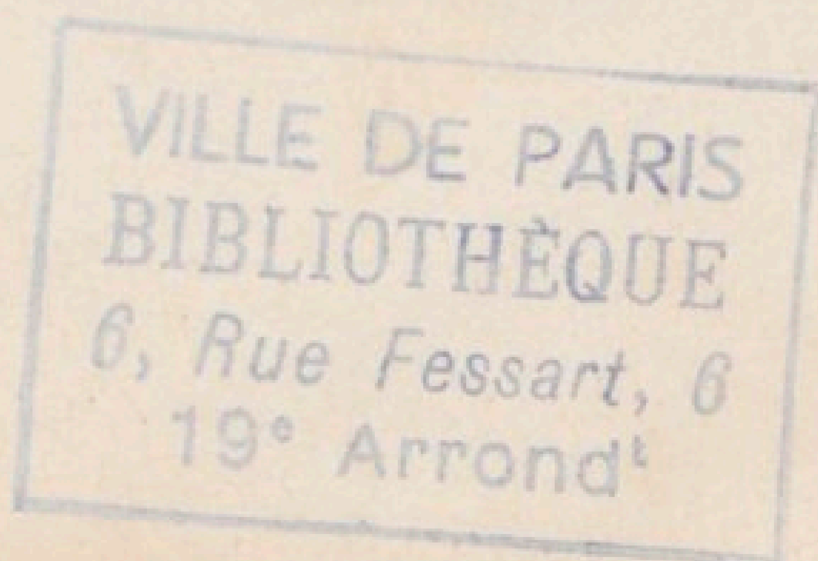
Ben était accouru. Après s'être assuré de l'agrément de son hôtesse, sir Leslie lui remit son billet, lui ordonnant de le porter sans retard au château.

« Prenez Snatch, lui avait-il dit (Snatch était son propre cheval); il court mieux que Midge, et je suis très pressé. »

Il était, en effet, pressé : il avait hâte de voir celle qu'une heure auparavant il croyait encore seulement sa pupille, de lui ouvrir ses bras, de la nommer sa nièce, la fille de son cœur; et, par un sentiment de la plus délicate bonté, loin d'aller, lui, la trouver à Croast-Worth, il voulait qu'elle, elle vînt au Cottage, afin que le vieux John pût recevoir son pardon de la bouche même de l'enfant de son regretté maître.

Ben était ponctuel. Moins de cinq minutes après en avoir reçu l'ordre, il galopait sur la route, très fier de monter pour la première fois un cheval de sang.

Le baronnet le regarda passer; puis il con-



sulta sa montre, calcula qu'il avait, pour le moins, deux heures à attendre, et revenant auprès de John, l'interrogea sur la vie qui avait été sienne durant ces neuf dernières années.

John le satisfit.

D'abord caché à Londres, il n'avait pas tardé à quitter l'Angleterre, s'était réfugié en Irlande, puis était revenu à Londres, que, de nouveau, il avait quitté pour se fixer en France, à Boulogne-sur-Mer.

C'est de là qu'à la longue, voyant s'épuiser ses ressources et sentant sa santé devenir chancelante, il s'était rendu à Paris : il voulait, avant de mourir, voir au moins une fois la fille de son maître, résolu qu'il était, ce dernier désir de son cœur rempli, à retourner dans le Yorkshire et à y faire des aveux complets.

Il l'avait vue enfin, cette fille de son maître. Elle avait le regard de son père, son port de tête, le son de sa voix ; et, devant elle, son émotion avait été si vive qu'il avait chancelé.

Pourquoi, après cette rencontre, avait-il brusquement quitté la maison de la rue Jacob dont la garde était confiée au père Malakoff, et où — on s'en souvient — Aurore et Geneviève étaient allées le demander? Il avait, en cela, obéi à la nécessité.

Déterminé à partir dans le plus bref délai possible pour l'Angleterre, et le terme de la location

de son appartement étant expiré, il avait préféré, afin de ménager ses très faibles ressources, plutôt que de renouveler un engagement pour lui onéreux, passer quelques jours à l'hôtel.

Ces quelques jours cependant — la maladie étant venue — s'étaient changés en des semaines; et lorsqu'il avait pu enfin, bien que souffrant encore, s'embarquer à Calais, la traversée lui avait été si mauvaise qu'il s'était vu contraint de s'arrêter à Douvres, avant de continuer sa route pour le Yorkshire.

C'est alors que, brisé de corps et d'esprit, se sentant moins que jamais le courage d'affronter la si légitime colère de sir Leslie, il avait songé à M. Harrisson.

M. Harrisson le traitait autrefois avec bienveillance et l'honorait de son estime; M. Harrisson avait aimé son infortuné maître. Il lui dirait tout à lui. Il lui confierait Mary-Ann. Après quoi, il s'en irait, acceptant comme un trop juste châtiment l'isolement dans lequel il mourrait.

La Providence en avait décidé autrement. En arrivant au Cottage, il avait appris que M. Harrisson, depuis une année, n'était plus.

John se tut alors, et sir Leslie, toujours impassible, s'absorba dans ses souvenirs.

Miss Barbara, de nouveau, s'était retirée, et

Mary-Ann, penchée sur le lit du vieillard malade, lui parlait doucement à voix basse.

« *Dear* John, disait-elle, vous allez guérir maintenant, n'est-ce pas? Nous resterons en Angleterre. Mon tuteur sera bien bon pour vous; et puis, il m'aimera; je l'aimerai aussi: mais pas autant que je vous aime. Oh! John, ne soyez pas jaloux : je resterai toujours avec vous; vous serez toujours mon *dear* John. »

Le vieillard priait. Dans la ferveur de son âme, il offrait à Dieu le reste de sa vie pour le bonheur de cette enfant chérie, dont les paroles d'espoir, de tendresse, étaient douces à ses oreilles comme l'eussent été des paroles célestes.





XIX

Le pardon.

En envoyant Ben chercher à Croast-Worth Aurore et sa marraine, le baronnet avait compté, pour le moins, sur deux heures d'attente. Il avait compté sans Ginette.

Depuis qu'elle l'avait vu — et grâce à ses manœuvres, à elle — prendre la route du Cottage, la curieuse fillette avait une idée fixe en tête : prendre cette route, elle aussi.

Malheureusement, Mme la chanoinesse était contraire à ce projet : sir Leslie devant voir le vieux John, il convenait — pensait-elle très

sagement — d'attendre son avis avant que de se rendre chez miss Barbara.

Ginette eut beau prier et supplier « sa bonne et excellente tante », elle en fut, cette fois, pour ses prières et ses supplications. Alors, elle remonta furieuse dans sa chambre, et, de dépit, pleura.

Elle versa même tant de larmes qu'elle fut prise bientôt d'un grand mal de tête. A table, au déjeuner, elle mangea fort peu. Ce que remarquant sa parente :

« Êtes-vous souffrante, ma mie? demanda-t-elle à l'enfant.

— J'ai la tête un peu lourde, ma tante, répondit celle-ci d'une voix passablement dolente.

— Vous avez besoin d'exercice : après le déjeuner, je vous conseille de faire à pied une longue promenade.

— C'est que.... ma tante, objecta Geneviève, qui, malgré le refus de sa respectable parente, poursuivait toujours néanmoins son idée, c'est que.... j'aimerais beaucoup mieux sortir en voiture. »

Et elle se hâta d'ajouter :

« Avec vous, ma bonne tante. Oh! faites-moi ce plaisir. »

Mme la chanoinesse n'avait aucun motif pour s'opposer à ce désir de l'enfant. Elle fit donner

des ordres au cocher, et, le repas terminé, prit place dans le grand landau où montèrent après elle les deux *Inséparables* et Mlle de P....

Geneviève était satisfaite : elle avait, pensait-elle, pas mal manœuvré.

Sans doute, la partie était très loin encore d'être gagnée ; mais, évidemment, en sortant en voiture, elle avait plus de chance qu'en restant au château de mener son projet à bien. Et puis, si la fillette aimait très peu l'histoire, elle goûtait en échange la mythologie : elle savait le nom de toutes les déesses, et vouait un culte tout particulier à celle qui, chauve par derrière, ayant une longue mèche de cheveux par devant, un pied en l'air, l'autre sur une roue, s'appelle l'*Occasion*.

Elle comptait bien la saisir au passage cette divinité, pour la plupart insaisissable, et, grâce à elle, revoir le vieux John et satisfaire sa curiosité.

Aussi, quand le valet de pied, s'approchant de la voiture, demanda respectueusement en quel endroit Mme la chanoinesse désirait se rendre, Ginette s'empressa-t-elle de s'écrier :

« Si nous allions à l'aventure..., dites, ma bonne tante? L'imprévu est si amusant!

— Soit! » approuva la chanoinesse.

Et s'adressant au valet de pied :



« Où vous voudrez, » dit-elle.

Ginette était assise sur la banquette de devant. Elle se leva brusquement, et, sous prétexte d'arranger la voilette d'Aurore, se tournant à demi, et se penchant vers le cocher de façon à n'être entendue que de lui :

« Patrick, dit-elle, au Cottage.

— Que fais-tu donc, Ginette? demanda Aurore à voix basse.

— Ne t'en déplaise, ma très chère, répondit en riant l'espiègle, je *prends l'Occasion aux cheveux.* »

Moins d'une heure et demie après, le landau de sir Leslie renfermant nos héroïnes s'arrêtait devant le Cottage.

Ben, se rendant à Croast-Worth, l'avait croisé en chemin. Il avait reconnu Patrick; Patrick, de son côté, avait reconnu Snatch, et, quelques mots d'explications ayant suivi cette double reconnaissance, l'envoyé de sir Leslie s'était empressé de remettre à Mme la chanoinesse le billet dont il était porteur.

« Ah! quel bonheur! ma tante, s'était exclamée Ginette en apprenant que sir Leslie demandait sa pupille, quel bonheur que nous soyons si près du Cottage! (On en était à quinze minutes, tout au plus.)

Elle osa même ajouter :

« Patrick a eu vraiment une bien bonne idée! »

En toute autre circonstance Mme la chanoinesse, devinant sur-le-champ que l'idée de Patrick appartenait en entier à Ginette, eût fait à la fillette une leçon de haute morale sur le point délicat où finit la droiture et où commence la duplicité, mais Mme la chanoinesse, pour le moment, ne songeait guère à l'espiègle.

Le billet de sir Leslie, ce billet qui, malgré son laconisme, laissait pressentir néanmoins un grave événement concernant sa filleule, l'absorbait à un tel point qu'elle arriva chez miss Barbara sans avoir prononcé une seule parole.

Au bruit des chevaux galopant sur la route, Bridgett s'était élancée à la porte de la maison; puis, ayant appelé sa maîtresse, elle avait ouvert la grille de la cour.

Miss Barbara, à son tour, était alors accourue.

En la voyant venir à elle, Mme la chanoinesse eut peine tout d'abord à croire que ce fût elle, et Ginette déclara hautement qu'on lui avait changé sa miss Barbara.

Le fait est que, depuis la veille, tant de choses extraordinaires avaient bouleversé et bouleversaient encore le Cottage, et, partant, la tête de l'excellente demoiselle, que Germaine elle-même

constata chez sa vieille amie un certain changement.

Elle n'était plus aussi timide, et paraissait nerveuse et agitée. En outre, — Geneviève en fit la remarque à Aurore, — bien qu'il fût une heure de l'après-midi, elle avait conservé sa robe du matin, et portait son bonnet sur l'oreille.

Aurore ne répondit rien au verbiage de l'espiègle. Je doute fort, d'ailleurs, qu'elle l'eût entendu.

Les yeux fixés sur la fenêtre de la chambre de John, elle fouillait dans ses souvenirs.

Qu'y voyait-elle? La même scène qu'elle y avait vue la veille : un homme lui apportant une poupée, tout comme elle, vêtue de deuil. Et cet homme était le vieux John.

La voix de sa marraine la rappela à elle-même.

« Venez, Aurore, lui disait-elle. Votre tuteur vous attend. »

Aurore obéit. Elle entre dans la maison. Elle monte au premier étage ; et, précédée de miss Barbara, suivie de son amie, de Germaine de P..., elle pénètre dans la chambre de John.

Son tuteur est là. Il se lève à son approche. Il s'avance. Il lui tend les bras.

Aurore, émue, s'y précipite. Alors il l'entraîne auprès de la fenêtre ; il la regarde longuement, baise à plusieurs reprises son front et ses che-



Aurore, émue, s'y précipite.

veux, et, la menant enfin devant le lit de John, au chevet duquel Mary-Ann se tient toujours :

« Aurore, lui dit-il, cet homme fut le serviteur dévoué, le compagnon fidèle, l'ami de votre père. Enfant, il l'a porté dans ses bras; mourant, il a reçu son dernier soupir.... Gardez-vous bien de le juger : Dieu a pesé ses intentions.

« Et maintenant, écoutez-moi. »

Alors, en quelques mots, il apprend à sa nièce ce que lui-même a appris de la bouche de John.

Aurore écoute ses paroles. La surprise entr'ouvre ses lèvres, l'émotion fait battre son cœur; dans ses yeux bleus se lisent les mille sentiments divers qui agitent son âme; mais, digne nièce de son oncle, elle est forte, elle est calme, elle reste debout.

Le baronnet se tait. Elle se penche sur le lit de John :

« John, dit-elle, — sa voix est celle de son père — John, chaque jour, mon oncle et moi, nous prierons Dieu de vous bénir.

— Bien, ma fille, » murmure sir Leslie.

Et tandis que John répand des larmes de bonheur, lui, posant sa main droite sur la tête de la fille de son frère, et sa main gauche sur celle de la fille du colonel Merton, il ajoute ému :

« Toutes deux vous m'êtes bien chères ! Enfant

de mon ami et enfant de mon frère, je veux que vous soyez des sœurs.

— Ah ! dit Aurore, déjà ne le sommes-nous pas? Depuis neuf ans, mon cœur n'est-il pas plein de celui que je croyais mon père et qui était le sien? »

Puis vaincue par tant d'émotions successives, pour la première fois, elle se jette dans les bras de la chanoinesse ; et, là, elle éclate en sanglots.

La chanoinesse la presse sur son cœur, et ces paroles de Germaine : « Je pense que la glace de vos âmes hautaines pourrait se fondre en un baiser, » lui revenant à la mémoire, elle embrasse longuement l'enfant.

Geneviève avait assisté muette à cette si émouvante scène. Aussi sut-elle se dédommager de ce long silence forcé lorsque, vers cinq heures du soir, après les adieux faits à miss Barbara, à Mary-Ann, à John, — pauvre John ! pour lui, adieux éternels ! — le baronnet, Mme la chanoinesse, Mlle de P..., Aurore et elle-même reprirent le chemin du château.

« Êtes-vous content, *mon tuteur*? disait-elle à sir Leslie.

— Je suis heureux ! répondait l'excellent baronnet.

— Je crois bien ! reprenait l'espiègle, vous avez maintenant trois pupilles au lieu d'une ! »

Et comptant lentement sur ses doigts :

« La première est votre propre nièce, et une nièce qui, dans tout l'univers, n'a certes pas sa pareille !

« La seconde est la fille — la vraie ! — de votre ami, le colonel Merton.

« La troisième....... la troisième........ Achevez donc, *mon tuteur.* »

Sir Leslie sourit.

« La troisième, dit-il, petite enchanteresse, cher lutin répondant au doux nom de Ginette, sous son espièglerie a caché sa raison. Son cœur la conduit et son esprit la guide. A elle toute seule, elle a fait des prodiges ! Grâce à elle, un oncle a retrouvé sa nièce, une orpheline un nom, un mourant le repos. »

Et, par un geste paternel, posant sa main sur la tête de la fillette, comme il l'avait posée quelques heures plus tôt sur deux têtes également bien chères :

« Soyez bénie, enfant ! » ajouta-t-il gravement.

Ginette essuya ses paupières humides qui voilaient l'éclat de ses yeux, puis fixa sur la chanoinesse un regard à la fois triomphant et malicieux.

Ce regard éloquent semblait dire :

« L'avez-vous entendu, ma tante, et désormais me croirez-vous ? »

« Eh quoi! ma mie, se récria la chanoinesse qui avait bien compris ce langage des yeux, seriez-vous donc si peu sage qu'un éloge vous tourne la tête au point de vous faire oublier la modestie qui sied seule à votre âge?... Ma mie, laissez la vanité aux sots. »

La vérité nous oblige à le dire, Ginette, à ces paroles, fit quelque peu la moue; mais reprenant bientôt son humeur joyeuse, et se tournant vers sir Leslie :

« *Mon tuteur*, lui demanda-t-elle, puis-je sans être par trop indiscrète vous adresser une question?

— Dix, si vous le voulez, *ma pupille.*

— Non, une seule, » appuya Geneviève.

Des trois points qui l'avaient si fort préoccupée depuis son arrivée en Angleterre, un seul maintenant, en effet, restait encore obscur pour elle.

Ainsi, elle avait enfin compris l'impression pénible que la vue de son amie avait tout d'abord produite sur sir Leslie : Aurore, qu'il ne savait pas sa nièce, ressemblant au frère qu'il avait perdu, cette ressemblance réveillait chez lui les plus douloureux souvenirs.

Écho fidèle des sentiments de son maître, mistress Greham devait nécessairement éprouver la même impression.

Ginette avait également compris pour quel motif sir Leslie s'attristait soudain quand il l'entendait lui parler de Stani : Stani lui rappelait son jeune frère, et, par conséquent, son chagrin, ses regrets.

Mais l'étang.... Pourquoi sir Leslie n'aimait-il point le grand étang du parc?

Le baronnet daigna lui-même l'apprendre à la fillette.

C'était sur cet étang que, dix-sept ans auparavant, Richard, qui se plaisait à manier les rames, avait, par un beau soir d'été, écouté les récits du colonel Merton révélant à son esprit charmé les splendeurs de l'Inde, et que, en son âme enthousiasmée, il s'était écrié : « Et moi aussi, je les verrai! »

C'était sur cet étang que, quelques mois après, il avait fait connaître à lui, son frère, son projet, que, depuis, chaque jour, il venait y rêver, et que, enfin — plus tard mistress Greham l'apprit au baronnet — s'était, pour lui, écoulée la majeure partie de sa dernière journée passée dans le domaine de ses pères.

« Ainsi pas d'accident! pas même un semblant de semblant de la plus petite noyade! pensait Ginette en écoutant le baronnet. Rien qu'un quadruple souvenir!... Mais j'aime mieux cela. En vérité, j'étais tout à fait folle quand je voulais

placer un drame dans ce très pacifique étang. »

Et Ginette, dont la curiosité était maintenant satisfaite, remercia le baronnet ; puis elle débita beaucoup de gentillesses, accabla Germaine de caresses et Aurore des plus tendres baisers, répandant autour d'elle le trop-plein de son âme, et cela sans compter.

A l'opposé de son amie, Ginette avait le bonheur bruyant et expansif.

La première, elle sauta à terre à l'arrivée de la voiture devant le porche de Croast-Worth, et courant à mistress Greham qui, ses bandeaux blancs bien lisses et son buste bien pris dans sa robe de taffetas foncé, attendait, droite et immobile, le retour de Sa Seigneurie :

« Mistress Greham, cria-t-elle, sir Richard n'est pas mort en mer. Il s'est marié en Amérique. Il a eu une petite fille ; et vous la connaissez : c'est mon amie Aurore. Le Parry d'autrefois était un faux Parry. Son vrai nom était John. John Polew. Entendez-vous, ma bonne mistress Greham ? »

Certes, elle entendait la bonne mistress Greham; mais, en vérité, elle pouvait à peine en croire ses oreilles. Elle était émue ; elle tremblait; ses vieilles jambes ne la portaient plus.

Aurore s'approche alors d'elle, et l'embrassant :

« Mistress Greham, lui dit-elle, vous m'appren-

drez à connaître mon père; vous me parlerez très souvent de lui.

— Dieu soit loué! murmure la digne femme de charge, contemplant à travers ses larmes la fille de celui que tant de fois elle avait bercé dans ses bras, Dieu soit loué! si elle a son visage, elle a également son âme, et plus encore peut-être l'âme de sir Leslie. »

Le soir de ce jour, la veillée se prolongea fort tard à Croast-Worth.

Les heures de bonheur, en cette vie, sont si courtes que, d'un commun accord, sir Leslie, Mme la chanoinesse, Mlle de P..., Aurore et Geneviève, en empiétant sur leur sommeil, avaient voulu les prolonger.

Ginette, qui pendant cette longue soirée s'était montrée gaie, vive, animée, bruyante même, devint soudain sérieuse, réfléchie, puis garda le plus profond silence.

« Eh bien! eh bien! ma mie, lui demanda la chanoinesse surprise d'un tel changement, et posant sa main sur le front de l'enfant, que peut-il se passer dans cette folle tête?

— Ah! ma tante, répondit l'espiègle, ma tête, pour le moment, me semble un immense chaos.... Dans ce chaos, pêle-mêle, se pressent, se rencontrent une marraine choyant maintenant sa

filleule, un tuteur adorant ses pupilles, une nièce chérissant son oncle, un vieillard mourant bénissant une enfant, et Ginette, la *follette*, devenue sage tout à coup, répétant à la suite de sa chère *cousine* Germaine : « L'homme s'agite « et Dieu le mène. »

Au point du jour, le lendemain, sir Leslie reçut une triste nouvelle : John Polew, dans la nuit même, avait rendu son âme à Dieu.





ÉPILOGUE

Le 10 du mois d'août suivant, neuf convives étaient assis à la table de sir Leslie.

C'étaient :

Mme la chanoinesse, aussi majestueuse, aussi imposante, aussi austère même que par le passé, mais ayant maintenant dans le regard, dans la voix, surtout si elle regarde sa filleule et si elle lui parle, quelque chose de maternel et d'attendri, qui, sans éloigner le respect, inspire l'amour et supprime la crainte;

M. de Soubonan, toujours affable, bienveillant, tendre père par excellence, profitant des loisirs que lui laissent enfin les labeurs parlementaires

pour venir embrasser sa fille, et répondre, avec sa famille, au désir exprimé par le baronnet de le recevoir sous son toit;

Mme de Soubonan, plus aimable, plus gracieuse, plus sémillante que jamais dans son bonheur de se trouver dans le Yorkshire, et affirmant gravement à son hôte que l'Angleterre est le premier pays du monde, la langue anglaise une musique à l'oreille, le thé un délicieux nectar;

Miss Barbara, parée de ses plus beaux atours, les joues rouges, hélas! et les cheveux aussi; mais bonne, dévouée, oublieuse d'elle-même, comme elle l'a toujours été, et servant maintenant de mère à la gentille Mary-Ann, qui n'a pas voulu la quitter;

Germaine de P..., la sage et modeste Germaine, souriant à la joie de tous, ne désirant rien pour elle, et embellie encore par le bonheur de ses amis;

Aurore, calme et réfléchie, vivant toujours en elle-même, mais aimant sa marraine et s'en sentant aimée, et belle de cette patricienne beauté qu'elle a héritée de son père;

Ginette, qui, revenue de sa peu durable sagesse, s'est, de nouveau, attaché à la tête les grelots de l'aimable folie. Nous ne saurions l'en blâmer trop : la folie est son élément;

Mary-Ann, charmante sous sa robe noire montante, et touchante de grâce et de douce résignation. Son *dear* John n'est plus! Elle a voulu porter son deuil;

Enfin Stani, Stani le bon garçon, Stani l'écolier paresseux, Stani le désespoir, le tourment de son professeur, l'infortuné M. X..., Stani, pour qui Croast-Worth, avec ses chevaux, son parc, son étang, a pris les proportions magiques d'un château des *Mille et une nuits*.

Le moment du dessert arrive. La porte de la salle à manger s'entr'ouvre doucement, et mistress Greham, telle que nous l'avons toujours connue, — les années et les jours glissent sur cette tête depuis longtemps blanchie, — laisse passer devant elle trois charmants lutins, trois amours de petites filles, Assy, Ellen et Bell, qui, roses, potelées, leurs cheveux blonds flottant sur leurs épaules nues, viennent, ici, donner ou prendre un baiser, là, recevoir quelques friandises.

Et sir Leslie est au milieu de ses convives; il leur parle à tous; il se sent heureux!

S'il pleure encore son frère, il sourit à sa nièce, et parfois (oh! sir Leslie, qu'avez-vous fait de votre dignité?) la joie dont son cœur déborde éclate en larmes dans ses yeux.

Tout à coup, se levant :

« Je propose un toast, dit-il, à la petite fée à laquelle je dois aujourd'hui mon bonheur. »

Et, prenant son verre en sa main :

« Mes amis, je bois à Ginette ! »

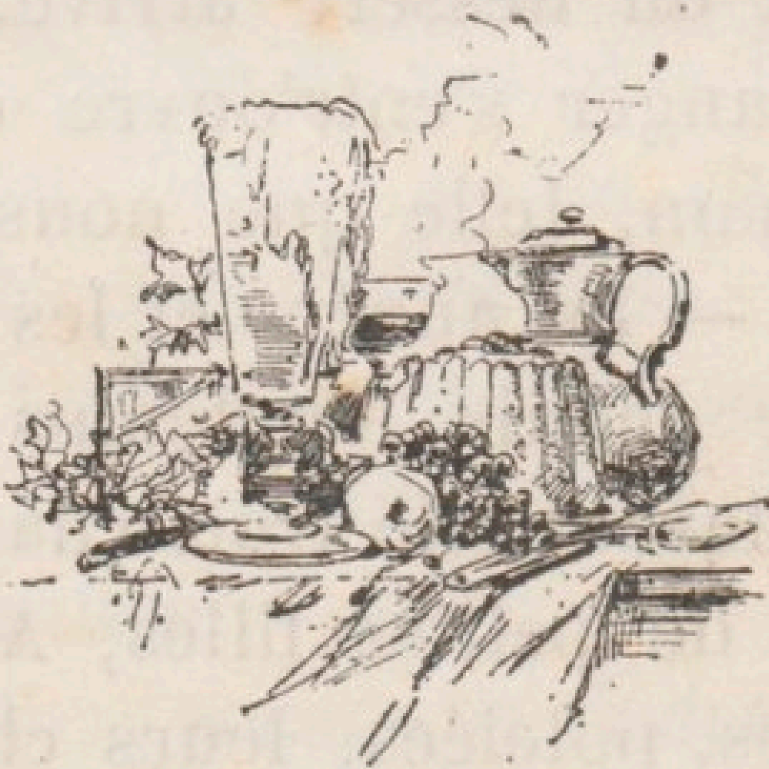


TABLE DES CHAPITRES

FIN DE LA TABLE.

1398. · Imprimerie A. Lahure, rue de Fleurus, 9, à Paris.

